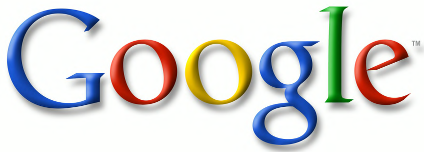



WIDENER
HN NEFJ P


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

ANDRÉ THEURIET

LE JOURNAL DE TRISTAN

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

DEUXIÈME MILLE

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13
1883

LE

JOURNAL DE TRISTAN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 chaque volume

PETITE BIBLIOTHÈQUE.

à 4 fr. le volume.

Paris. — Imp. Vve P. LAROUSSE et Cie, rue Montparnasse, 19.

ANDRÉ THEURIET

LE JOURNAL DE TRISTAN

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

DEUXIÈME MILLE

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13

1884

INTRODUCTION

Mon ami Tristan est mon compagnon de chaîne dans les bureaux d'un ministère, et mon compagnon de plaisir dans nos promenades sous bois. Tristan frise la cinquantaine, mais il s'est conservé jeune et enthousiaste. Il n'a qu'un défaut, — assez fréquent du reste chez les employés que la mauvaise chance a condamnés à végéter dans les sous-sols de la cité administrative, — il s'ingénie à être original afin de tirer sa personnalité de la pénombre obscure où l'a laissée l'oubli de l'administration. Il y a des gens qui sont imprégnés de banalité ; lui, au contraire, est tourmenté du besoin de se singulariser. Ce vêtement de bizarrerie qu'il se jette depuis longues années sur les épaules a fini par coller si bien à la peau, qu'il ne fait plus qu'un avec elle et a l'air d'avoir poussé naturellement comme une toison.

Nous étions, ce printemps dernier, ensemble à la campagne, et la pluie persistante nous avait forcés à fumer notre pipe au coin du feu. Ces derniers feux de la saison ont le charme intime des flambées de l'hiver, avec je ne sais quoi de plus allègre et de plus réveillant. La cheminée pétille encore comme en décembre, mais la fenêtre reste ouverte et l'on entend au loin, dans les arbres en fleurs des jardins, une chanson de merle ou de fauvette, qui sent le renouveau et vous met le cœur en joie. — Nous étions devenus plus bavards et plus disposés aux confidences. — Lorsque je suis entré au ministère, me dit Tristan, un vieux chef, auquel j'étais recommandé, m'a tenu à peu près ce discours : « Cher monsieur, la carrière où vous débutez est féconde en déboires; les appointements y sont modestes, l'avancement y est lent, les mécomptes y poussent dru comme l'herbe; si vous tenez à supporter gaîment les passe-droits, la morgue de vos supérieurs, les petites jalousies de vos collègues, les ennuis d'une besogne moutonnière, les tempêtes dans un

verre d'eau à propos d'un avancement de 300 francs ou d'un changement de bureau; en un mot, si vous voulez vivre en paix dans notre capucinière administrative et la quitter sans secousse à l'heure de la retraite, ayez un *dada.* » — Le conseil de mon vieux chef était celui d'un sage. Avoir un *dada*, c'est ouvrir les fenêtres de la vie de tous les jours du côté de la poésie, et chacun éprouve inconsciemment le besoin d'infuser un brin de poésie dans la prose quotidienne. Le *dada*, en somme, n'est que le petit nom familier de l'idéal. L'homme est un animal *idéaliste ;* le besoin de l'inconnu et de l'*au delà* le tourmente, et c'est sur le *dada* qu'il chevauche vers ce pays merveilleux. — J'ai donc un *dada;* je fais de la botanique. — Les dimanches et jours de fêtes légales, dès le mois de février, je prends le train et je vais herboriser dans les bois de Meudon ou dans la vallée de Chevreuse. Mais je ne collectionne pas que des plantes. Les recherches minutieuses et les analyses à la loupe ont développé en moi le goût de l'observation, et dans ces rues, toujours les mêmes,

que je traverse deux fois le jour pendant toute l'année, je découvre à chaque instant d'intéressantes nouveautés. La comédie de la rue, « aux cent actes divers, » se joue pour moi tous les matins, et j'y goûte un plaisir qui ne me lasse jamais. Je collectionne des impressions en même temps que des fleurs, et à côté de mes cahiers de plantes desséchées, j'ai l'herbier de mes souvenirs, toujours jeunes et toujours vivaces.

Là dessus, mon ami exhuma d'un tiroir une liasse de papiers couverts d'une écriture dont la teinte changeante indiquait un travail laissé et repris bien des fois; il quitta sa pipe et me lut les pages que je transcris ici avec sa permission. — Ceux de mes lecteurs qui ont pris un peu de plaisir aux causeries de Tristan dans *Sous Bois*, trouveront peut-être quelque intérêt à connaître le contenu de son herbier moral et intellectuel. C'est à leur intention que j'en détache des fascicules, et c'est à eux que j'offre ces fleurs et ces herbes d'antan.

LE JOURNAL DE TRISTAN

I

PAPILLONS BLEUS

Ce matin, tandis que je longeais les quais, le nez en l'air et jetant les yeux à droite et à gauche, distraitement,

> Comme un poète qui prend des vers à la pipée

ou comme un employé se rendant à son bureau, mon attention a été tout à coup sollicitée par la vitrine d'un libraire où étaient étalées les planches coloriées d'un ouvrage sur les *Lépidoptères d'Europe*. Je me suis arrêté tout rêveur devant la planche des *Vanesses* et je les ai salués comme de vieilles connaissances. Ils étaient tous là, les

beaux papillons des prés et des bois : les grands *nacrés* fauves, mouchetés de taches brunes, les *vulcains* striés de feu, les *paons de jour* aux ailes ocellées, et les *mars* aux couleurs changeantes comme ces étoffes de soie qu'on a baptisées du nom de *flammes de punch.* J'ai poussé un soupir en songeant que nous étions en plein dans la saison où les vanesses *belles-dames* voltigent au long des blés, et où les *morios* font chatoyer dans la pénombre des allées forestières leurs ailes brunes lisérées de jaune pâle. Ah! si je n'étais pas attaché à mon ministère ainsi qu'une chèvre à son piquet, comme je m'en irais vitement dans les bois de Chevreuse ou de Compiègne recommencer ces vagabondes chasses aux lépidoptères, qui me réjouissaient quand j'étais écolier! Et la vue des planches de papillons m'a rejeté insensiblement bien loin dans les souvenirs d'autrefois, en me rappelant ma première aventure d'amour.



J'avais seize ans et, à travers une longue fièvre de croissance, je venais de passer péniblement de l'enfance à la puberté. Je me vois encore ;

j'étais un maigre adolescent tout en jambes et tout en bras comme un faucheux. J'avais poussé trop vite ; cela se reconnaissait à mes pantalons et aux manches de ma veste qui ne s'étaient pas allongés en proportion, et qui étaient maintenant trop courts de deux bons doigts ; cela se reconnaissait également à ma voix flûtée et à ma figure pâle, dans le bas de laquelle les poils follets d'une barbe naissante commençaient à blondir. Pour me redonner du corps, on m'avait recommandé les promenades au grand air, et je partais dès le matin pour les bois avec mon ami d'enfance, Mélasippe Herbillon, le fils du juge de paix. Ce Mélasippe était un solide garçon, joufflu et membru, industrieux et positif, qui avait hérité des goûts de son père pour l'entomologie. Il ne sortait jamais sans son filet de gaze verte et sa boîte à insectes, doublée de bandes de liège ; et peu à peu il m'avait initié aux mystères et aux joies de la chasse aux papillons. Pendant des soirées entières nous nous montions l'imagination en regardant les collections de son père, et nous rêvions de prendre à notre tour dans nos filets un de ces beaux *mars* aux ailes changeantes, que nous n'avions jamais vus vivants.

Le mars (*Vanessa Iris*) est un lépidoptère assez rare chez nous, et de plus il ne se laisse pas attraper facilement. Très défiant, se posant peu, il a des coups d'aile brusques qui mettent en défaut l'adresse du chasseur. Pour réussir à le prendre, il faut de l'habileté et de la patience. Par les chaudes matinées de juin, on va se mettre à l'affût dans une allée forestière, ni trop sombre, ni trop ensoleillée, et on attend silencieusement le passage de ce capricieux papillon, après avoir, en guise d'appât, répandu sur le sol quelques beaux crottins de cheval aussi frais que possible, car ce magnifique *diurne* au vol puissant, à l'aile soyeuse, à la tournure aristocratique, a des goûts déplorablement dépravés. L'odeur des roses le laisse insensible et il n'a de prédilection que pour les excréments ou les putréfactions les plus faisandées.



Un matin donc, Mélasippe et moi, nous étions partis pour la forêt de Trois-Fontaines, avec l'idée bien arrêtée de conquérir ce phénix des lépidoptères. Mélasippe portait avec précaution, dans un petit panier, l'appât indispensable, recueilli dès

l'aube dans l'écurie paternelle. Arrivés en plein bois, nous avions choisi une belle allée ombreuse et fraîche, où de sveltes digitales roses poussaient vigoureusement sur le talus; nous avions, de distance en distance, répandu le précieux crottin de cheval, dont le fumet devait, pensions-nous, attirer les *mars* à foison, et, assis chacun au pied d'un hêtre, silencieux, l'œil au guet, la main sur le filet de gaze verte, nous attendions, le cœur palpitant. — Il faisait un temps à souhait : clair soleil trouant les branches entre-croisées et semant sur le sol herbeux une pluie de petits ronds dorés ; peu de vent, juste assez pour transporter à une certaine distance l'odeur attirante de notre amorce. — Malgré cela, le dieu Mars n'apparaissait point. De vulgaires papillons blancs et quelques argus bleus effleuraient seuls d'une aile insoucieuse l'appât que nous avions apporté de si loin.

— Les crottins se sont desséchés en route, disait mon camarade ; les *mars*, qui sont malins, sentent bien que ce n'est pas de la marchandise fraîche.

Et Mélasippe, qui était un garçon pratique et sans vergogne, me proposait déjà d'employer un

moyen plus naturaliste et plus efficace, quand je lui saisis le bras :

— Chut! murmurai-je en lui montrant la voûte verte et lumineuse formée par les retombées des hêtres, en voici un!

En effet, glissant dans un rais de soleil, un mars venait d'apparaître dans la pénombre, ainsi qu'un personnage de féerie, — pimpant, frais et lustré comme s'il sortait de sa chrysalide. Déjà, tandis qu'il descendait, les ailes éployées, et se balançait majestueusement dans un vol horizontal, nous pouvions admirer sa robe chatoyante qui passait du brun au bleu, suivant les jeux de lumière. Il était presque au niveau du sol. Impatient, je m'élance, je donne un coup de filet et ne prends que du vent. Je l'avais raté et, comme pour me narguer, il battait des ailes... Je le poursuis avec rage, je le manque encore et je le vois fuir hors d'atteinte et disparaître finalement dans les feuillées.

— Maladroit! s'écriait Mélasippe avec humeur, tu sais bien qu'il ne faut jamais poursuivre le mars; ça l'effarouche et il ne revient plus!...

Il ne revint plus, en effet, et, après une bonne

demi-heure d'attente, nous nous sentîmes l'estomac creusé par le grand air et l'émotion.

— Allons déjeuner à Robert-Espagne, me dit mon compagnon; mon cousin, qui est boulanger, mettra les petits pots dans les grands pour nous recevoir.



J'ai encore dans les yeux le charmant paysage, plein de gaieté et de soleil, qui s'offrit à nous quand nous sortîmes du bois. Au milieu des prés, des chènevières et des cerisiers rouges de fruits, le village de Robert-Espagne éparpillait ses maisons blanches, dont les eaux vertes de la Saulx baignaient les façades. A droite, près du pont, un moulin tournait au soleil ses roues emperlées de gouttelettes scintillantes; à gauche, dans les noyers, des fumées bleues montaient au-dessus des toits de tuiles brunes. Des canards, suivant le fil de la rivière à la queue leu-leu, jetaient de temps en temps leurs notes nasillardes auxquelles répondait le coup de clairon des coqs. Il y avait de sourds bruissements de faux dans les prés, et de joyeux cris d'enfants dans les vergers; et quand nous arrivâmes près de la maison du bou-

langer, une friande odeur de pain chaud nous caressa délicieusement les narines.

Ce fut la boulangère qui vint nous ouvrir, et, tout ébloui en sortant du grand soleil, je ne distinguai d'abord que confusément les objets dans la cuisine obscure, dont les volets étaient fermés et les rideaux tirés.

— Bonjour, cousin! dit la boulangère en reconnaissant Mélasippe, vous arrivez juste à point; mon mari chauffe le four et je vais vous faire de la galette.

Elle avait un joli son de voix qui me charma, et m'étant peu à peu habitué à l'obscurité, je me mis à examiner la cousine. — C'était une jeune femme de vingt-deux ans à peine, blanche, fraîche, grassouillette, avec d'épais cheveux châtains frisottants, et de grands yeux rieurs, dont la couleur d'un bleu violet me rappelait les teintes changeantes du *mars* que nous venions de manquer. Vu la saison et aussi à cause de sa besogne de pâtissière, elle était sommairement vêtue d'une jupe d'indienne à raies blanches et lilas et d'une chemise serrée au cou par une coulisse, mais dont les manches courtes laissaient voir jusqu'au coude ses bras potelés, sur l'un

desquels il y avait un petit signe noir. Dans un coin de la cuisine, près du dressoir, les éléments de la galette étaient déjà préparés sur la maie : la fine fleur de farine, dans une corbeille d'osier, le beurre enveloppé de feuilles de vigne, les œufs battus dans un large saladier de faïence verte et rouge, le plateau rond pour pétrir la pâte et les petits morceaux de lard taillés comme des dés. Et tout en souriant, tandis que Mélasippe allait trouver le boulanger dans son fournil pour lui souhaiter le bonjour, la boulangère se mit en devoir de confectionner la galette promise.



J'étais resté seul avec elle dans la grande cuisine fraîche et sombre, où il faisait bon. A travers les volets clos et les rideaux de toile à carrés blancs et rouges, un rayon de soleil filtrait et sablait de points d'or le *bassin* de cuivre placé horizontalement sur le seau de fer-blanc, près de la pompe. Ce même rayon teignait en rose le carrelage de la salle et venait mourir dans les cheveux fous et sur la nuque blanche de la boulangère. Elle me tournait le dos, de sorte que

je pouvais admirer tout à loisir ses épaules tombantes dont la chemise de toile accusait les délicieux contours, sa taille souple, ses hanches arrondies, et les mouvements aisés et élégants de tout son corps, tandis qu'elle pétrissait sa pâte. Elle avait arrosé d'eau tiède la farine amoncelée sur le plateau, et un nuage poudreux s'élevait autour d'elle comme une auréole. De temps en temps, elle se retournait pour m'adresser la parole ; je voyais ses petites dents à travers ses lèvres entr'ouvertes par un sourire, et les longs cils de ses yeux légèrement saupoudrés de fleur de farine.

Elle semblait considérer avec un mélange de sympathie et de pitié ma taille frêle, trop élancée, et ma maigre et pâle figure d'adolescent. Et moi, avec cette fatuité du collégien qui sent sa barbe poindre, je m'imaginais déjà avoir produit une impression romanesque sur cette accorte et appétissante campagnarde. Peu à peu, la première verdeur de la jeunesse commençant à pousser ses bourgeons, et le souvenir des lectures défendues que j'avais faites au collège me revenant à la mémoire, je me montai la tête. Certaines pages des *Confessions* de Jean-Jacques m'avaient for-

tement remué et m'avaient donné le désir de rencontrer une aventure analogue à celle des *cerises*. Pourquoi ne trouverais-je pas, à mon tour, une demoiselle de Graffenried ou une madame Basile qui me regarderait d'un œil tendre? Et pourquoi la boulangère ne serait-elle pas cette âme compatissante? Son mari devait être un rustre, laid et mal éduqué; elle devait en être lasse, et d'ailleurs ses yeux riants semblaient indiquer qu'elle n'était pas sévère. J'avais lu dans mes livres qu'il ne s'agissait que d'oser, et, ma foi, l'occasion était propice, la boulangère ayant les mains occupées à pétrir sa pâte...

Là-dessus je me levai sur la pointe des pieds avec un affreux battement de cœur, et tout à la volée, je posai mes lèvres gloutonnement sur l'un des bras nus, à l'endroit où était le petit signe noir. Brusquement elle se retourna, ébaubie, et je devinai à un rapide flamboiement de ses yeux bleus que, si ses deux mains n'avaient pas été engluées de pâte, elle m'eût, dès le premier moment, allongé un joli soufflet. Mais elle vit ma longue figure suppliante, et devint miséricordieuse. D'ailleurs les femmes nous savent tou-

jours gré des admirations, même audacieuses, qu'elles excitent en nous. Elle sourit, se contenta de me donner une légère chiquenaude qui m'enfarina le nez, et murmura :

— Eh bien, monsieur ! Eh bien !...

Et comme elle achevait, mon ami Mélasippe rentra, accompagnant le boulanger, qui s'écria d'une belle voix de chantre :

— Le four est chaud... enlevons la galette !



Le boulanger était un fier gas de vingt-huit ans, grand, bien découplé, large des épaules ; ses bras nus et musculeux semblaient taillés dans le marbre sous la couche de farine qui les blanchissait ; il avait une forêt de cheveux bruns plantés bas sur son front carré, des yeux bruns limpides et francs, la barbe frisée ; en un mot, c'était ce que les paysans, dans leur langage énergique, appellent « un beau mâle. »

Tandis que je me détournais pour cacher ma confusion, et aussi pour enlever la poudre accusatrice qui me mouchetait le bout du nez, j'aperçus dans la vitrine d'un buffet le reflet de ma taille

frêle, de ma poitrine étroite, de ma blême et longue figure de pierrot, et mentalement je fis entre le maître et seigneur de la boulangère et mon maigre individu une comparaison qui n'était pas à mon avantage. A côté de ce robuste gaillard, j'avais l'air d'un brin d'osier en face d'un beau jeune chêne; et quand je ne me le serais pas dit, les regards admiratifs que la boulangère lançait à son mari, me le disaient assez. Du coup, mes velléités amoureuses s'envolèrent pour ne plus revenir, comme le *mars* aux ailes irisées s'était envolé dans la forêt de Trois-Fontaines; — je redevins le collégien affamé que j'étais dix minutes avant, et je n'eus plus d'yeux que pour la galette.



Elle était succulente au sortir du four; épaisse, onctueuse avec de belles boursouflures dorées, et un parfum de lardons rissolés qui faisait venir l'eau à la bouche. Nous la dégustâmes en l'arrosant d'un petit vin rose du cru, qui pétillait dans les verres. — Ainsi finit mon premier roman d'amour à la Jean-Jacques. Il y a trente ans de

cela, mais parfois, tout en minutant mes expéditions, j'y resonge encore et je vois, entre les pages noires et blanches d'un dossier, luire comme l'aile azurée et changeante du *mars* les yeux bleus souriants de la boulangère.

II

SUR LA FONTAINE

Dernièrement, dans une maison amie, je me suis trouvé à table près d'un des anciens membres du comité de la Commune. Ces rencontres sont assez fréquentes dans le monde parisien. Néanmoins, les ombres de mon père, le plus conservateur des fonctionnaires, et de ma grand'-tante, la plus royaliste des vieilles filles, ont dû en tressaillir dans leur tombe. Ces braves gens auraient levé leurs mains au ciel avec indignation s'ils avaient pu voir leur héritier partageant le pain et le sel avec un enragé disciple d'Hébert et de Chaumette. A sa notoriété comme révolutionnaire, mon voisin de table joignait le mérite plus solide et plus appréciable d'être un écrivain très original. Sa conversation pleine d'humour, sa

verve mordante et gouailleuse m'amusaient, et je me disais que, en somme, il était beaucoup moins noir qu'on ne me l'avait fait. Au milieu d'une discussion littéraire, quelqu'un vint à prononcer le nom de La Fontaine. Aussitôt, je vis mon homme prendre une attitude hostile; un éclair farouche s'alluma dans ses yeux durs, et il s'écria : « La Fontaine, encore un que je hais! » J'essayai de protester timidement. Il me lança un second regard furibond, dans lequel je reconnus l'iconoclaste qui jadis voulait supprimer Dante et Homère, sous prétexte qu'il était ennuyé de les entendre appeler de grands poètes. Il s'inquiétait peu de mon opinion, à moi obscur comparse; mais la sienne m'avait blessé à fond, je ne lui pardonnais pas sa haine pour un de mes dieux.



J'ai certaines pierres de touche qui me servent à juger les gens et me déterminent à leur ouvrir ou à leur fermer mon cœur. Ainsi celui qui n'aime ni les bêtes, ni les arbres, ni La Fontaine, peut être le plus honnête homme et l'esprit le plus cultivé du monde, il ne me sera jamais sympa-

thique. Eût-il, d'autre part, cent belles qualités, nos atomes crochus ne s'accrocheront pas. Ce qui m'a donné précisément pour celui qu'on appelle improprement « le fabuliste » cette admiration tendre et profonde, c'est cet amour des arbres et des animaux qui éclate dans chacun de ses vers. C'est par là qu'a commencé notre intimité. Au collège, où on enfermait volontiers notre admiration dans le cercle étroit et classique de la littérature très noble, très correcte, mais un peu trop pompeuse du grand siècle, La Fontaine a été pour moi comme une fenêtre ouverte sur la nature. La poésie de Racine et même de Corneille, malgré des beautés sévères de premier ordre, me semblait toujours sentir le renfermé; avec La Fontaine, je respirais en plein air. Au sortir de la lecture de l'*Art poétique* ou des Odes de Jean-Baptiste Rousseau, j'étais tenté de m'écrier comme Mme Guillon dont parle Tallemant des Réaux, lorsqu'elle s'en alla à la campagne après s'être guérie de sa passion pour le président Le Cogneux : « Ah! voilà de l'herbe, voilà des moutons! Avant cela, je ne voyais pas ce que je voyais!... » Plus je me familiarisais avec ce volume des *Fables*, plus j'y faisais de découvertes. La Fontaine, bien

que son œuvre soit peu considérable, a cela de commun avec Gœthe qu'il est superlativement suggestif; il touche à tout ce qui intéresse l'esprit humain : art, philosophie politique, galanterie, nature; il a le don de faire jaillir de partout des sources fécondes. Si discret que soit son coup de baguette, il n'en retentit pas moins jusqu'au tréfonds de la pensée, et tout d'un coup l'eau vive de la réflexion se répand avec un bruit clair et sonore. En trois ou quatre vers il pose de graves questions que nous agitons encore aujourd'hui :

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite;
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
(*Démocrite et les Abdéritains*).

Avant Darwin il se préoccupe de l'origine des espèces et de la sélection (*L'Education*, liv. VIII, fable 14). Il est le premier à protester contre les étroites doctrines physiologiques de Descartes et de Malebranche, et à proclamer l'esprit des bêtes (*les Deux Rats, le Renard et l'Œuf*; — *les Souris et le Chat-huant*). Il est le premier à se servir en vers du mot propre, quelque familier qu'il soit, et à débarrasser la poésie française de la périphrase

guindée ainsi que des expressions prétendues *poétiques* :

> Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers,
> Cette litière est vieille, allez vite aux greniers ;
> Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées,
> Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées !
> (*L'Œil du Maître*).

Un poète de l'école réaliste n'aurait pas dit les choses avec moins de cérémonie. — Et avec cela de quelle souplesse et de quelle abondance il est doué ; comme dans cette comédie « aux cent actes divers » il sait changer de ton sans effort apparent ! Charmant et spirituel dans *la Jeune Veuve*, *le Mari, la Femme et le Voleur, Tircis et Amarante* ; tendre dans *les Deux Pigeons*, rêveur dans *le Songe d'un habitant de Mogol*, peintre de mœurs dans *le Jardinier et son Seigneur*, *le Savetier et Financier*, *la Femme et le Secret*, *les Devineresses*, il devient presque tragique dans *le Paysan du Danube* et délicieusement mélancolique dans *le Vieillard et les trois Jeunes Hommes*. Tantôt il peint un tableau d'intérieur qui vous fait songer aux maîtres hollandais (*la Vieille et les deux Servantes*), tantôt il rime un fabliau dans le goût de Rabelais, tantôt il nous

emmène en pleine féerie (*les Aventuriers et le Talisman*). Et, sur tous ces sujets si dissemblables, il répand avec un art exquis la fleur de sa poésie si naturelle, si lumineuse et si vraiment française.



Je pensais à tout cela, l'autre matin, dans les bois jaunissants de Sèvres et de Chaville, en feuilletant un petit livre publié en Angleterre sur notre poète. Les étrangers font pour nos écrivains ce que nous ne faisons pas pour les leurs, ce que nous ne faisons pas même assez pour nos propres richesses littéraires. Ils les mettent à la portée des lecteurs dans de jolies éditions où chaque auteur est étudié au point de vue biographique et critique, avec de fidèles traductions d'extraits choisis de son œuvre. C'est ainsi que les Anglais possèdent dans la collection de Mrs Oliphant des études analytiques sur Pascal, Molière, Montaigne, Rabelais, Saint-Simon, Corneille, Racine, Mme de Sévigné et La Fontaine.

Tout en cheminant sous les châtaigniers effeuillés, je lisais dans mon petit livre un passage où le critique parle très judicieusement des qua-

lités d'observation du fabuliste : « Sa connaissance des oiseaux et des quadrupèdes était plus sympathique que scientifique..... Néanmoins, malgré les fautes de La Fontaine contre l'histoire naturelle, ses animaux sont tous délicieusement vivants dans un sens, et dans le sens le plus essentiel au plaisir des lecteurs... Les acteurs des fables de La Fontaine ont une personnalité originale. Le chien, le renard, le lapin ne parlent pas seulement comme nous imaginons qu'ils pourraient parler, mais ils pensent comme nous concevons qu'ils pourraient penser. » — Voilà qui est juste, me disais-je, et je me répétais en même temps certain passage de la fable intitulée : *Le cochon, la chèvre et le mouton*, où il semble qu'on entende grogner dom Pourceau :

Il est un sot,
Repartit le cochon ; s'il savait son affaire,
Il crierait comme moi du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine.
Je ne sais pas s'ils ont raison,
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine ;
Adieu mon toit et ma maison.

J'étais arrivé à la lisière du bois qui touche à Vélizy, et je m'aperçus tout à coup que le temps s'était couvert et qu'une ondée commençait à tomber. Un vrai temps d'arrière-saison :

> Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris
> Rend ceux qui sortent avertis
> Qu'en ce mois le manteau leur est fort nécessaire...

N'ayant pas de manteau, j'entrai dans un cabaret qui est voisin du bois et je m'y fis servir un grog près de la fenêtre ouverte. De ma place, je voyais un coin de lisière aux feuillages roussis et dorés par l'automne, puis la plaine de Vélizy où, de loin en loin, des charrues retournaient la terre brune, tandis que des bandes de bruants volaient sur le ciel gris. Devant ce coin de nature, je revenais à mon La Fontaine, et je constatais une fois de plus combien mon poète favori avait le sens du paysage et du pittoresque.



On peut être un poète paysagiste sans être un descriptif. Il suffit de trouver le mot juste, le trait caractéristique résumant l'impression de ce qu'on

veut rendre. La Fontaine est un grand artiste en cette matière; il a le mot qui fait image, le trait lumineux qui ensoleille tout un paysage. Lisez les quatre vers qui décrivent le clos campagnard dans la fable du *Jardinier et son Seigneur*; il vous vient tout de suite au nez une odeur maraîchère, mélangée du parfum des fleurs rustiques dont le brave homme a orné chichement son jardinet « fermé de plant vif. » — N'avez-vous pas la sensation brûlante d'une journée d'été dans unc campagne montueuse et sans ombre, quand vous commencez la fable du *Coche et de la Mouche?*

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé, etc.

Avec quelques touches de couleur, La Fontaine vous fait entrer dans le vif de la vie rustique; il vous dira simplement :

Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?

et vous aurez devant les yeux tout le tableau des semailles. Il vous décrira l'huître

Blanche, grasse et d'un goût à la voir non pareil,

et il vous fera venir l'eau à la bouche.

Il a de ces bonheurs d'expressions, de ces trouvailles de mots qui vous donnent immédiatement la vision complète d'un coin de bois, d'un bord de rivière, d'une prairie :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours,

Ou bien :

Un pré plein d'herbe et fleurissant...

Ou encore :

... Quant aux bois,
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie...

Dans toutes ses fables on sent luire le grand soleil et circuler le plein air des champs. La campagne qu'il décrit, c'est celle des environs de Paris, c'est surtout celle qu'il contemplait du haut de son coteau de Château-Thierry : les collines couvertes de vignobles et de luzernes, avec des lisières de bois au sommet; les prairies bordées de saules avec la Marne sinueuse au travers; les villages aux maisons basses, ceintes de vergers et de jardins; un pays de vignes et de forêts, riant à l'œil, plein de lumière; « demi-

bourgeois, demi-manant. » — Pareille à ces oiseaux aquatiques qui foisonnent dans les prairies de la Marne, sa poésie se tient souvent à fleur d'eau ou au ras du sol, mais parfois aussi, comme l'alouette, elle a de hardis coups d'aile et s'envole par delà ce modeste horizon. On rencontre çà et là chez lui des vers d'une mélancolie toute moderne :

Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous ces sombres asiles?

Et encore :

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?...

Cela sonne à l'oreille comme une strophe lamartinienne.



Tandis qu'à la fenêtre du cabaret, je repassais ainsi une à une toutes les fables du Bonhomme, la pluie avait cessé; à l'ouest, le soleil couchant rougissait la masse opaque des nuées; des cris d'oiseaux piaillards montaient dans les aubépines

couvertes de leurs fruits cramoisis. Le ciel crépusculaire, la plaine vaporeuse et fuyante, les bois aux feuillages rouillés, formaient un ensemble en harmonie avec ma situation d'esprit. Empoigné d'une émotion qui aurait bien fait rire mes camarades du ministère, je levai mon verre à la hauteur du soleil couchant et je portai un toast au poète des bêtes et des plantes, à Jean La Fontaine.

III

DAMVILLERS

Il y avait, cette année, à l'exposition du cercle Saint-Arnaud, un tableau de Cazin, qui accaparait l'attention parce ce qu'il donnait une note bien personnelle et bien intime. — Cela représentait un coin de la place d'une petite ville ou d'un gros bourg, à la nuit tombante, quand les lumières commencent à s'allumer aux vitres des logis clos. Il avait plu, les pavés étaient encore humides de la dernière averse ; une diligence dételée et boueuse était échouée dans un angle de la place absolument déserte ; les boutiques baignées d'ombre, où scintillait à l'intérieur la lumière avare d'une petite lampe, disaient la vie recluse et casanière, l'ennui pénétrant et la somnolence de la province. — En regardant cette toile, je ne

pouvais m'empêcher de penser à la place de Damvillers, telle que je l'avais vue, voilà bientôt vingt-cinq ans. Je retrouvais toutes les sensations que j'avais éprouvées, lorsqu'à vingt-deux ans j'avais été, forcément, pendant tout un mois, l'hôte de ce bourg perdu au fond de la Meuse. J'arrivais de Paris, et j'étais à un âge où l'on supporte mal la solitude. Damvillers offrait peu de distractions et était absolument dénué de ressources intellectuelles. Les livres me manquaient et j'étais réduit à me servir de compagnie à moi-même. Que de soirées mélancoliques j'ai passées, accoudé à ma fenêtre et regardant le crépuscule descendre sur les toits de tuile brune qui encadraient platement le parallélogramme irrégulier de la grande place maussade. — Les cultivateurs rentraient des champs; les cheminées des cuisines flambaient pour le souper; à travers les vitres sans rideaux, je suivais, à la lueur du foyer, le va-et-vient intérieur de chaque maisonnée. Dans un coin de la place déjà envahie par l'ombre, une massive voiture verte de marchand ambulant sommeillait à côté d'un déballage de faïences étalées à terre, et dont la blancheur vernissée s'allumait parfois au reflet d'un rayon

venu des fenêtres de l'hôtel de la *Croix d'or*. Ma seule distraction consistait à écouter le caquetage de deux ou trois fillettes assises à la porte du ferblantier, ou à regarder un groupe d'enfants de huit à dix ans, jouant à la balle le long du mur noirci d'une antique bâtisse qui datait de l'occupation espagnole. Je ne me doutais guère alors qu'au nombre de ces gamins à la blouse déchirée et aux cheveux blonds en broussaille, qui se démenaient confusément dans cette demi-obscurité, se trouvait un des maîtres futurs de la peinture contemporaine, et que ce nom de Bastien, jeté chaque soir par des voix enfantines et répété par l'écho de la place solitaire, serait plus tard connu et acclamé, dans le monde des arts, par tous ceux qui admirent le talent si original de Bastien-Lepage.



Le peintre du *Portrait du grand-père,* des *Foins*, de la *Récolte des pommes de terre,* de *Jeanne Darc*, est né à Damvillers, dans une maison blanche, à volets gris, qui se trouve à l'un des angles de la place dont j'ai parlé. Le

logis est resté le même : simple, avenant, avec sa cuisine gaie et hospitalière, ses recoins amusants et rustiques. C'est là que Bastien-Lepage s'est imprégné de cette saveur du terroir qui donne à ses œuvres un accent si sincère et si personnel ; c'est là qu'il a été élevé par une mère tendre, vaillante et dévouée, comme j'en souhaiterais une à tous les artistes. Encore aujourd'hui il habite son pays natal pendant une bonne partie de l'année ; il y a conçu et exécuté ses meilleurs tableaux. — Lorsque je suis revenu à Damvillers, dernièrement, pour lui rendre visite, j'ai retrouvé la grande place à peu près semblable à ce qu'elle était il y a vingt-cinq ans ; une statue en bronze du maréchal Gérard, dressée au milieu du rectangle, altère seule sans l'animer la physionomie de ce bourg pacifique. Quand la voiture a tourné le coin de la rue, j'ai de loin reconnu nos hôtes qui nous attendaient sur le pas de la porte : le grand-père avec son bonnet grec, sa barbe blanche et sa tête puissante, socratique et un peu narquoise ; le peintre et sa mère, souriants et les mains tendues ; autour d'eux, *Basse*, le caniche, *Golo* et *Barbeau*, les deux chiens courants, bondissaient avec de joyeux

abois pour nous souhaiter la bienvenue. Après les embrassades et les bonnes causeries de la première heure, nous avons été visiter l'atelier que l'artiste s'est fait construire tout au haut de la maison, sur l'emplacement d'un vaste grenier, et nous y avons vu l'esquisse du tableau que notre ami vient d'envoyer au Salon de cette année. Cette toile exécutée en plein air, dans le jardin du grand-père, est certainement une des plus remarquables et des plus personnelles qu'ait faite le peintre. Elle a pour sujet l'*Amour au village*. — Le jour tombe ; au seuil d'un jardin campagnard, un gars de vingt ans, qui vient de botteler les gerbes et qui est encore vêtu de ses jambières de cuir, cause appuyé contre une barrière avec une jeune fille qui tourne le dos aux spectateur ; ce qu'il lui dit, on le devine à la façon dont il tord gauchement l'extrémité de ses doigts rugueux, et aussi à l'air attentif et embarrassé à la fois de la fillette. On sent qu'ils parlent peu, mais que l'amour s'exhale de chacune de leurs paroles difficilement articulées, comme l'eau filtre goutte à goutte des fentes d'un rocher. Autour d'eux, dans le *maix* verdoyant, l'été épanouit de robustes floraisons rustiques ; des arbres

fruitiers jeunes et vieux s'enlèvent en légères silhouettes sur une perspective de potagers qui montent en pente jusqu'aux maisons du village, dont les toits bruns et le clocher pointu bordent un ciel crépusculaire, doucement vaporeux. Tout cela, baigné dans une lumière sobre et assourdie, est d'une exécution merveilleuse. La tête de la jeune fille, avec ses courtes nattes tombant sur ses épaules, son profil perdu, son dos d'un modelé si jeune et si chaste, sont des morceaux exquis ; la figure énergique et si ingénument amoureuse du jeune botteleur est charmante d'expression : les mains, le buste, le vêtement sont magistralement traités. Ce n'est pas l'amour bêtement sentimental des romances ; c'est l'amour franc et sain du paysan à vingt ans. Il y a dans cette toile une poésie sincère et mâle, qui est réconfortante et savoureuse comme l'odeur des blés mûrs en été.



Le lendemain, bien qu'il fît froid et qu'il y eût encore des plaques de neige au revers des collines grises, qui enserrent Damvillers dans une sorte

de large cirque, nous sommes allés nous promener à travers champs. Quand on a passé cinq mois d'hiver à Paris, il est doux pour un *rural* de revoir de la vraie terre et de vrais arbres. En ce temps de Pâques précoce, comme dit Orgon :

La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

A part quelques chatons de saules qui commencent à jaunir, les bois n'ont encore point de verdure. Mais les champs labourés ont une belle couleur brune; tout le monde est dehors, les alouettes commencent à gazouiller et les cimes des hêtres prennent déjà ces tonalités rougissantes qui indiquent la sève en travail et le bourgeon en train de se gonfler. Nous cheminons dans la direction du village de Réville, qui enfonce ses maisons disposées en forme de V dans une sorte de combe creusée en pleine forêt. Tous les gens du village sont occupés à bêcher leurs jardins, et il y a dans ce coin de pays une animation qui dit le retour du renouveau. Nous voilà bientôt en plein bois; autour de nous les hêtres dressent leurs fûts d'un gris argenté; sur le fond des taillis où les cornouillers épanouissent leurs

fleurs d'un jaune pâle, les chênes noueux et puissants découpent leur armature noire.

— Tenez, nous dit Bastien-Lepage, on a reproché à mon *Bûcheron* du dernier Salon d'être planté dans un paysage sans air... Eh bien, nous voilà sous bois, et les branches n'ont pas encore de feuilles; voyez cependant comme la figure humaine se détache peu du fouillis des arbres et des arbustes! Ceux qui ont prétendu que le fond de mon tableau du *Père Jacques* manque d'air, n'ont jamais regardé un homme marchant sous une futaie. Du reste, il y a beaucoup de routine et de préjugé dans ce reproche qu'on fait à la perspective de mes tableaux de plein air. C'est de la critique de gens qui semblent n'avoir jamais contemplé un paysage, qu'accroupis ou assis. Quand vous vous asseyez pour peindre, vous voyez naturellement un site d'une tout autre façon que si vous étiez debout. Assis, vous apercevez plus de ciel, et vous avez plus d'objets : — arbres, maisons ou êtres animés, — se découpant en silhouettes sur ce ciel, ce qui donne l'illusion d'un recul plus considérable et d'une aération plus large. Mais ce n'est pas ainsi que le paysage s'offre communément à nos yeux. Nous

le regardons debout, et alors les objets animés ou inanimés des premiers plans, au lieu de se profiler sur le ciel, se silhouettent sur des arbres, sur des champs gris ou verts. Ils se détachent avec moins de netteté et, par places, se mêlent confusément avec les fonds, qui alors, au lieu de reculer, semblent venir sur eux. Nous avons besoin de refaire l'éducation de notre œil, en regardant sincèrement comment les choses se passent dans la nature, au lieu de tenir pour vérités absolues des théories ou des conventions d'école et d'atelier...

Les heures s'écoulent ainsi en intimes causeries, en douces fumeries de pipes le long des talus boisés. Les merles sifflent gaiement; de temps à autre nous découvrons dans le fourré une fleur qui nous annonce que décidément le printemps approche : une anémone sylvie aux pétales d'un blanc de lait ou une branche de joli-bois, toute couverte de fleurs roses qui se sont épanouies avant les feuilles et qui donnent à la plante une physionomie japonaise. Le crépuscule veloute mollement les bois de hêtres qui prennent de riches teintes bistrées; là-bas, dans les maisons de Réville, les âtres s'allument pour le repas du

soir et de lentes fumées bleues montent au-dessus des toits; dans le fond, sur la route resserrée entre deux pentes boisées, un troupeau de moutons, de chèvres et de porcs dévale bruyamment, poussé par le berger enveloppé dans sa limousine, tandis que deux chiens noirs vont et viennent en jetant de longs aboiements. — La forte poésie du terroir meusien s'exhale puissamment de la forêt assombrie et des labours, où miroitent çà et là des flaques d'eau. Et nous nous en revenons pleins d'une béate quiétude où perce seulement le regret de partir le lendemain.



Et le lendemain, adieu Damvillers, adieu la maison hospitalière et amicale, adieu les bonnes causeries d'art au long des bois ou au coin du feu :

> Le cheval est là à la porte,
> Sellé, bridé, prêt à partir...

Je regarde avec un regret mélancolique la fenêtre de la petite maison où, dans ma jeunesse, j'ai passé tant d'heures ennuyées. Maintenant, je voudrais presque y habiter et y rêver encore. Les

sonnailles résonnent sur le cou des chevaux de l'omnibus où nous montons. Sur le seuil, le peintre, sa mère et le grand-père nous sourient une dernière fois; Basse, Golo et Barbeau bondissent et aboient autour de l'omnibus qui s'ébranle et nous emporte avec un bruit de ferraille; — et la grande place solitaire avec sa rigide statue du maréchal Gérard disparaît au détour de la rue.

IV

ORCHIDÉES

Elles sont devenues fort à la mode, ces plantes mystérieuses à physionomie étrange, que les botanistes, dont le vocabulaire grec et latin « brave l'honnêteté », ont baptisées du nom significatif d'*orchidées*. En elles tout s'unit pour piquer la curiosité. Leur antique origine d'abord ; — comme la plupart des plantes à un seul cotylédon : fougères, prêles, graminées, liliacées, elles ont poussé les premières dans l'humus encore à demi submergé de notre globe adolescent ; — puis les couleurs vives, le parfum pénétrant, la structure originale de leurs fleurs, pareilles à des mouches ou à des papillons ; — enfin, la forme même de leur racine composée de deux bulbes arrondies, rapprochées, charnues, qui leur ont

valu, indépendamment de leur nom générique, une réputation aphrodisiaque fort contestable. Elles sont en ce moment choyées par les horticulteurs; seulement, comme toujours, ce sont les espèces étrangères qui bénéficient de cet engouement, tandis que nos espèces indigènes restent ignorées ou dédaignées. Nul n'est prophète en son pays; et cependant Dieu sait ce que nos bois, nos prairies et nos pâtis voient fleurir d'orchidées, depuis le rarissime ophrys *sabot de Vénus* jusqu'a la délicate et frêle *néottie en spirale*, qui élève à peine au niveau du gazon ses minuscules hélices de fleurettes blanches et parfumées! Je songeais à cet injuste oubli, l'autre dimanche, tout en longeant les prés qui s'élèvent jusqu'à la lisière des bois de Chaville. En deux jours, il y avait eu un brusque changement de décor; les vents aigres d'avril avaient fait place à une chaude brise du sud-est et le printemps s'était soudain montré dans toute sa gloire. Cent sortes de verts mariaient leurs nuances sur les flancs boisés des coteaux; l'or naissant des jeunes feuilles de chêne, la molle verdure des hêtres et des charmes, le frisson léger des bouleaux, le gris cendré des trembles, encadraient harmonieusement le vert

intense de la prairie où miroitait le bleu d'un étang ceint de roseaux et de saules. Je cueillis dans le talus humide le premier « orchis taché »; je contemplai avec joie ses feuilles oblongues ponctuées de noir, son épi de fleurs carminées et je me rappelai mes herborisations d'autrefois. Parmi le chœur infatigable des oiseaux chanteurs : rossignols, merles, fauvettes et pinsons, la voix sonore et pleine du coucou se détachait, tantôt proche et tantôt lointaine, comme un incessant rappel du temps enfui, comme un mélancolique « souviens-toi ! » — et une belle strophe de mon ami André Lemoyne me revenait mélodieusement en mémoire :

Et l'homme ancien qui songe aux printemps d'autrefois,
Oublant pour un jour le nombre des années,
Écoute la voix d'or des heures fortunées
Et va silencieux en pleurant sous les bois...



Tout en cheminant le long des berges de l'étang des Écrevisses, je revoyais la pelouse en pente, à la lisière des bois de Fains, où j'avais trouvé jadis mes plus belles orchidées. Cette côte est

charmante, avec des bois à son sommet et une source à ses pieds ; une source vive, embaumée de menthe et de reine des prés, et d'où monte une délicieuse fraîcheur. A droite, la forêt ourle d'une frange d'ombre les friches montueuses et gazonnées. A gauche, le petit village de Fains s'adosse à des vergers et à des plantations abondamment arrosées, sur lesquelles plane une buée transparente. Au fond l'Ornain serpente dans les prés, entre une double rangée de saules et de peupliers ; et de l'autre côté de la vallée, les collines opposées relèvent leurs épaules arrondies que drapent des vignes à la verdure luisante. C'est là que j'ai fait mes plus précieuses trouvailles : l'ophrys *mouche* au tablier étroit, bleuâtre et velu ; l'ophrys *abeille* avec son périgone aux trois ailes purpurines ; l'épipactis rouge à odeur de vanille, et son frère, l'épipactis à feuilles lancéolées avec ses belles fleurs d'un blanc mat ; l'ophrys à un seul tubercule, aux mignonnes fleurs verdâtres exhalant une exquise senteur de miel. — En même temps, je revoyais le vieux botaniste qui me donnait mes premières leçons. C'était un vieillard rageur, long, sec et mince comme une bille de fagot, à la figure glabre

et blafarde, au nez et au menton saillants, se rejoignant presque comme dans les profils de polichinelle. Sa vie n'avait pas été heureuse ; il ne riait jamais, et, misogyne convaincu, il ne souffrait pas qu'une femme entrât dans sa chambre, où son riche herbier était rangé dans des casiers, le long des murs. Il faisait son lit lui-même, et, ses jambes maigres lui refusant quasi le service, il se consolait dans la compagnie de ses plantes qu'il reclassait sans cesse. Je lui apportais mes trouvailles dans lesquelles il se taillait la part du lion, prenant les plus beaux échantillons et ne me laissant guère que les plantes endommagées. Comme compensation, il ouvrait un de ses cahiers ; avec des précautions méticuleuses, il soulevait un à un les fascicules de papier jauni et me contait l'histoire de chaque plante, avec la description des lieux où il l'avait trouvée. Alors il se déridait et devenait presque bavard. Il ouvrait aussi lentement certains casiers de sa mémoire et en tirait de curieuses anecdoctes du vieux temps. Son père avait été l'un des députés de la Convention, et il se souvenait de l'avoir accompagné dans sa petite enfance jusqu'à la porte de cette salle des séances où avaient grondé de si

orageuses tempêtes. Un jour, en montant l'escalier de la Convention en compagnie de son père et d'un député de Verdun, ils s'étaient croisés avec Marat, et l'*ami du peuple*, ayant lancé au passage je ne sais quelle injure au conventionnel verdunois, avait reçu de lui un maître coup de pied au bas de l'épine dorsale. Mon vieux botaniste s'animait en me décrivant ce coup de pied épique et la figure grimaçante de Marat, devenue verte de rage. Et dans cette pièce soigneusement calfeutrée, exhalant une vague odeur pharmaceutique, ces souvenirs d'un temps lointain s'harmonisaient avec les formes desséchées et les parfums rances de toutes ces plantes d'autrefois, couchées et endormies dans leur linceul de papier Joseph...



Toutes ces orchidées indigènes qui, de mai à juin, fleurissent dans nos prés, dans les allées de nos bois, sur les pelouses sèches de nos pâtis, sont des merveilles de forme et de couleur. Pas une famille de plantes n'offre plus de types divers, nuancés et variés au gré d'une fantaisie charmante. Je m'étonne toujours que notre art

industriel et décoratif n'ait pas encore songé à tirer parti des ressources que lui offrent des modèles si originaux et si à portée de la main. Nos artistes décorateurs se sont longtemps ingéniés à inventer des fleurs imaginaires, d'un dessin et d'une coloration froidement conventionnels, tandis qu'ils n'avaient qu'à regarder à leurs pieds pour trouver des motifs d'une grâce et d'une nouveauté pleines de saveur. Les Japonais, si sincères et si ingénieux observateurs, nous ont montré le chemin. Les Anglais, qui n'ont pas notre goût, mais qui ont plus que nous le sentiment et l'amour de la nature, commencent à utiliser au profit de l'art industriel, les ressources de leur flore locale. Si nous n'y prenons garde, ils deviendront de meilleurs et de plus intéressants décorateurs que nous. Le *chic* tue notre art décoratif. J'y voudrais plus d'imprévu, plus de sincérité et de naturel; l'étude de plantes sauvages telles que nos orchidées donnerait aux productions de nos artistes une jeunesse et une grâce inattendues. Quoi de plus élégant et de plus richement varié que les formes et les couleurs de nos épipactis? Où trouver plus de fantaisie, plus d'originalité que dans les déchiquetures et les nuances de l'ophrys *fre-*

lon, du *sabot de Vénus*, du *Satyrion* ou de l'ophrys *nid d'oiseau?* Tiges délicates et frêles; feuilles hastées, lancéolées, tachetées; fleurs en panaches, en éperons, en thyrses, en spirales; tantôt étalées, tantôt laciniées, tantôt frissonnantes et légères comme des ailes; couleurs passant du blanc pur au blanc verdâtre, du rouge sombre au mauve le plus tendre, du brun doré au bistre violacé, du vert pâle au jaune chamois; ces plantes étranges ont la verte saveur de la réalité et le mystère attirant des choses vues en rêve.



Après avoir herborisé autour des étangs, je m'en suis revenu à travers prés dans la direction du village, et de là j'ai gagné la station. Bien qu'il fût de bonne heure encore, déjà des promeneurs, chargés de grosses bottes de jacinthes bleues, attendaient le train venant de Versailles. La station de Chaville est la plus charmante des stations de la rive gauche. Située en plein bois, à mi-côte, elle niche dans la verdure, et, en cette saison, elle est toute fleurie de lilas, de cytises et de boules de neige. Sur la pelouse qu'en-

cadre le jardinet du chef de gare, un orphelinat de jeunes filles avait fait halte sous la conduite de deux ou trois sœurs grises. Il y avait là une trentaine de fillettes, de six à dix-huit ans, toutes uniformément vêtues de la robe noire à pèlerine en pointe, et coiffées du bonnet blanc ruché, sous lequel se montraient à peine les cheveux relevés à la chinoise. Sous l'apparente uniformité du costume, la plus curieuse variété de physionomies s'offrait à l'analyse des observateurs ; visages pâlis et visages roses, yeux vivement écarquillés et regards dévotement baissés, joues enfantines aux contours arrondis et joues creusées par quelque mal héréditaire, figures de jeunes béguines et minois déjà allumés par une vague coquetterie. Les plus petites s'étaient couchées dans l'herbe ; les aînées, groupées près de la barrière, tournaient des regards alanguis vers les lilas en fleurs, dont leurs narines dilatées semblaient aspirer le parfum avec une secrète sensualité. On sentait que ce premier soleil de mai et cette nature printanière les avaient peu à peu enivrées. Deux sœurs grises, sveltes, minces sous la grande cornette blanche, se tenaient à l'écart, près de la haie verdoyante, et surveillaient

silencieusement leur troupeau. Elles aussi paraissaient avoir subi l'influence du renouveau. La course à travers bois avait animé leurs joues pâles et leur avait donné une vive et délicate nuance rose, pareille à celle de mes orchidées. L'une d'elles, appuyant les deux mains sur son parapluie, regardait rêveusement les feuillées moutonnantes ; l'autre tortillait machinalement dans ses doigts un brin de lilas, et, sous la cornette, ses yeux étaient comme baignés d'une lueur de désir et de regret. — Et ces deux élégantes silhouettes grises, ces figures d'enfants, ce noir et ce blanc dans la verdure, formaient un tableau si exquis et si neuf, que je m'en arrachai à grand'peine, quand le train sifflant et fumant arriva devant la station.

V

MISÈRES D'EMPLOYÉS

Le long de l'escalier J qui conduit à ma division, j'ai rencontré l'autre matin une vingtaine de jeunes gens de dix-huit à dix-neuf ans, portant les uns un rouleau de papier à la main, les autres un livre sous le bras. A leur toilette correcte, à leur tournure provinciale, et aussi à leur mine inquiète et timidement obséquieuse, — ils me saluaient tous, moi, obscur plumitif, — j'ai reconnu des candidats surnuméraires qui venaient de subir leur examen. — Pauvres garçons! Tout en les regardant défiler d'un air gauche et dépaysé dans la pénombre des couloirs, je lisais sur leur figure presque imberbe les insomnies de la nuit qui précède l'examen, les transes de l'attente, la crainte d'un échec, l'âpre désir de sortir de l'épreuve avec un bon

numéro qui leur assurerait un rang honnête dans les cadres de l'administration. — Et tout cela, me disais-je, pour avoir le droit de faire un stage gratuit de deux ou trois ans dans des bureaux pleins d'odeurs de vieux papiers, et pour passer ensuite les plus vertes saisons de leur jeunesse au fond de quelque bourgade où ils tiendront une caisse et chiffreront des recettes! Le défilé mélancolique de ces futurs employés m'a rejeté de vingt ans en arrière et m'a fait revoir nettement un épisode de mes débuts dans la carrière administrative.



J'avais fini mon surnumérariat et on venait de m'appeler à un emploi rétribué. Encore tout remué par les embrassades et les recommandations de ma famille, je grimpai dans le train se dirigeant vers la résidence du chef de service qui devait me remettre ma commission. Arrivé à C..., je courus chez ce fonctionnaire que je trouvai piétinant dans son cabinet. Il ne me laissa pas le temps d'achever mes salutations : — Vous voici enfin! s'écria-t-il, je vous attendais avec impatience. Votre prédécesseur a été surpris puisant dans sa caisse,

il s'agit de lui fermer les mains au plus vite; j'ai envoyé en avant un inspecteur qui vous installera. Prenez une voiture, rendez-vous dans le plus bref délai à V..., et surtout, monsieur, n'imitez pas le déplorable exemple de celui auquel vous allez succéder! — Là-dessus il me congédia; je me hissai avec mon petit bagage dans un cabriolet traîné par un locatis, et fouette cocher! Nous partîmes à travers des campagnes désertes, coupées de forêts dont les massifs s'épaississaient à mesure que nous avancions. — Chemin faisant, je ruminais l'aventure de mon prédécesseur et je cherchais qu'elle sorte de garçon pouvait être cet employé assez hardi pour toucher aux deniers de l'État. — Sans doute quelque fils de famille ayant des goûts de dépense et des appétits de plaisir, hors de proportion avec ses maigres appointements. Je me le représentais hardi, jeune, fringant, enragé chasseur, coureur de pretentaine, bref, menant la vie à grandes guides, et je me demandais quelle figure je ferais, moi, pauvre novice, en présence de ce viveur. Tandis que je me plongeais dans mes réflexions, le jour s'embrunissait et nous approchions du terme de notre voyage. A la lisière d'un bois, le conducteur me montra

du bout de son fouet les fumées de quelques masures tapies au creux de la forêt, comme des œufs au fond d'un nid, et me dit : — Voici V...! — Je fis une grimace de désappointement. Même dans mes plus sombres accès d'humeur noire, je n'avais jamais entrevu la possibilité d'être enterré dans un pays aussi perdu. J'écarquillais les yeux pour examiner à travers le crépuscule ce misérable bourg où j'étais condamné à vivre. Je distinguai le mince clocher d'une église, deux ou trois fermes, puis quelques maisons bourgeoises dont les toits de tuile rouge tranchaient au milieu des toitures grises d'une trentaine de chaumières basses et comme écrasées sous le poids d'une couverture de pierres plates. — Chez qui allons-nous? reprit le conducteur. — Je lui donnai le nom de mon prédécesseur, mais il ne le connaissait pas. — Descendons à l'auberge, répondit-il, il n'y en a qu'une... ; les employés du gouvernement doivent y manger...



L'auberge du Lion-d'Or avait l'abord peu hospitalier. Dans la cuisine où nous entrâmes en

quittant la voiture, des rouliers buvaient bruyamment au bout d'une longue table, dont l'autre extrémité était encombrée de piles d'assiettes sales. La cheminée, où une marmite bouillait sur un feu de souches, faisait face à l'alcôve où couchaient les maîtres du logis. Au fond d'un couloir contigu on entendait gémir par intervalles les hans! d'un mitron en train de pétrir le pain, — car l'hôte cumulait les fonctions de cabaretier et de boulanger. Dans la cuisine rarement balayée, règnait une odeur mixte d'alcool, d'oignon et de mauvais tabac. Une grosse servante assez jeune, haute en couleur, aux cheveux ébouriffés sous un bonnet fripé, alla, en traînant ses pieds dans de vieilles savates de lisière, prendre ma malle sous le tablier du cabriolet, tandis que je demandais à l'hôtesse si l'inspecteur logeait chez elle.

— Oui, monsieur, il est justement en train de dîner... Je vais l'appeler, dit-elle en ouvrant une porte dont le châssis vitré laissait voir une pièce voisine pauvrement éclairée. — L'inspecteur arriva et je me nommai.

— Ah! vous êtes le nouveau titulaire, murmura-t-il à voix basse, en me jetant un regard à la fois investigateur et compatissant. Votre pré-

décesseur est à table, je ne lui ai pas encore annoncé sa suspension et il ne se doute de rien... Comme il est inutile de le mortifier devant ses commensaux, si vous m'en croyez, vous garderez l'incognito jusqu'après dîner. — Cette attention délicate de ce supérieur pour son subordonné en disgrâce me toucha; je jugeai que j'avais affaire à un brave cœur et à un galant homme. Nous entrâmes dans la salle où l'hôtesse avait mis mon couvert, et où trois autres convives achevaient leur potage : — l'huissier du canton, un commis de forge, — et mon prédécesseur. A la vue de ce dernier, je tombai de mon haut, tant le personnage ressemblait peu à l'idéal mauvais sujet que j'avais imaginé. C'était un petit homme maigre, fluet, gauche et taciturne, aux joues blafardes et rasées, au regard terne sous des paupières rougies, aux cheveux blonds et rares. Il était vêtu comme un séminariste, parlait peu et, de temps à autre, puisait dans une tabatière une prise qu'il reniflait lentement. On lui aurait donné trente-cinq ans, bien qu'il n'en eût que vingt-six, et il paraissait complètement éteint. Une fois le dessert enlevé, quand les autres pensionnaires eurent quitté la salle, l'inspecteur s'adressant à lui et me mon-

trant, dit : « Monsieur Fischer, j'ai le regret de vous annoncer que vous êtes suspendu de vos fonctions... Voici votre successeur. » Je m'attendais à un coup de théâtre. Il n'en fut rien. Fischer ouvrit sa tabatière, renifla une prise et répondit flegmatiquement : « Je m'en doutais. » Nous montâmes au bureau, qui était situé dans l'auberge même, pour procéder à la reddition des comptes. Les écritures étaient dans le plus pitoyable désordre et nous eûmes toutes les peines à nous y retrouver. L'inspecteur fulminait. Il se trouvait lui-même un peu compromis par suite de la trop grande confiance qu'il avait accordée à ce triste comptable, et il était furieux. L'autre restait impassible et ne répondait aux objurgations les plus violentes qu'en pliant les épaules et en bourrant son nez de tabac. De guerre lasse, n'en pouvant rien tirer, nous établîmes la caisse tant bien que mal et nous allâmes nous coucher.



Le lendemain, dès le matin, l'inspecteur et moi, assis au coin du feu de la salle, nous nous entretenions de ce cas étrange, nous demandant quels

désordres mystérieux avaient bien pu, dans un pareil trou, déterminer la gêne de Fischer et le pousser à mettre la main sur l'argent de sa caisse. L'hôtesse entra en tapinois; c'était une femme alerte, maigre, ayant passé la trentaine, plate comme une planche, mais ayant l'œil vif, la physionomie éveillée et la langue bien pendue. — « Est-ce vrai, dit-elle, que ce pauvre M. Fischer a perdu sa place? » — Mon chef répondit affirmativement, en questionnant à son tour l'hôtesse sur la vie que menait l'employé et sur l'origine de ses dépenses. — Ah ! monsieur, il ne voyait personne et ne sortait jamais... Il restait des quatre heures d'horloge assis sur une chaise basse au coin du feu de notre cuisine, sans dire ni *ue* ni *mue*, crachant dans les cendres et tournant ses pouces comme un *innocent*. — Mais alors où passait son argent? — La dame avait pris un air discret : — Ah ! voilà !... *Ma fine*, je peux bien vous confier ça, puisque vous êtes son chef... La vraie vérité, c'est que M. Fischer avait une *bonne amie*. — Mais vous dites qu'il ne sortait pas? — Il n'avait pas besoin de sortir, puisque son *objet* demeure ici... C'est notre servante. — Cette grosse fille aux joues de pommes de Calville? — Juste-

ment... Il en était devenu bête; il n'avait d'yeux que pour elle, ajouta l'hôtesse d'un ton aigre où perçait une pointe de jalousie, et il lui écrivait des lettres... C'est ce qui fait que j'ai découvert le pot aux roses; j'ai trouvé sa correspondance en fouillant dans le linge sale de Rosalie, et, dame, j'en ai pris connaissance... Non, de ma vie je n'ai lu des bêtises pareilles! — Là-dessus elle tira de sa poche un paquet de chiffons de papier, couverts d'une écriture grêle, et elle nous le laissa en nous recommandant le secret...



Nous dépouillâmes feuille à feuille la correspondance du malheureux Fischer. Il y avait de quoi en effet plonger l'hôtesse dans un ahurissement complet et nous-mêmes nous n'en revenions pas. Figurez-vous des lettres rédigées dans le style de *Werther*, à l'adresse d'une servante d'auberge. C'était un débordement de sentimentalité naïve, une débauche de lyrisme allemand. Le pauvre garçon y analysait par le menu les moindres incidents de sa passion à la fois héroïque et grotesque; il avait poussé la folie érotique jus-

qu'à écrire plusieurs de ses billets avec le sang des piqûres qu'il se faisait au doigt, et on voyait sur le papier noirci la trace jaunie de ce sang lymphatique et appauvri. La donzelle ne paraissait du reste apprécier que médiocrement cette sentimentalité nuageuse, cela se devinait aux reproches tendres et aux plaintes ingénues dont Fischer entrecoupait ses effusions platoniques. — Le malheureux était devenu complètement fou, me dit l'inspecteur en jetant le paquet de lettres au feu ; c'était cette créature qui lui soutirait son argent !... — Peu après, nous vîmes la servante entrer dans la salle ; je la trouvai plus rustaude et plus sordide encore que la veille. Ses cheveux noirs emmêlés étaient durs et gros comme des crins, ses robustes appas crevaient l'étoffe graisseuse du casaquin de flanelle ; ses mâchoires massives et son front étroit lui donnaient une expression bestiale ; néanmoins, on comprenait que ses dents très blanches, ses yeux d'un bleu riant et ses joues rouges avaient pu, à la rigueur, faire impression sur un malheureux garçon faible d'esprit, relégué loin du monde civilisé, désœuvré et assoiffé d'amour.

— Que cela vous serve de leçon, jeune homme !

me dit l'inspecteur quand nous fûmes de nouveau seuls. Voilà le danger auquel l'administration expose, sans s'en douter, les débutants qu'elle jette à vingt-quatre ans dans ces trous de campagne. De la ville où ils vivaient dans un milieu relativement mondain et intelligent, on les transplante sans transition dans un village où il n'y a souvent ni un livre à lire ni une personne cultivée à voir intimement. Dépaysés parmi des campagnards dont ils ne comprennent ni ne partagent les habitudes, ayant pour commensaux de hasard des marchands ambulants ou des commis voyageurs de dernière catégorie, peu absorbés d'ailleurs par leur besogne administrative, ils tombent tout d'abord dans un morne accablement. S'ils ne savent pas réagir, en se créant une occupation capable de les arracher à l'influence de ce milieu assoupissant, ils sont perdus. Le désœuvrement les amène peu à peu à prendre les goûts et les plaisirs des gens qui les entourent. Il y en a qui deviennent joueurs, d'autres qui, comme Fischer, s'amourachent d'une maritorne et finissent par l'épouser; il y en a qui font pis encore et qui, acoquinés à une table de cabaret, s'enivrent jusqu'à l'abrutissement. Une

vie gâtée, une famille au désespoir, un caractère d'homme avili, voilà le résultat. C'est pourquoi, dès le début, je me permets de vous crier : « Garde à vous ! » Ne laissez pas l'ennui vous mettre le grappin sur l'épaule, trouvez un travail qui vous absorbe et vous oblige à sortir du train-train de votre vie de tous les jours ; ayez un dada. Chassez aux papillons, tournez des bilboquets, collectionnez de vieilles faïences, faites des vers même, si le cœur vous en dit, mais occupez votre corps et votre esprit, sinon gare à la dégringolade morale et intellectuelle !...



La situation de Fischer, entre le chef qui l'avait suspendu et l'employé qui lui succédait, était à la fois fausse et pénible. Bien que son engourdissement moral l'eût quasi réduit à l'état d'une marmotte pendant l'hiver, et, bien que la grosse Rosalie exerçât toujours sur lui la même séduction, il finit par comprendre que la position n'était plus tenable et il se décida à partir. Un matin, nous entendîmes tinter sur la route les grelots du courrier qui devait l'emmener. Tandis que nous le

reconduisions et qu'on chargeait sa malle sous la bâche, la servante aux robustes appas était debout sur le seuil, occupée à décrotter de lourds souliers de charretier. Il s'approcha d'elle, lui murmura quelques mots à peine intelligibles, puis, comme notre présence l'intimidait, il lui glissa dans la main sa dernière pièce de cent sous, et monta dans la voiture, en lançant à cette sirène d'auberge un dernier regard hébété et tendre. Le conducteur fouetta ses chevaux, qui prirent le trot. La grosse Rosalie avait relevé la tête, ses yeux bleus et ses dents blanches étincelaient au soleil; elle regarda un moment le courrier poudreux qui fuyait sur la route, puis, d'un air indifférent, elle se remit à décrotter la chaussure du roulier, tandis que les grelots de la voiture tintaient plus faiblement dans le lontain...



Une fois seul, je suivis le conseil de l'inspecteur, et j'eus un *dada :* la botanique. La flore des bois de V... était très riche, et j'avais de l'occupation pour longtemps. Malgré cela...

— Malgré cela?... interrompit un camarade à

qui je contais un jour cette histoire, est-ce que vous avez subi les mêmes tentations que Fischer?

— Pas tout à fait; mais il y a eu du tirage, et quand l'administration me fit sortir de V..., il était temps; je commençais à trouver que mon hôtesse avait des yeux d'un joli gris et une maigreur intéressante.

VI

LE PONT

Cette fois, j'ai pris le chemin des écoliers pour me rendre à mon ministère, et, parti de chez moi le jeudi de l'Ascension, je ne suis rentré que le lundi d'après; c'est ce que, dans l'argot des bureaucrates, on appelle *faire le pont*. J'ai profité du rapprochement des deux jours de fête pour pousser jusqu'à Tours où j'avais jadis été surnuméraire, et, comme un collectionneur de papillons pique au mur les lépidoptères curieux qu'il a pris au vol, je note ici les impressions de ces trois jours d'école buissonnière.



Ceux qui visitent la Touraine pour la première fois sont, le plus souvent, déçus tout d'abord par

l'aspect de ce plantureux pays qu'on appelle le *Jardin de la France.* Ce jardin, qui est surtout un vaste verger, leur paraît généralement un peu plat et privé de ces accidents de terrain qui font la variété du paysage. La largeur des vallées, le peu de relief des coteaux qui les bordent causent une désillusion. Mais quand on a vécu quelque temps dans cette Touraine qu'arrosent quatre grands cours d'eau : la Loire, le Cher, l'Indre et la Vienne; quand on a visité ces quatre vallées, si peu distantes et cependant d'un caractère si différent, on est pris peu à peu par le charme de cette royale province et on comprend cette beauté particulière qui consiste surtout dans l'ampleur des lignes, la grandeur des horizons et la richesse de la végétation. Ici, comme dans les tableaux des maîtres hollandais, le ciel entre pour les trois quarts dans la valeur du paysage. Rien ne peut rendre la splendeur et la majesté des soleils couchants dans la vallée de la Loire. Pour se bien pénétrer de cette beauté spéciale, il faut aller se promener le soir sur ce magnifique pont de quinze arches qui est à l'entrée de Tours et qui fait l'orgueil des Tourangeaux. Si l'on se tourne du côté du levant, on a devant soi une île verdoyante

que la Loire baigne amoureusement de ses eaux moirées ; à droite, la ligne des quais que dominent les deux tours de la cathédrale de Saint-Gatien, et que limite comme une grosse borne ronde la lourde tour de Guise ; puis de longues files de peupliers, de nouvelles îles dont les massifs de verdure baignés d'une lumière blonde semblent barrer toute la vallée. Enfin, tout au fond, au delà de ces verdures ensoleillées, la Loire reparaît tout à coup, resplendissante comme un lac ; les massifs lumineux montent en gradin par derrière jusqu'à Vouvray, et au faîte de la dernière colline verte, le château de Moncontour tranche comme une éblouissante tache blanche. — Du côté du couchant, l'aspect est tout autre, le soleil descend à l'horizon formé par les arches du viaduc du chemin de fer du Mans ; l'eau et le ciel en sont comme embrasés, et sur cette chaude teinte empourprée, le couvent des Dames blanches, les maisons de campagne et le coteau de Saint-Cyr s'enlèvent vigoureusement en masses qui vont du lilas clair au violet sombre. Au milieu des arbres presque noirs, la fine aiguille du clocher de Saint-Cyr monte svelte vers la première étoile. L'eau a pris des teintes orangées, le ciel

d'une ampleur admirable est tout pommelé de nuages dorés et roses qui se reflètent dans le fleuve, et qui peu à peu se fondent dans une tendre couleur lilas. Du côté de la ville les fumées du soir estompent peu à peu les toits aigus des vieux quartiers, la tour carrée de Charlemagne, le clocheton de la maison de Tristan; une bande de corneilles quitte les sommets de la tour de l'Horloge et, traversant lentement le ciel bruni, gagne les tours de Saint-Gatien, qui lui servent d'abri pour la nuit. L'eau a gardé encore une coloration d'un vert argenté; peu à peu elle change de teinte, et sa vaste nappe majestueuse passe du vert au bleu sombre, puis tout se fond dans une ombre veloutée; on ne distingue plus que les masses noires des coteaux et des quais, au-dessus desquels le ciel arrondit sa large voûte trouée de milliers de points d'or.



L'un des attraits de cette ville de Tours, c'est la variété d'aspects qu'elle offre, dans un espace assez restreint, à des yeux d'observateur ou d'artiste. A côté des blancs hôtels du Mail, de la

rue des Fossés-Saint-Georges et de la Préfecture, confortables, coquets, silencieux, enfoncés dans des massifs de fleurs et de grands arbres, il y a la rue Royale et la rue de la Scellerie avec leurs magasins tout flambants de lumières, le soir; leurs cafés bruyants, leurs luxueuses pâtisseries, leurs trottoirs pleins de flâneurs. Tout cela représente le Tours élégant, mondain et sensuel. Mais, à deux pas de là, il y a le vieux Tours du temps de Charles VIII, avec ses maisons à tourelles et à pignons, ses façades vermoulues aux étages surplombants, aux poutres et aux portes curieusement sculptées, ses enchevêtrements de ruelles étroites et tortueuses, où s'agite une population de cabaretiers, de fripiers et de filles. Enfin il y a le Tours clérical et silencieux des environs de la cathédrale. C'est le quartier le plus original et le plus solitaire. J'y suis allé flâner ce matin et j'y ai passé une bonne heure recueillie. L'endroit n'a pas changé depuis cinquante ans; il est tel aujourd'hui que Balzac l'a magistralement décrit dans son beau roman du *Curé de Tours*. Derrière l'archevêché et le chevet de Saint-Gatien, dans ce qu'on appelle les « cloîtres, » il y a une petite place que je recommande à tous les rêveurs, à

tous les artistes et à tous les romanciers. Elle s'arrondit à l'ombre des gigantesques arcs-boutants de l'abside, entre de grands murs de jardins et d'austères bâtisses à mine claustrale. Deux ou trois petites rues tortueuses et peuplées de couvents y aboutissent; mais pas un passant, pas un bruit de voitures. Dans l'encoignure formée par une massive porte cochère, un antique tilleul étend sa verdure épaisse au-dessus des petits pavés sertis d'herbe. Derrière les vieux murs qu'escalade une vigne vierge ou une glycine, on devine des logis béats où de vieux chanoines vivent dorlotés par de respectables dévotes. Une grille à claire-voie laisse voir un de ces logis tranquilles, précédé d'un jardinet orné de caisses de grenadiers et de lauriers-thyms. Les fenêtres entr'ouvertes sont voilées de rideaux blancs; sur le palier, un prêtre cause doucement avec une vieille dame en bonnet. Un sacristain traverse la place sur la pointe des pieds, avec le même recueillement que s'il marchait dans une église. Deux sœurs aux amples jupes grises s'enfoncent lentement dans l'une des petites rues d'en face, et leurs cornettes à ailes font deux taches blanches dans l'ombre froide des grands murs. Le

silence religieux qui tombe sur cette place n'est rompu que par une petite cloche de couvent qui sonne une messe, et par les cris des corneilles qui croassent tout là-haut, au sommet des tours de Saint-Gatien.



Le chemin de fer de Vierzon, qu'on prend pour aller à Chenonceaux, côtoie la vallée du Cher. C'est là surtout que la Touraine apparaît comme un jardin herbeux, fleuri et bien affruité. Pas un coin de terre sans culture, sans arbres et sans fleurs. A droite et à gauche, de larges prairies déroulent au soleil leurs nappes mordorées; au revers des coteaux, les trèfles incarnats couleur lie de vin alternent avec les seigles argentés, les blés déjà en épis, les vignes couvertes de grappes en boutons. Des massifs d'acacias épanouis jettent au vent leurs pétales comme une neige parfumée, et dans les vergers, les cerisiers inclinent leurs branches toutes rouges de fruits mûrs. Dans un fouillis de grands arbres, Chenonceaux montre bientôt ses blanches tourelles aux toits en éteignoir. On y descend du village par une longue

avenue de hauts platanes et l'on n'aperçoit le château que lorsqu'on en est tout proche, tant il bien enseveli sous les futaies de son parc. Tout le monde à peu près connaît la physionomie de Chenonceaux, telle que la donnent les gravures ou telle qu'on la voit dans le décor des *Huguenots ;* mais ni l'art du dessinateur, ni l'habileté du décorateur ne peuvent rendre la grâce éblouissante de ces tourelles se détachant merveilleusement du fond de la verdure, la sveltesse aérienne des cheminées sculptées, la majesté sobre de cette longue galerie jetée comme un pont sur la rivière, la fraîcheur du site, l'exquise harmonie des tons et des lignes. Au moment où je demande la permission de visiter l'intérieur, les hôtes du château sont en train à déjeuner. Une friande odeur de nourriture embaume le vestibule à voûte ogivale, orné de vieilles armes et de bahuts, que traverse d'un air imposant un domestique portant sur un plat un cantaloup à mine succulente. L'aspect de cette primeur éveille en moi des appétences gourmandes et me met l'eau à la bouche; je suis du coin de l'œil le melon aux côtes d'un vert doré jusqu'à ce qu'il ait disparu derrière les battants de la salle à manger, et j'emboîte le

pas derrière la concierge, qui, pour me faire prendre patience, me conduit dans les piles du pont, où je dois visiter les cuisines, la boulangerie et la salle à manger des domestiques. J'avoue que cette partie de l'édifice, située presqu'à fleur d'eau, n'est pas l'une des moindres curiosités du château. Pour ma part, je ferais avec délices ma salle à manger du réfectoire des domestiques. Je regarde avec des yeux pleins de convoitise cette pièce sobrement éclairée, où les reflets de l'eau courante et ensoleillée font danser des moires dorées sur les parois des voûtes en arc de cloître; la table de chêne ciré couverte d'assiettes à fleurs, les vaisseliers garnis de faïences rustiques aux couleurs gaies, les escabeaux de bois sculpté; et ma foi, oubliant le cantaloup de tout à l'heure, j'éprouve des sensations analogues à celles de don César de Bazan, dans la maison de *Ruy Blas*, quand on lui remet un billet doux; je serais tenté de m'écrier, comme lui, mais dans un autre ordre d'idées :

Je me contenterais fort bien de la servante!

Après les cuisines, j'ai parcouru les principales

pièces ; la chambre de *Catherine de Médicis*, le cabinet de *Louise de Vaudémont*, le salon de *Diane de Poitiers*, la galerie où Jean-Jacques fit jouer le *Devin de village*. J'ai vu de curieux portraits historiques et d'admirables meubles, mais tout cela me tourbillonne dans la tête et me laisse un souvenir un peu confus. L'impression la plus vive que j'aie conservée de cette rapide visite, c'est un grand corridor du premier étage, où une jeune femme de chambre de dix-sept ans disposait des masses de roses dans des corbeilles de faïence, près d'une fenêtre ouverte par laquelle on apercevait, entre les meneaux de pierre blanche, les grands arbres du parc, les prés verdoyants et le Cher aux eaux d'un bleu argenté. Les portraits des duchesses et des royales maîtresses du temps des Valois se sont effacés de ma mémoire, mais je vois encore le délicat profil de cette petite chambrière au bonnet tourangeau, se penchant sur des monceaux de roses et se détachant sur le clair paysage du fond.



Langeais, situé entre Tours et Saumur, est un

des plus beaux types de l'architecture militaire du xve siècle. Je l'ai visité aujourd'hui des salles basses aux créneaux. J'ai vu la salle où se marièrent Charles VIII et Anne de Bretagne; j'ai admiré la chapelle et le mobilier, digne de Cluny, et les beaux portraits historiques de la reine Anne, de Catherine de Médicis, de Mlle de La Vallière, des deux Mancini. Quand nous sommes arrivés dans les combles, la servante qui m'accompagnait m'a conduit à l'extrémité d'un couloir sombre, où s'ouvre une étroite fenêtre percée dans un mur épais de deux mètres, et m'a dit : « Maintenant penchez-vous. » — Je me suis penché et j'ai poussé une exclamation joyeuse.

A cent pieds au-dessous de moi, sur la gauche, bourdonnait le bourg de Langeais avec ses toits d'ardoise; à droite, un fouillis d'arbres en fleurs, cytises, acacias, arbres de Judée, encadrait les ruines grises de l'ancien donjon; et devant moi s'étendait au loin la vaste et luxuriante vallée de la Loire, bordée d'une marge de collines basses, coupée de cultures chatoyantes, semée de noyers aux cimes arrondies. Le fleuve étincelait comme de l'argent fondu et tranchait sur le vert doré des prairies. De temps en temps la Loire entr'ou-

vrait deux grands bras éblouissants et étreignait avec amour une île ceinte de hauts peupliers. Cette noble rivière a la séduisante beauté des femmes du XVIe et du XVIIe siècles. On dirait que le reflet des royales maîtresses qui se sont promenées le long de ses rives est resté sur ses eaux et leur a donné cette grâce superbe. Il y a de la passion, une passion de grande dame, dans la façon dont la Loire embrasse les molles îles verdoyantes qui, de distance en distance, se détachent de son lit comme de magnifiques émeraudes. Ainsi Agnès Sorel, Diane de Poitiers, Marguerite, La Vallière devaient presser contre leur poitrine éblouissante leurs amoureux couronnés. A une île succédait une autre île, puis une autre, jusqu'à ce que leurs formes se confondissent avec l'eau et disparussent dans une brume verdoyante. Le ciel était plaqué de larges nuages blancs qui voguaient sur le bleu comme de grands navires ; par intervalles le soleil se voilait, puis rayonnait de nouveau, et à chaque rayonnement tout le paysage resplendissait : — les hauts peupliers qui bordaient les îles se reflétaient dans l'eau calme et ces nouvelles îles renversées faisaient un effet magique. La lumière ruisselait, l'air tremblotait,

des abeilles bourdonnaient dans les massifs des jardins. Tout au loin, j'aperçus une tache dont l'intense blancheur tranchait sur l'horizon ; c'était le château de Saumur, situé à dix lieues de Langeais.



Le soir, avant de reprendre le train de nuit qui devait me ramener à Paris et à mon ministère, j'ai erré dans ce quartier du vieux Tours où j'ai demeuré il y a vingt ans, quand j'étais jeune. J'ai eu un plaisir mélancolique à reconnaître les rues aux noms bizarres où j'avais promené jadis mes illusions et mes projets d'avenir : rue du Serpent-Volant, rue du Boucassin, rue de la Galère. Au détour d'une ruelle, j'ai reconnu les fenêtres de la maison que j'avais habitée ; mon cœur a battu plus vite, et un moment il m'a semblé que le temps n'avait pas marché, que j'allais franchir le trottoir aux pierres usées et rentrer dans mon logis de surnuméraire... Hélas ! il y a vingt ans de cela, vingt longues années ! et si ma jeunesse se mettait à la fenêtre de mon ancienne chambre, elle ne reconnaîtrait plus le

rêveur d'autrefois dans ce quadragénaire à la barbe poivre et sel, au dos arrondi par les stations prolongées devant un pupitre d'expéditionnaire... La nuit tombait, le quartier s'emplissait d'obscurité; je suis revenu dans la rue Royale, pleine de promeneurs et illuminée par l'éclairage des magasins. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, les clairons sonnaient la retraite comme autrefois; ils passèrent auprès de moi, battant le pavé de leurs pas cadencés et emplissant l'air des sonorités de leurs cuivres; puis les pas s'amortirent, les clairons au loin résonnèrent toujours plus sourdement, et il me semblait que c'était ma jeunesse qui s'éloignait impitoyablement en jetant dans la nuit des carrefours ses dernières fanfares déclinantes.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

VII

SOUVENIRS D'UNE NUIT D'ÉTÉ

L'autre jour, une visite matinale à l'exposition du concours de peinture pour le prix de Rome a réveillé en moi des souvenances depuis longtemps endormies. Cette année, comme presque toujours, la poésie classique avait fait les frais du thème imposé aux logistes : *Minerve apparaissant à Achille courroucé contre Agamemnon.* Et je me suis rappelé un autre concours du temps de ma jeunesse, dont le sujet avait été également emprunté à l'*Iliade : — Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain.* Les souvenirs, comme l'a dit George Sand, sont pareils à des compagnons qui dorment enchaînés ; il suffit d'en réveiller un pour que toute la bande tressaille et se dresse sur ses pieds. Les lointaines impres-

7.

sions d'une soirée, qui avait précédé l'exposition de ce concours de 1866, ont été brusquement évoquées par la vue des dix toiles des logistes de cette année, représentant toutes, dans des postures diverses, le bouillant fils de Pélée au moment où il sent la main mystérieuse d'Athénê aux yeux pers se poser sur sa blonde chevelure.

Au commencement de juillet 1866, j'avais été invité à dîner à Versailles, dans une maison hospitalière et amie, où les artistes et les poètes étaient accueillis à cœur ouvert. — « Ne manquez pas de venir, m'écrivait l'aimable maîtresse du logis, vous vous trouverez en compagnie de fervents amis de la poésie; de plus, je vous ménage une surprise pour le dessert. » Je n'avais garde de faire faux-bond. A six heures, j'étais à Versailles, dans une des rues les plus calmes du quartier Saint-Louis, sur le seuil d'une maison blanche et avenante, qu'entourait à demi un jardin plein de grands arbres et de rosiers grimpants tout en fleurs. La plupart des convives étaient déjà arrivés, tous poètes et tous jeunes. J'en connaissais déjà quelques-uns de nom, pour avoir lu leurs vers dans le premier *Parnasse* de

Lemerre. L'un d'eux, V..., petit, pâle, l'air fatal, le sourire sardonique et l'œil un peu égaré, était le plus intransigeant des *impassibles;* pour lui, la poésie consistait uniquement dans le choix et l'arrangement de certains mots étranges, aux rimes opulentes et aux sonorités bizarres; à ses yeux, un sonnet sans défaut était celui où on faisait entrer le plus grand nombre possible de coupes ingénieuses et d'épithètes rares, sans un soupçon d'émotion, ni même d'idée. Comme je lui objectais qu'une pareille poétique devait produire des œuvres d'une froideur glaciale, il me regarda de son air de pince-sans-rire et me répondit d'un ton solennel de prêtre égyptien : « Monsieur, le marbre aussi est froid! » Un autre, Henri C..., l'œil extatique, le sourire fin, très naïf et très enthousiaste malgré ses poses d'homme désabusé, chantait le *Nirvanah* et la vanité des illusions terrestres. Il nous récitait d'un air bon enfant des vers tout embrumés de mélancolie :

Oh! je suis hanté, hanté par un rêve,
Une idée étrange à me rendre fou!
Le soir, quand sur moi la lune se lève,
Je sens qu'en mon crâne il se fait un trou...

Pourquoi donc vraiment ai-je l'infortune
De seul ici-bas sentir en mon front
Tomber d'aussi haut, hélas! que la lune
Ces pleurs qui sans doute un soir me tueront?

Et pourquoi, hanté d'un mal incurable
Qui me vient ronger comme un criminel,
Partager ainsi le sort misérable,
L'éternel ennui du ciel éternel?

La maîtresse de la maison, avec un sourire indulgent, écoutait cette poésie funèbre, tout en mettant des fleurs sur la table qu'on avait dressée dans le jardin, sous les arbres. Nous étions déjà assis autour du potage, quand un dernier convive fit impétueusement son apparition. On l'accueillit avec des poignées de main et on me le présenta : « M. Henri Regnault. » Je fus immédiatement frappé de cette individualité énergique, généreuse, loyale et bien vivante. Il y avait de la jeunesse et de l'*en-avant* dans toute sa personne : dans sa tête fière au front large, surmonté d'une forêt de cheveux crépus, dans ses yeux chercheurs, profonds et étincelants, dans sa voix vibrante. Il arrivait de l'École des beaux-arts, où il était en loge depuis quelques semaines déjà, et il était en proie à toutes les fièvres de l'exé-

cution... Tout en dînant, avec cette expansion et cette verve qui caractérisaient sa nature communicative et en dehors, il nous contait ses doutes et ses préoccupations : il s'était mis avec ardeur au travail, mais l'inspiration ne venait pas ; la figure de sa *Thétis* lui déplaisait, il la trouvait banale et, n'ayant plus que deux semaines devant lui avant la clôture du concours, il se décourageait et voyait déjà tout perdu. Néanmoins, la jeunesse remontait à la surface de ce découragement, et il faisait gaiement honneur à l'excellent dîner de notre hôtesse. . . . .

Le vin de Bourgogne avait délié les langues, les discussions sur l'art et la poétique parnassienne avait recommencé de plus belle, quand un frou-frou de jupes soyeuses, traînant contre les bordures des plates-bandes, nous fit tourner la tête. — C'était la surprise annoncée pour le dessert. . . . .

Je vis s'avancer dans l'encadrement vert des massifs une jeune fille de dix-huit ans à peine, de taille moyenne, admirablement faite, blanche, blonde avec des yeux et des sourcils noirs, un large front intelligent, une bouche mignonne et impérieuse, des traits fermes et purs et une

démarche de jeune déesse. Dans mes cahiers de ce temps-là, je retrouve des vers rimés en son honneur (nous lui en avons tous fait, alors, car tous nous avions pris feu à première vue), et où j'avais essayé de rendre l'impression de cette

Figure saisissante
A la lèvre mobile, à la mate pâleur :
Blonds cheveux, longs yeux noirs, narine frémissante,
La bouche d'un enfant et le front d'un penseur.

Je la reconnus tout d'abord pour l'avoir remarquée au concert Pasdeloup, où elle applaudissait avec enthousiame la symphonie en *ut mineur* et le prélude de *Lohengrin*. Pendant qu'on la saluait et qu'on l'entourait, la maîtresse de la maison me conta en quelques mots son histoire. Elle habitait Versailles avec son père, un vieux savant qui l'avait élevée d'une façon excentrique. Très intelligente, remarquablement douée, elle composait des mélodies d'une couleur originale sur des vers qu'elle rimait elle-même. — Vous l'entendrez tout à l'heure, ajouta notre hôtesse, et vous serez émerveillé.

Après qu'on eut pris le café et fumé au jardin, on rentra au salon et la jeune fille se mit au piano

sans se faire prier. — En effet, on ne nous avait pas trop vanté son talent. Pendant plus de deux heures, elle nous charma avec son étrange voix de contralto, tantôt sourde et presque rauque, tantôt extraordinairement vibrante. Ses mélodies avaient une couleur éclatante, un rythme bizarre, quelquefois caressant et berceur comme un murmure d'eau courante, d'autres fois saccadé et emporté comme une galopade de chevaux sauvages. Elle les chantait d'un air inspiré, la tête haute, les narines palpitantes, avec une fougue capricieuse pareille à celle qu'apportent les Tsiganes à l'exécution de leurs *tsardàs*. Je me rappelle surtout un morceau qu'elle nommait le *Chant du Chamelier* et où revenaient souvent ces deux vers :

Au pays où le ciel flambe
Le grand sphinx s'est endormi.

Quand elle attaquait ce refrain aux notes graves et chaudes, il nous semblait être transportés en plein Orient. Nous avions la sensation du désert illimité et brûlant, où de vigoureux profils de palmiers se découpent sur un ciel aux rougeurs d'incendie, tandis qu'auprès des chameaux age-

nouillés la voix du chamelier s'envole dans le silence du soir, avec les filets de fumée qui montent en ligne droite et mince dans l'air calme.

Nous battions des mains, nous ne nous possédions plus. Regnault surtout était comme enivré par cette musique ; ses yeux étincelants restaient fixés sur la chanteuse, et dans son enthousiasme exubérant, il s'écriait : « C'est une déesse, c'est une Walkyrie ! » Quand le piano fit silence, il était près de minuit ; mais nous étions montés à un tel diapason que nous ne pouvions plus nous quitter. Quelqu'un, voyant le ciel plein d'étoiles, proposa une promenade dans les bois de Satory, qui étaient voisins ; on accueillit la proposition avec des cris de joie, et nos hôtes, toujours aimables, eurent la bonté de nous y accompagner, ne voulant ni gâter notre plaisir, ni laisser sans chaperon la jeune musicienne au milieu de cette bande de poètes écervelés. Nous voilà grimpant comme des fous le long des sentiers de chèvres jusqu'au sommet du bois. La nuit était tiède, le clair de lune promenait sa féerie à travers les futaies ; les châtaigniers en fleurs exhalaient une odeur pénétrante. De temps en temps une voix chantait, ou bien une ardente discussion esthé-

tique s'élevait sous les branches. H. C..., d'une voix creuse, lançait des imprécations lyriques aux bourgeois :

Vivez donc, mangez donc, dormez comme les bêtes,
Mais n'allez pas dans nos chemins,
Et prenez toujours garde en raillant les poètes,
Aux foudres qu'ils ont dans les mains !

Je ne suis pas bien sûr qu'à ce moment-là chacun de nous ne fût pas sérieusement persuadé qu'il était en train de passer demi-dieu tout au moins. Regnault, inquiet et nerveux, allait d'un groupe à l'autre, parlant de poésie, de musique, puis tout à coup tombant dans de profonds silences. A une lisière, les étoiles reparurent, on se mit à causer astrologie, et notre jeune chanteuse proposa à Regnault de lui dire la bonne aventure. Je la vois toujours, la tête à demi enveloppée d'un châle rouge, tenant gravement la main de l'artiste qui s'était agenouillé, tandis que le poète V... frottait allumettes sur allumettes pour permettre à la devineresse de distinguer la ligne de vie et la ligne de fortune. Nous revînmes par la pièce des Suisses ; en rentrant à Versailles, près de la grille qui ouvre sur la rue de l'Orangerie,

les gens de l'octroi, dévisagcant d'un œil soupçonneux cette bande de promeneurs attardés, nous demandèrent si nous n'avions rien à déclarer :

— Nous avons de la poésie ! cria l'un des plus exaltés, et nous continuâmes notre route en emplissant de rires fous la rue endormie. Cela dura jusqu'au petit jour, et les premières clartés de l'aube nous surprirent groupés autour de V... qui récitait à voix haute le monologue de Hamlet.

O jeunesse ! ô bon temps des illusions toujours renouvelées et des enthousiasmes sans rime ni raison ! Nous croyions tous n'avoir qu'à tendre la main pour cueillir la renommée, comme un beau fruit aux branches du chemin. La tête pleine de rimes, de projets de drames et d'épopées, nous partions à la poursuite de la gloire comme les Argonautes à la conquête de la Toison d'or. Combien depuis sont revenus la tête basse, les pieds las et les mains vides !...

Quelques semaines après, l'exposition des concours de peinture pour le prix de Rome s'ouvrait à l'École des beaux-arts. J'y courus, et la première chose qui me frappa dans la toile de Regnault fut la tête de Thétis, où je retrouvai la saisissante figure de notre chanteuse des bois de

Satory. C'étaient bien les traits purs et fiers, l'attitude, l'*incessu patuit dea* de la jeune musicienne. Le lendemain de notre course à travers bois, le peintre était arrivé tout en fièvre dans sa loge, il avait bouleversé son tableau, modifié la composition et substitué à la *Thétis* banale et conventionnelle cette jeune et majestueuse déesse qui s'avance en soulevant le rideau de la tente, la tête haute, droite, avec une épaisse chevelure d'or retombant sur son dos comme une crinière.

Regnault eut le prix et partit pour Rome en 1867. Je le perdis de vue, mais j'assistai et j'applaudis à ses rapides et éclatants succès des Salons de 1869 et de 1870. Nous devions nous rencontrer pourtant une fois encore, dans un bois, le 19 janvier 1871, — à Buzenval ; — mais cette fois sans nous voir, pendant une sombre et froide soirée d'hiver, traversée par les éclairs des coups de feu et les sifflements des obus. Coïncidence étrange : ce sinistre bois de Buzenval où Regnault, couché dans les feuilles sèches, expirait frappé par une balle prussienne, deux lieues à peine le séparaient de la futaie de Satory, où j'avais entendu le peintre plein de verve et de jeunesse chanter à la clarté des étoiles...

Hélas! *où sont les neiges d'antan?* Que sont devenus tous les enthousiastes compagnons de cette poétique nuit d'été? Quelques-uns de ces poètes du Parnasse qui déclamaient avec tant de véhémence contre l'indifférence des bourgeois, sont, à l'heure qu'il est, de bons et placides pères de famille. La blonde musicienne de Versailles, elle du moins, avec une persévérance et une force de volonté rares chez une femme, a continué à marcher en quête de la Toison d'or. L'hiver dernier, on a exécuté, au concert Pasdeloup, une symphonie héroïque de sa composition qui a fait connaître son nom au grand public, et qui a été très applaudie. — H. C... a presque complètement abandonné la poésie pour la médecine. — Quant à V..., qui nous récitait le monologue de *Hamlet*, — après avoir essayé un peu de tout : drame, roman, politique, — par une singulière ironie de la destinée, il a dû son meilleur succès à une de ces charges à froid qui sont maintenant à la mode. C'est lui qui a écrit le monologue du *Bilboquet*, qui est l'un des triomphes de Coquelin cadet. . . . .

. . . .

. . . .

VIII

LE CHIEN

Comme je quittais ce matin la porte cochère de ma maison, un chien sortit en même temps que moi, — mais violemment, — contraint et forcé par un vigoureux coup de balai de ma concierge, qui tient à la propreté du porche confié à ses soins, et qui avait surpris le malheureux *toutou* au moment où il s'y oubliait. Je regardai le coupable qui détalait la queue entre les jambes : c'était un chien appartenant à cette espèce intelligente qui tient du renard et du loup, — fauve de couleur avec des mouchetures noires sur la tête, les oreilles mobiles, le poil épais et mouflu, les jambes fines, la queue en panache étalée. Il manquait de distinction, mais son museau pointu, ses yeux noirs luisants, ses oreilles expressives lui donnaient beaucoup de physionomie.

A vingt pas de la porte, il se retourna avec le geste d'un gamin qui vient de faire une bonne farce. Puis, ne se sentant pas poursuivi, il ralentit le pas et s'arrêta, comme moi, près d'un rassemblement formé autour d'un camion, dont l'un des chevaux s'était abattu. Le camionneur, avec force jurons, venait de relever le pauvre animal dont les genoux écorchés saignaient. Une vieille femme, coiffée d'un madras, s'était approchée du cheval ; elle le plaignait doucement en lui caressant tendrement le front d'une main, tandis que de l'autre elle tirait de son cabas un morceau de pain, et elle l'offrait en guise de consolation au quadrupède écloppé, qui ne se faisait pas trop prier pour y goûter. C'était un groupe touchant que celui de ce cheval aux jambes saignantes et de cette femme du peuple lui sacrifiant le pain de son déjeuner. Il y a de bonnes gens au monde, et à Paris plus que partout ailleurs. C'est peut-être la ville où l'on aime le mieux les bêtes. Cela se reconnaît à la quantité d'animaux familiers : chiens, chats et oiseaux, que la population associe à sa bonne ou à sa mauvaise fortune. Qui aime les bêtes, aime les gens, et il y a chez le peuple parisien un fond d'*affectuosité* qui fait

qu'il lui sera beaucoup pardonné. En quittant le rassemblement, je retrouvai mon chien qui trottinait à quelques pas devant moi. Bien qu'il eût un petit air pressé, il ne paraissait pas se diriger vers un but bien déterminé; cela se voyait aux façons insouciantes avec lesquelles il coupait les rues transversales et à l'indifférence qu'il mettait à cheminer tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre trottoir. Évidemment, il parcourait la ville en flâneur. Balzac a consacré quelque part tout un chapitre à cette question : *Où va une femme qui sort?* Où peut bien aller *un chien qui sort?*... Quelque diable me poussant, je résolus de tirer la question au clair et de suivre mon chien-loup partout où il lui plairait de me conduire.



Il y avait gros à parier qu'il ne me conduirait pas à mon ministère; mais le temps était beau, le pavé sec, et dans l'air soufflait je ne sais quel vent d'école buissonnière. Le chien tourna le coin de la rue Bonaparte, dans la direction de l'Institut, et j'emboîtai le pas derrière lui. Il trottinait gaîment, la queue demi couchée et ses

deux oreilles battant en mesure de chaque côté de sa tête fureteuse. Il traversa la chaussée et s'arrêta un moment à mâcher des brins d'herbe poussés entre les grillages qui protègent les platanes du quai. Évidemment il était déjà passé par là, il savait qu'à l'ombre de ces arbres le chiendent pousse dans la terre molle qu'on a amassée autour de leur pied, et il avait franchi la chaussée avec l'intention de s'administrer quelques brins de cette bonne herbe rafraîchissante. Il y avait dans cet acte très prosaïque toute une démonstration lumineuse de la réalité de la *pensée* chez cet animal. Nous ne sommes plus au temps où les Cartésiens soutenaient que les animaux sont de simples machines ; mais il y a encore beaucoup de gens qui mettent tous les actes des bêtes sur le compte de l'instinct. C'est se contenter à peu de frais. Pour moi, il était clair que le chien s'était souvenu d'abord qu'il pousse des brins d'herbes au pied des arbres plantés en bordure par la ville de Paris, puisqu'il s'était déterminé à quitter son trottoir pour aller goûter de cette herbe, de l'autre côté de la chaussée. Il y avait donc là trois faits distincts : mémoire, réflexion, volonté. Or, si comme le prétendait

mon professeur de philosophie, tout fait psychologique suppose chez l'agent la faculté de le produire, mon chien se trouvait posséder trois facultés de l'âme, ce qui pour un animal me paraît déjà un assez joli lot. Non seulement le chien se souvient, mais chez lui cette faculté de la mémoire a une puissance très remarquable. J'en ai connu un qui avait dû, à cause d'une bronchite aiguë, être mis en traitement chez Sanfourche, à l'hôpital des chiens, en haut de la rue de Clichy. Il est probable que ce toutou, un chien aimé et gâté dans sa famille, n'avait pas été complètement satisfait du régime de l'hôpital, car chaque fois que son maître montait avec lui la rue de Clichy, il s'arrêtait brusquement à la hauteur de la rue de Vintimille, et il n'y avait pas d'objurgation ou de caresse qui pût le décider à passer devant l'établissement détesté. J'en ai connu un autre qui conduisait, tous les matins, sa jeune maîtresse à son cours, en compagnie de la femme de chambre. Il avait remarqué que la domestique, après avoir escorté la jeune fille jusqu'au sommet de l'escalier, en redescendait aussitôt, et il s'était dit qu'il était inutile de gravir, chaque matin, une trentaine de marches pour avoir

à les redescendre ensuite. Il s'arrêtait invariablement à dix pas de la maison, s'asseyait sur son séant, et lançant à ses deux compagnes un aboiement très bref, il leur signifiait en son langage qu'il était ménager de ses pas et qu'on le retrouverait au retour.



Je reviens à mon chien-loup. Il avait laissé son herbe et s'était dirigé vers l'entrée du pont des Arts, à l'endroit où est assise une vieille femme qui vend des fleurs le matin, et des journaux le soir. La marchande était en train de déjeuner d'une côte de porc frais et d'un morceau de pain; le chien, mis en appétit sans doute par les vertus apéritives du chiendent, la contemplait d'un air hypocritement bon enfant; et moi, je les regardais tous deux du coin de l'œil, tout en feuilletant les bouquins du parapet pour me donner une contenance. Un petit trottin de modiste marchanda sur ces entrefaites une mince botte de roses, et pour mieux montrer ses fleurs, la vieille déposa son déjeuner sur la seconde marche de l'escalier du pont. L'ouvrière demandait un rabais d'un sou, la bou-

quetière tenait ferme, et pendant ce débat, zeste ! mon vagabond s'était emparé sournoisement de l'os de côtelette ; quand la marchande s'aperçut du vol, il était déjà loin, à l'autre extrémité du pont des Arts. La vieille jetait les hauts cris ; j'avoue que j'étais un peu honteux moi-même de ma quasi-complicité avec ce maraudeur auquel j'avais, pour le moment associé mon existence. Pour faire taire mes scrupules, j'achetai des roses à la bonne femme et j'allai rejoindre le voleur. Allongé sur les planches du pont, l'os entre les pattes de devant, il le rongeait en hâte et jetait de temps à autre un œil inquiet du côté de l'Institut. Il avait conscience de son crime et il en redoutait les suites : un nouveau fait à mettre à l'acquit de l'esprit des bêtes. Non seulement mon chien avait de la mémoire et de la volonté, mais il avait le sentiment, ou tout au moins une vague notion du juste et de l'injuste. Pour mieux se garer des poursuites et du châtiment possibles, il alla achever son os sur le trottoir du quai du Louvre, et en attendant qu'il lui plût de continuer notre promenade, je m'appuyai contre le parapet et je regardai le paysage.

L'endroit est charmant. A gauche, la colonnade

du Louvre et Saint-Germain-l'Auxerrois; à droite, dans un frissonnement de verdure, l'Hôtel de la Monnaie avec sa frise d'où se détachent d'aériennes statues de femmes, semblables à de sveltes oiseaux posés sur la corniche d'un toit; puis, en face, au milieu du ruissellement moiré de la Seine, le terre-plein verdoyant du Pont-Neuf, les maisons de la Cité d'où s'élancent les flèches de la Sainte-Chapelle et de Notre-Dame; enfin les lignes fuyantes des quais dans de vaporeux lointains. Et tout cela si mouvementé, si bien baigné dans une joyeuse lumière d'argent; les bateaux qui passent, les voitures qui se croisent, la foule qui se répand le long des trottoirs, les arbres qui foisonnent de tous côtés et ajoutent à la gaîté du décor. Il y a surtout, sur la berge du quai du Louvre, un saule qui fait depuis longtemps mon bonheur. Ses racines, qui trempent dans l'humide gravier de la Seine, lui ont donné une vigueur et un développement exceptionnels. Bien qu'il ait été ébranché, il y a deux ou trois ans, par un orage, il a encore une magnificence luxuriante et il balanee au moindre vent ses élégantes et puissantes ramures avec une grâce toute féminine. Que de beaux arbres il y a ainsi, dans Paris,

auxquels on n'accorde pas une admiration suffisante! Les robustes peupliers du quai Conti, près de la Frégate; le massif forestier des bains des Tuileries; celui du Pont-Neuf; l'orme gigantesque des Sourds et Muets; l'allée des platanes, maintenant à demi massacrée, qui longe la grille du Luxembourg du côté de la rue Bonaparte. Nous ne sommes pas assez fiers de nos beaux arbres, et nous devrions les protéger comme des monuments historiques contre les fantaisies barbares d'une édilité peu respectueuse...



J'en étais là de mes réflexions quand *mon* chien s'est décidé à reprendre ses pérégrinations vagabondes. Il m'a mené le long du quai devant les boutiques où l'on vend des oiseaux. Tout ce quartier est plein d'une animation qui m'a toujours réjoui; les oiseaux de toutes provenances et de toutes couleurs voltigent et piaillent dans les cages. On en a pour des heures à baguenauder et à régaler ses yeux. Le chien s'était arrêté devant un grillage où des poules de Houdan secouaient leur tête empanachée et ébouriffaient leurs plumes. Il les regar-

dait avec une convoitise passionnée; son poil en était hérissé, ses yeux jetaient des éclairs, et des frissons couraient le long de son échine, tandis que son museau pointu poussait les mailles du grillage. Il y avait là un curieux phénomène d'atavisme; ce chien devait compter dans ses aïeux quelque renard, grand étrangleur de volailles, et, devant ces malheureuses poules de Houdan, tous ses instincts de fauve s'étaient réveillés. Pour prévenir un esclandre, je fis mine de le menacer du bout de ma canne. Le malicieux animal jugea à propos de crier comme s'il avait été réellement battu, et détala en me lançant un regard furieux. Je me remis à le suivre; mais il flairait en moi maintenant sinon un ennemi, du moins un fâcheux, car il se retournait de temps en temps et, me retrouvant derrière lui, il piquait une nouvelle course capricieuse à travers les rues; de sorte que j'avais grand'peine à le suivre.



Dieu sait où il me mena. Nous visitâmes ensemble le parvis de Notre-Dame, l'hôtel Lesdiguière, le pont d'Austerlitz, le Jardin des plantes,

la montagne Sainte-Geneviève, le Panthéon, puis nous redescendîmes le boulevard Saint-Michel. La capricieuse bête continuait à jouer cent mauvais tours de sa façon, gourgandinant avec ses semblables, aboyant aux passants, agaçant les chevaux des voitures. Même devant l'étalage d'un marchand de meubles, elle n'eut pas honte de lever impudiquement la jambe et de contaminer abondamment une commode Louis XV. Décidément ce compagnon de rencontre devenait compromettant. Sur le quai des Augustins, la fatigue commençant à me raidir les jarrets et, ma passion se calmant, je me souvins de mon ministère. J'avais des remords; je ne songeais pas sans ennui aux dossiers qui m'attendaient, et j'appréhendais de trouver à mon retour, sur mon pupitre, une note rédigée par mon garçon de bureau et contenant cette unique phrase menaçante : « M. le chef de division vous demande! » Je traversai la chaussée pour consulter l'horloge d'une station de voitures. — Trois heures ! — Déjà ? — Allons, me dis-je, c'est l'heure de la collation de lettres présentées à la signature ; je me glisserai en tapinois dans mon bureau, pendant que le chef sera occupé de sa révision...

Je m'acheminai vers le ministère, sans plus m'occuper du chien-loup. Mais, coïncidence étrange, il m'accompagnait toujours et semblait suivre la même direction que moi. Quand j'arrivai devant l'hôtel, je fus stupéfait de le voir s'élancer sous le porche avant moi. — Avais-je donc affaire au barbet diabolique du docteur Faust? — Il bondissait dans l'escalier, et quand il fut dans le couloir de notre division, pour comble de perfidie, il se mit à aboyer furieusement. Toutes les portes s'ouvrirent; sous-chef, rédacteurs, commis accoururent au bruit de ce glapissement infernal. Et soudain, au milieu de cette algarade, je vis la maudite bête, avec des remuements de queue et des cris de joie, s'élancer vers un solennel personnage dont je connaissais trop bien, hélas! la mine sévère et les lunettes d'or. — Pas de chance! — J'avais fait l'école buissonnière en compagnie du chien de mon chef de division.

IX

LE VIEUX COLLÈGE

La révolte de l'autre jour au lycée Louis-le-Grand et le bruit qu'on a mené autour de cette échauffourée de jeunes *potaches*, ont ramené mes souvenirs vers le vieux collège de province où j'ai, pendant sept ans, grignoté les amères racines de la science universitaire. Ce n'était qu'un simple collège communal, pourtant il avait une antique origine et de respectables quartiers de noblesse, ayant été fondé en 1581, par Gilles de Trèves, doyen de la collégiale de Saint-Maxe et ami d'Antoine le Bon, duc de Lorraine et de Bar. De plus, au point de vue architectural, il avait et il a encore aujourd'hui, malgré son état de délabrement, une pittoresque tournure et une mine imposante. Il est adossé au revers du coteau que

9.

couronnait jadis le château ducal, et des hauteurs des vignes voisines l'œil plonge sur ses quatre façades noircies et sa toiture quadrangulaire de tuiles brunes, à l'un des angles de laquelle un étroit clocher élève son frêle campanile couvert d'ardoises. C'est au faîte de ce clocher que, de mon temps, une cloche à la voix grêle tintait quatre fois par jour pour annoncer l'entrée et la sortie des classes. — Les externes attendaient l'ouverture des portes sous une voûte aux cintres sculptés, feuillagés, décorés d'entrelacs et de cartouches. Sur l'un de ces cartouches, on lit ces deux vers latins qui sentent d'une lieue leur poésie scolastique :

Stet domus hœc donec fluctus formica marinos
Ebibat, et totum testudo perambulet orbem.

Hélas ! j'ignore si cette fourmi altérée et cette tortue marcheuse, dont nous nous moquions fort dans notre jeune temps, ont accompli leur tâche, mais le souhait n'a pas été exaucé : les murs bâtis par Gilles de Trèves n'abritent plus leur peuple d'écoliers. La ville a maintenant un lycée qui s'élève là-bas, tout au bord de la rivière, et qui ressemble à une banale caserne, tandis que

le vieux collège sert de magasin militaire. J'y suis retourné à mon dernier voyage et j'ai repassé sous le porche que j'avais tant de fois franchi, avec la conscience inquiète d'un gamin qui ne sait pas ses leçons et qui a la perspective d'un pensum ou d'une consigne pour le jeudi suivant. La grande cour intérieure avait conservé sa physionomie d'autrefois. Ses cloîtres à piliers carrés régnaient toujours le long des façades, supportant les balustrades des galeries à jour, où se lisait encore, sculpté dans la pierre, le monogramme de Gilles de Trèves. Sur les murs lavés par la pluie, au-dessus des portes des classes, je déchiffrais les mots : *Cinquième*, *troisième*, *rhétorique*, *mathématiques spéciales* inscrits en lettres noires, et je pouvais suivre de porte en porte les étapes de mes jeunes années.



C'est là, entre ces quatre façades noircies, percées de larges fenêtres nues à petits carreaux verdâtres, que mon enfance et mon adolescence ont tenu. C'est là que j'ai eu des émotions, des transes, des chairs de poule et des souleurs

dont la vivacité m'effraye encore aujourd'hui. Parfois, il m'arrive de rêver que je suis de nouveau écolier, que je traverse la cour carrée, que j'entre dans la classe de mathématiques et qu'on me fait aller au tableau pour démontrer les propriétés des angles alternes-externes et alternes-internes, — et je me réveille baigné de sueur. J'avoue humblement que je ne suis pas de ceux qui parlent du « bon temps du collège » avec des mines attendries et des larmes dans la voix. — Je soutiens qu'on y prend un avant-goût de toutes les misères et de tous les déboires que le monde réserve aux hommes faits, et que ces misères et ces amertumes sont décuplées par l'acuité des sensations à cet âge tendre et profondément impressionnable de l'enfance. Il me souvient toujours qu'ayant de bonne heure été tourmenté de la manie de rimer, j'avais recopié mes vers élégiaques et amoureux sur un cahier de papier rose avec ce titre en belle ronde : « Rêveries du Soir. » Mon professeur de seconde saisit le malheureux cahier et eut la barbarie d'en lire le contenu en pleine classe. Pendant une heure je subis le supplice d'entendre mes pauvres strophes lamartiniennes, déchiquetées en lambeaux et livrées à

la risée d'une quinzaine de garnements impitoyables. Je me demande comment mes cheveux n'ont pas blanchi ce jour-là, et j'affirme que dans la suite les plus cruels articles d'éreintement m'ont paru confits en douceur, à côté des railleries brutales et des huées qui accompagnèrent la lecture de mes infortunées *Rêveries du Soir.*



Je suis de l'avis de La Fontaine :

> ..... Je ne sais bête au monde pire
> Que l'écolier si ce n'est le pédant.

La race des collégiens a toujours été une race sans pitié et poussant jusqu'à la férocité le besoin de jouer de méchants tours à ses maîtres. A propos de cette émeute du lycée Louis-le-Grand, on a beaucoup parlé de la diminution du respect pour le principe d'autorité. On a voulu y voir un signe des temps, la marque des envahissements de l'esprit révolutionnaire. Ceux qui s'effarouchaient de la sorte étaient de bonne foi, j'aime à le penser ; mais ils avaient sans doute perdu le souvenir de leurs *belles* années de collège. Quant à

moi, je déclare que, de mon temps, nous ne valions pas mieux. Nous n'avions ni plus de respect, ni plus de discipline que les *potaches* d'aujourd'hui ; seulement, comme dans notre humble collège communal nous étions peu nombreux dans chaque classe, notre perversion et notre indiscipline se traduisaient en manifestations moins éclatantes. Les méchants instincts de l'enfant ressemblent à certaines plantes qui ne fructifient convenablement que lorsqu'elles poussent en masse sur un même point. Dans la famille et pris séparément, l'enfant est généralement un bon petit diable qui se contente de jouer en faisant patte de velours; groupé avec ses semblables et enfermé dans un collège, il devient féroce et montre ses griffes. Cette agglomération de gamins produit une sorte de fermentation morale dans laquelle les vibrions de la méchanceté et de l'indiscipline se développent et se multiplient comme à plaisir.



A l'époque où j'étais en quatrième, un vent de dissipation et d'insoumission me faisait tourner

la tête et m'insufflait dans la cervelle toute sorte d'inventions perverses. Chaque fois que je passais devant le réduit noir et fortement verrouillé qui servait de cachot, et qui était situé au bas de l'escalier, la vue de cette geôle dont l'intérieur m'était encore inconnu exerçait sur moi une sorte d'attraction malsaine et de curieuse terreur. J'étais possédé de l'envie de tâter à mon tour de la prison et d'ajouter cette auréole du martyre aux lauriers que m'avaient déjà valus les bonnes farces que je jouais à mon professeur. Ce dernier était un gros homme un peu sourd, apoplectique et rageur, que nous avions surnommé le Bœuf, à cause de sa démarche pesante et de son front bombé, surmontant deux yeux ronds et saillants. De son vrai nom, il s'appelait M. Dordelu, et sur nos tables noires, tailladées à coups de couteau, nous gravions irrévérencieusement la charge du « bœuf Dordelu » accommodé en façon de bœuf Apis. Hanté sans cesse par le désir de faire connaissance avec *la cage* du rez-de-chaussée, il n'est pas de vilains tours que je n'aie inventés afin de pousser à bout cette patience bovine. Seulement je ne voulais pas me faire prendre grossièrement sur le fait, j'y mettais de la coquet-

terie, j'exécutais mes tours en artiste, et quand j'avais réussi à dépister les recherches de Dordelu, je ne me sentais pas de joie, ayant eu en même temps les transes du coupable qui va être pincé, et la volupté d'avoir échappé encore une fois à la prison.

Une après-midi d'été, j'eus l'idée d'emporter avec moi un mien cochon d'Inde et de l'enfermer adroitement dans l'intérieur de l'énorme poêle en fonte qui décorait la classe. J'avais eu le raffinement de pourvoir le prisonnier d'une carotte appétissante, afin qu'il se tînt coi pendant la première demi-heure. Mais une fois la carotte mangée, l'aimable rongeur commença de se trouver mal à l'aise dans sa froide cage de fonte, et tout à coup un grognement aigu et mystérieux retentit dans le silence relatif de la classe. On était en train de réciter les leçons, et debout devant la chaire, je venais de psalmodier le premier vers du second chant de l'Enéide :

Conticuere omnes intentique ora tenebant...

A ce cri étrange, M. Dordelu relève la tête, regarde d'un œil soupçonneux ses huit élèves et s'exclame :

— Qui a mugi ?

Pour toute réponse, des rires rentrés sous des lèvres convulsivement agitées, puis un second grognement suraigu.

Cette fois M. Dordelu avise un élève qui se pinçait la bouche, et le désignant d'un doigt irrité :

« Maginot, dit-il, c'est vous qui avez mugi. — Moi, m'sieu ? — Oui, vous !... A la porte ! » Et Maginot sort en protestant de son innocence. « Maintenant, continuez la leçon ! » Je reprends : « *Conticuere omnes...* » Mais je suis de nouveau interrompu par la plainte impatiente de mon infortuné cochon d'Inde.

Nouvel élève accusé d'avoir mugi, nouvelle expulsion rageusement ordonnée. La classe se vidait peu à peu, mais M. Dordelu poursuivait impitoyablement ses exécutions, tant qu'à la fin nous restâmes seuls, lui dans sa chaire, moi debout et ânonnant :

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto...

Et le cochon d'Inde se mit à geindre de plus belle. Cette fois, M. Dordelu n'y comprenait rien, et jamais je ne vis figure plus effarée.

— Comment, on a encore mugi ?... C'est toi, petit drôle !

— Moi, m'sieu ? Je récitais...

Le grognement recommençait plus perçant. — Alors je relevai hypocritement la tête et, contemplant la face ahurie du professeur, j'insinuai effrontément : — C'est peut-être vous, m'sieu ? — Le vase déborda, M. Dordelu se précipita hors de sa chaise, ouvrit la porte du poêle... Et ce jour-là, moi et mon cochon d'Inde nous fîmes connaissance avec le cachot noir situé au bas de l'escalier.



Le cachot est toujours là, avec sa fenêtre en soupirail sur la cour. Et tandis que je me promenais sous les cloîtres, tous ces souvenirs d'enfance me bourdonnaient dans la tête ; mais aucun d'eux n'était accompagné du regret de ce temps-là ni du désir d'y revenir. La seule souvenance qui eût laissé dans mon cœur une impression douce, c'était celle des touffes de giroflées sauvages qui poussaient entre les vieux murs et qui fleurissaient aux environs des Rameaux. Quand je voyais les corolles brunes s'ouvrir aux tiédeurs

d'avril, en répandant une fine odeur d'amande amère, je me disais que les congés de Pâques étaient proches. Avec le son des cloches qui carillonnaient, le samedi-saint, il me venait comme un souffle d'école buissonnière, et je saluais amicalement les giroflées jaunes qui m'annonçaient à la fois le retour du printemps et les vacances pascales.

X

IMPRESSION D'OCTOBRE

Certes, l'automne de cette année n'est pas aimable. Ces monotones tombées de pluie, cette suite non interrompue de journées brumeuses sans un brin de soleil sont lamentablement tristes. Il me semble que je traverse une enfilade de pièces froides, démeublées ou délabrées, dans une demeure jadis joyeuse et dont les hôtes aimés sont partis pour toujours. Et cependant tel est le charme de l'arrière-saison que celle-ci, malgré ses ondées et sa maussaderie, a encore pour mes yeux des fêtes mélancoliques. L'autre matin, en longeant les Tuileries, je me suis arrêté à admirer la magnifique coloration des plates-bandes des parterres. Il y avait là une collection de dahlias d'une richesse et d'une variété de tons

vraiment réjouissantes. C'était un régal pour un coloriste. — Le dahlia, pris isolément, manque de séduction. Cette grosse fleur régulièrement tuyautée est lourde et un peu vulgaire. Elle ressemble à l'éloquence de certains orateurs qu'il ne faut pas examiner de près, mais qui, grâce à la perspective théâtrale de la tribune, produit de l'effet précisément par l'ensemble de qualités oratoires assez communes. Ces massifs de dahlias aux larges taches brunes, cramoisies, jaune clair, blanc crème et rose vif se détachaient avec un relief violent sur le fond vaporeux et décoloré des feuillées jaunissantes. Les tons rouillés des marronniers, les pâleurs dorées des bouleaux, le gris argenté des saules formaient un cadre, délicat et léger comme une dentelle, à ces opulentes corbeilles de fleurs d'automne aux teintes éclatantes et harmonieusement fondues. Un ciel tourmenté, où de petits coins bleus se montraient çà et là dans les déchirures des nuages épais, ajoutait encore à la profonde mélancolie de cette suprême fête de la saison finissante. C'était le dernier acte de la féerie de l'année, mais comme dans les féeries bien réussies, l'apothéose ne manquait ni de couleur ni de majesté.



Oui, en dépit des feuilles tombantes, des gazons mouillés et des brumes persistantes, ces fins d'automne ont une poésie d'une pénétrante douceur.

Que j'aime le premier frisson d'hiver!...

chantait Musset. Et, en effet, l'arrière-saison est l'heure intime et tendre entre toutes. C'est le temps où, après les écoles buissonnières à travers champs, on regagne son logis. On rentre chez soi et on rentre aussi en soi. On allume les premières bûches dans la cheminée et on allume également la première flambée dans le foyer intérieur de son esprit. Depuis un mois on n'avait pas touché un livre et on est tout heureux de couper les feuilles du volume qui arrive, imprégné de l'odeur humide de l'imprimerie. Les bûches de hêtre et de charme pétillent en éclairant la nudité de l'âtre encore vide de cendres, tandis qu'au dehors la bise d'octobre fait grésiller aux vitres les gouttes de pluie à demi gelées. Un bouquet de violettes exhale dans un verre son parfum quasi printanier. Ce

sont les mêmes rumeurs familières, les mêmes senteurs favorites, les mêmes impressions qu'avait déjà apportées l'automne de l'an passé, et l'automne qui l'avait précédé, et tous les automnes dont on se souvient. Il semble qu'on sente fleurir sous ses doigts l'amicale plante du Souvenir, dont la tige enfonce profondément ses racines au sol déjà vieux de l'enfance lointaine. Et on lit avec douceur le livre nouveau, en s'abandonnant à la nonchalance berceuse des habitudes retrouvées.

XI

ENTERREMENTS CIVILS

Assisté aujourd'hui à l'enterrement d'un collaborateur. Chaque fois qu'une cérémonie de ce genre me gratifie d'une demi-journée de vacance, je ne puis m'empêcher de songer à deux vers de Coppée, si ironiquement vrais, sur

> ..... Le cortège obligé
> Des collègues heureux de ce jour de congé.

Aujourd'hui l'enterrement était purement civil. Cela devient de plus en plus fréquent. Tout en suivant du domicile mortuaire jusqu'au cimetière Montparnasse, le convoi maussade qui s'en allait lentement et assez piteusement par les rues boueuses, je constatais avec quel acharne-

ment farouche nous nous appliquons de plus en plus à décolorer et à prosaïser les évènements joyeux ou tristes de notre vie terrestre. Hélas! je suis loin d'être un croyant et lorsque je m'en irai à mon dernier gîte, l'Eglise, si elle use de sa grande rigueur, pourra me condamner à des obsèques aussi froidement vulgaires que celles de ce matin. Pour celui qui meurt, la chose est assez indifférente en soi, mais pour ceux qui restent elle est peu consolante, et j'avoue que je n'en voudrais pas pour les êtres qui me sont chers. Il ne me plaît pas de voir supprimer brutalement la funèbre poésie qui s'harmonise si magnifiquement avec le grand mystère de la mort. Question religieuse à part, il me semble que le culte respectueux et attendri des morts exige quelque chose de moins sommaire et de moins pleutre que ce transvasement banal du corps dans la terre grasse du cimetière. Je sais bien que nous sommes à une époque scientifique où il est de mode d'éliminer le sentiment et l'imagination comme des causes d'erreur; mais tous les théorèmes et toutes les formules algébriques ne modifieront pas le cœur humain; l'humanité aura toujours besoin de réchauffer la froideur de la vie

par des illusions, des images et des symboles. Quant à moi, j'ai encore un frisson dans le dos au souvenir de l'impression lugubre que me laissèrent les deux premiers enterrements civils auxquels j'assistai.



Le premier remonte déjà à de lointaines années. C'était à la campagne et sous le second Empire. J'avais fait la connaissance d'un vieil universitaire qui s'était retiré avec une jolie fortune dans un des villages de la montagne Langroise; un village enfoncé comme un coin au cœur d'une grande forêt, n'ayant pour horizon que des bois ou des friches montueuses, et relié au chef-lieu par d'impraticables chemins de traverse. Le vieux professeur était célibataire; il habitait une vaste et antique maison entourée d'un beau verger, et y vivait en philosophe, au milieu de ses livres et de ses fleurs, un peu comme l'*amateur de jardins* dont parle La Fontaine :

Il était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore.....

Mais plus heureux que le vieillard de la fable, il avait en outre de joyeux « et discrets amis », qui venaient se chauffer à son feu, l'hiver ; se promener sous ses arbres, l'été ; et deviser à sa table en humant un vieux vin de Bourgogne, lampant et capiteux, que l'ancien universitaire réservait pour ces jours de fête. C'était un aimable homme, très fin et très lettré ; sa conversation enjouée exhalait un bon parfum de latinité ; ses doctrines philosophiques se ressentaient fort de la lecture assidue des Encyclopédistes, et son compatriote Diderot était, je crois, le seul dieu pour lequel il eût un culte. Lorsque je le connus, il était déjà atteint de cette terrible maladie à laquelle a succombé Ernest Bersot. Une affection cancéreuse lui dévorait lentement une partie du visage. Je le vois encore m'accueillant sur le seuil de son jardin, avec sa longue redingote brune, sa calotte de velours noir et sa joue rongée, que couvrait une large rondelle de taffetas. Ses yeux vifs pétillaient d'esprit et sa bouche souriait, malgré la douleur. Il ne se faisait plus d'illusions sur le dénouement prochain, mais l'imminence de la mort mettait à peine une nuance de mélancolie à son enjouement, et sa conversation était

émaillée de beaux vers de Virgile qui s'épanouissaient comme d'antiques fleurs sur ses lèvres décolorées. Il n'avait qu'un cauchemar, c'était le curé de sa paroisse, un Langrois fanatique et obstiné, qui s'était mis en tête de le convertir et qui chaque jour essayait en vain de pénétrer dans son logis. « Il est, ma foi, fort têtu, nous disait-il en riant, mais à Langrois Langrois et demi; il aura beau se démener, il se cassera le nez contre ma porte! » La porte ne s'ouvrit pas, en effet, et le vieux disciple de Diderot mourut dans l'impénitence finale; mais le lendemain le curé eut sa revanche; malgré les supplications des héritiers, très pratiquants et très effarouchés du scandale possible, il refusa énergiquement de recevoir le corps de ce mécréant à l'église et de dire pour lui les prières des morts.

A cette époque-là et dans ces campagnes foncièrement catholiques, un enterrement civil était considéré comme l'abomination de la désolation. Le maire du village parcourut toutes les communes environnantes et supplia les amis et connaissances du défunt de ne pas manquer aux obsèques, afin qu'on suppléât au moins par le nombre à la pompe

absente du cérémonial religieux. Nous nous rendîmes tous ou presque tous à l'invitation. C'était par une matinée assez aigre de la fin de mars; je me rappelle encore qu'aux approches du village, nous voyions déboucher de toutes les lisières des bois des groupes de campagnards endimanchés, se rendant par deux ou trois à la cérémonie, et marchant péniblement dans les chemins défoncés. Au seuil du jardin où jadis le vieux professeur m'avait accueilli avec une citation de Virgile et un sourire, le cercueil reposait sur deux tréteaux. L'Église ayant refusé de prêter les ornements funèbres, on avait recouvert la boîte de chêne d'un drap blanc parsemé de branches de sapin. Peu après mon arrivée, on se mit en marche pour le cimetière, sous un ciel plein de giboulées. Le convoi n'était suivi que par des hommes, braves cultivateurs pour la plupart, qui semblaient encore tout penauds d'avoir contrevenu aux injonctions du curé et qui cachaient leur mine ahurie sous leur parapluie de coton bleu. Aucune femme n'avait osé enfreindre les défenses ecclésiastiques; mais, dans la rue déserte qui conduisait au cimetière, derrière les fenêtres aux rideaux à demi tirés, on entrevoyait un bout de coiffe blanche et on saisis-

sait au passage le geste d'une paysanne qui se signait avec effroi. Sous le poids de la bière, les porteurs en redingote noire trébuchaient dans la boue argileuse; ils avaient retroussé soigneusement le bas de leur pantalon et leurs grosses bottes ferrées rythmaient lourdement la marche du convoi. Le chien du défunt — un bel épagneul noir et blanc — s'était mêlé au cortège et se rapprochait insensiblement des porteurs. L'un des héritiers essayait de temps en temps de le chasser en agitant son chapeau, mais l'animal obstiné revenait toujours, inquiet, vers la bière, la queue basse, les oreilles infléchies et les narines flairantes. Quand on fut dans le cimetière, près de la fosse béante, les porteurs essoufflés mirent bas le cercueil; puis, un maire du voisinage, ancien universitaire comme le défunt, déplia un papier, et la main sur la poitrine, la bouche majestueusement arrondie, lut un discours où il parlait de « l'Être suprême qui sonde les reins et scrute les consciences. » Les assistants, écarquillant les yeux, écoutaient d'un air ébaubi ces phrases ronflantes, sans les comprendre. Quand il eut fini, la bière glissa dans le trou. Alors quatre paysans, ayant senti instinctivement que tout cela manquait de

prestige et qu'il fallait solenniser le mystère de la mort par quelque chose d'inusité, s'avancèrent avec leur fusil de chasse, et tous les quatre, l'un après l'autre, déchargèrent leur arme sur la fosse, tandis que l'épagneul hurlait dans un coin du cimetière...



Ma seconde impression, plus récente, s'est produite dans un milieu tout différent. C'était aux environs de Paris, peu d'années après la guerre, dans la saison où certains coins de la banlieue parisienne, avec leurs jardins fleuris de cytises, d'arbres de Judée et de lilas, semblent chanter voluptueusement la joie de vivre et de se bien porter. J'assistais au convoi d'un homme de lettres qui fut, à ses heures, un poète plein de verve et de talent et qui était venu mourir de la poitrine dans une maisonnette située à mi-côte, entre Sèvres et Bellevue. Dans les derniers temps de sa vie, le pauvre garçon avait demandé au journalisme un gagne-pain moins illusoire que la poésie, et ses amis politiques avaient décidé que son enterrement serait purement civil. Le corbillard

s'acheminait donc très lugubrement, à travers les rues montueuses et entre les murs des jardins verdoyants où des centaines d'oiseaux rossignolaient, jusqu'au plateau où se trouve le cimetière de Sèvres. L'assistance était nombreuse, composée d'éléments divers : journalistes, poètes, peintres et comédiens. Le défunt avait touché à tous ces mondes. Né dans un village, de parents paysans, il était tombé à Paris à dix-huit ans, avec un volume de vers lyriques dans sa poche, et depuis il avait mené une vie vagabonde, à la fois héroïque et burlesque, qui tenait de celle de Don Quichotte et de celle des personnages du *Roman comique*. Ayant tâté de tous les métiers, goûté de toutes les misères, et à travers cette vie de bohème, étant resté malgré cela honnête homme, gai compagnon et poète épris de son art, il était mort de fatigue et d'épuisement dans cette petite maison de Sèvres, en pleine saison printanière, à l'heure où les bois, dans l'exubérance de leur sève renouvelée, semblaient pris de cet enivrement lyrique qu'il aimait et qu'il chantait si bien. Au milieu de ces confrères recrutés en hâte et cheminant pêle-mêle derrière le corbillard, en causant de leurs affaires ou en écoutant gazouiller les fauvettes, la famille du

défunt était seulement représentée par le père, — un grand paysan encore robuste qui marchait en tête du convoi, chapeau bas, engoncé dans ses habits du dimanche, regardant d'un air consterné, tantôt le corbillard cahotant et tantôt la foule singulièrement distraite des amis de son fils. Quand, au cimetière, on fut arrivé à l'endroit où la fosse avait été creusée, les croque-morts eurent vite expédié leur besogne, et les fossoyeurs remontaient déjà les cordes qui avaient servi à descendre le cercueil dans la terre, que nous nous regardions tous, pris comme d'un scrupule de conscience en présence de cette façon piteuse dont nous nous séparions d'un poète. Personne n'avait préparé de discours, et cependant on sentait qu'à défaut de cérémonial religieux la mémoire du mort réclamait quelque chose. Chacun poussait le voisin du coude en l'excitant à prendre la parole, et chacun se dérobait ; c'était navrant. A la fin, au moment où les fossoyeurs impatientés commençaient à rejeter des gravats sur le cercueil, un confrère plus courageux s'avança sur le bord de la fosse, et murmura d'une voix hâtive : « Au nom de tous tes amis, grand poète, grand artiste, adieu ! » Je vois toujours la figure ahurie du robuste paysan

à tête grise, pendant cette lamentable fin de la cérémonie. Il avait l'air de se dire : « Pauvre gars, si c'est ainsi que les *grands artistes* meurent à Paris, tu aurais mieux fait de rester dans ton village où les cloches de chez nous auraient au moins chanté sur ton cercueil!...»

XII

NOSTALGIE DE NOVEMBRE

Par ces maussades journées d'hiver, sous un ciel bas, sombre et froid qui étend sur Paris un plafond de brouillard, je longe tristement les quais où la Seine débordée roule sinistrement des eaux jaunes et menaçantes. Jamais l'ennui d'une vie enfermée entre les murs d'une grande ville n'a pesé plus lourdement sur mon cerveau. Les rues, dont un voile de brume clôt les deux extrémités, ont quelque chose du préau d'une prison. Il me semble que là-bas, en pleine campagne, l'hiver, même avec cette absence de soleil, doit être moins lugubre et moins oppressif, et je songe avec un regret nostalgique à ces froides matinées d'hiver où, dans ma jeunesse, je parcourais à pied trois lieues de bois et de plaines

pour aller causer avec mon ami Jacques. Nous habitions deux bourgs perdus dans la forêt montagneuse qui borde la lisière du pays châtillonnais. Dans ce temps-là, les routes vicinales n'existaient pas; nous ne communiquions que par des chemins forestiers mal frayés et de vagues traverses, enchevêtrées et difficiles à suivre. Mais nous ne nous en faisions pas moins de fréquentes visites en toute saison et par tous les temps. Nous nous étions rencontrés un jour au coin d'un bois, ayant chacun un volume de La Fontaine à la main, errant sous la feuillée comme deux ours las de leur solitude : l'un de nous deux avait dit à l'autre, comme dans la fable : « Viens t'en me voir. » Et comme dans la fable aussi :

Nous étions bons amis avant que d'arriver.

Que de joyeuses courses nous avons faites ensemble en ces jours de jeunesse, tantôt parmi les hautes futaies dégarnies, dont les feuilles sèches et poudrées de givre craquaient sous nos pieds, tantôt dans les friches de Buxières, où les cascades gelées suspendaient des girandoles au feuillage noir des buis! Le soir, après un dîner

de venaison, arrosé d'un verre de bourgogne, on allumait de claires flambées dans l'âtre, et pendant les longues heures de la nuit silencieuse, nous lisions des vers ou nous philosophions sur la destinée humaine. L'aube pâle des matins d'hiver blanchissait déjà nos vitres sans rideaux, que nous déclamions et que nous discutions encore. Les gens qui nous logeaient, réveillés en sursaut sous leurs couvertures par l'éclat de nos controverses, se demandaient quels maniaques ils hébergeaient, et nous avions dans le canton une réputation de folie douce parfaitement établie. Les Parisiens s'imaginent volontiers qu'il n'y a de vie intellectuelle qu'à Paris, et qu'en province les esprits s'endorment, engourdis comme des marmottes pendant l'hivernage. Je vous assure que c'est une pure illusion. Pour n'être ni aussi actif ni aussi éclatant que celui de la capitale, le travail intellectuel de la province n'en est ni moins persistant ni moins productif. Au fond des campagnes solitaires, sous les toits des petites villes casanières, les cerveaux fermentent obscurément comme la sève au cœur des plantes perdues en pleine forêt, et l'épanouissement qui en résulte amène une floraison qui,

pour rester sauvage et ignorée, n'en est pas moins originale. Pour notre part, nous avions une sève juvénile et une chaleur de pensée que la pacifique solitude des bois ne parvenait ni à ralentir ni à attiédir. Nous entretenions notre enthousiasme comme un feu sacré, en l'alimentant de tous les combustibles qui nous tombaient sous la main; les pères de l'Église, l'histoire naturelle, la Bible, Shakspeare, les philosophes du dix-huitième siècle, tout y passait. Et que de belles discussions sous les hêtres, au bord des sources; ou bien la nuit, parmi les grandes friches nues, tandis que la procession des étoiles cheminait dans le large ciel étendu au-dessus de nous!

Que d'exubérantes effusions lyriques en récitant à voix haute des vers de Musset à travers les champs, tandis que les paysans ébaubis relevaient la tête et suspendaient leur travail rustique pour suivre avec inquiétude notre gesticulation enthousiaste! Quand, devant mon miroir, je regarde ma tête d'homme mûr et rassis, je me sens pris d'un amer regret de ces années de poésie et de solitude, et je suis tenté de crier au temps, comme le rimeur de Gœthe : « *Gieb meine*

Jugend mir zurück!... Rends-moi, rends-moi ma jeunesse! »



Un matin de décembre, j'étais allé voir l'ami Jacques. C'était l'une des premières visites que je lui faisais et je n'étais pas sûr de trouver ma route à travers bois. Aussi étais-je parti en compagnie du piéton de Lamargelle qui devait me servir de guide et ne me quitter que lorsqu'il m'aurait mis dans le bon chemin. Le temps était sombre et noir comme aujourd'hui, et le givre couvrait de ses aiguilles scintillantes les moindres brindilles de la forêt assoupie. Tout en suivant les tranchées vaporeuses, le piéton me désignait prudemment des points de repère, en prévision du retour que je devais effectuer tout seul. — « Vous voyez ce champ, monsieur, disait-il, en me montrant un grand terrain nu, enclavé dans les bois, c'est le *Champ-carré;* c'est à partir d'ici que les sentiers s'embrouillent, mais je vais casser des branches à droite et à gauche afin que vous les reconnaissiez en vous en revenant. » — Et, le couteau à la main, il tailladait les cépées.

Quand nous fûmes arrivés à un carrefour, où venait s'embrancher la route forestière qui me conduisait à destination, il donna encore un coup de serpette dans un buisson d'épines noires : « Voici votre chemin, ajouta-t-il, et quand vous repasserez demain par ici, n'oubliez pas de prendre toujours à droite » ; là-dessus nous nous séparâmes avec une poignée de main, et je vis sa silhouette hâtive s'enfoncer dans le sentier des bois de Lamargelle, puis se rapetisser et s'évanouir dans la brume. Il m'avait mis dans la bonne voie ; je n'eus pas fait cent pas que j'aperçus au tournant du bois de la Faye la brave figure épanouie et les longues jambes de mon ami Jacques, qui venait au-devant de moi en chantant à gorge déployée une tyrolienne, pour mieux marquer la joie qu'il avait de notre rencontre.



Pendant ces réunions en pleine solitude, nos plaisirs, bien que purement intellectuels, étaient délicieux : — la découverte d'un site pittoresque et non encore parcouru, la trouvaille d'une plante inconnue, la lecture d'un livre nouveau. — Et le re-

tour à l'heure d'entre chien et loup, quand le crépuscule glissait mollement sur les bois d'un violet sombre, quand les fumées du bourg montaient toutes vers un ciel d'un bleu voilé, et que du haut d'une colline nous récitions ensemble « Pâle étoile du soir » de Musset ou la *Tristesse d'Olympio!*... C'était le plus beau de la fête et notre meilleur régal. Mais les plaisirs, même les plus purs, ressemblent, comme dit Robert Burns, « à des pavots qu'on cueille : »

You seize the flow'r, its bloom is shed;

à peine avez-vous saisi la tige que les pétales s'effeuillent. — Après deux jours de cette débauche poétique, il fallut se quitter, et Jacques me reconduisit par les bois de la Faye jusqu'au carrefour où le piéton avait coupé des branches pour me guider. Je reconnus le buisson d'épine noire tailladé à coups de serpe et je vis le sentier de droite qui s'enfonçait dans le taillis. — « Retrouveras-tu bien ton chemin? me disait le brave Jacques, effrayé de cette complication de traverses entre-croisées. — N'aie pas peur, répondais-je en lui serrant la main, c'est toujours à droite, et d'ailleurs j'ai la

mémoire locale très développée. » — Là-dessus je m'engageai bravement dans le sentier, et longtemps encore nous nous envoyâmes, sans nous voir, de longs cris d'adieu à travers le taillis.

Je marchai d'abord avec assurance pendant une bonne demi-heure, mais durant la nuit il était tombé une saupoudrée de neige, et cela avait suffi pour changer la physionomie des lieux; puis il y avait à droite plusieurs sentiers que je n'avais pas remarqués en allant; j'en pris un au jugé, croyant à chaque instant tomber sur le *Champcarré*, et, au bout d'une heure, je m'aperçus que j'avais complètement perdu la bonne voie. Dans ce pays solitaire, on peut faire des lieues sans rencontrer une âme, surtout en décembre; en outre, le taillis, à droite et à gauche, me coupait la vue et m'empêchait de m'orienter. Le mieux était de pousser droit devant moi et de m'en remettre au hasard; c'est ce que je fis. Je dévalais au fond des combes silencieuses, je remontais à pic les revers des côtes boisées en suivant les tranchées les mieux ouvertes, et je ne parvenais pas à sortir de la forêt. Ajoutez à cela que le ciel était plein de neige, que l'heure avançait et qu'en décembre la nuit vient vite. Je commençais à

envisager la désagréable perspective de coucher à la belle étoile, quand tout à coup j'atteignis une lisière, et j'aperçus, couché au flanc d'un étroit vallon blanchi par le givre, un petit village qui m'était parfaitement inconnu. Je me hâtai d'y descendre à travers champs et je me renseignai près du premier paysan que je vis sur sa porte. — Le village se nommait Santenoge, et j'avais encore trois lieues à faire pour gagner ma résidence, à travers bois. Santenoge du reste ne possédait pas d'auberge, et je n'avais de chance de trouver un gîte qu'en m'adressant à M. le maire. — Je m'acheminai donc, assez ennuyé, vers le logis du magistrat municipal.



Monsieur le maire mariait sa fille et, dès que j'eus franchi le seuil de sa porte, je fus accueilli par les notes sautillantes des violons. Dans une vaste pièce attenante à la cuisine, la table était dressée et les *noceux*, las de danser, se dirigeaient déjà vers la salle à manger. En ce pays de montagnes, on pratique encore l'hospitalité à la façon antique. Cinq minutes après, j'étais convié au dîner et je prenais ma part du festin à côté de

la mariée, une fraîche *gachette* de vingt ans, qui se tenait toute droite et engoncée dans sa robe blanche. Le marié était un commis de forges qui semblait tomber en admiration bien plus devant la splendeur de son habit neuf que devant le frais minois de son épousée. A l'un des bouts de la table, siégeaient les parents et les gens d'âge; à l'autre, le petit monde des enfants; et entre ces deux extrêmes, toute la jeunesse endimanchée entourait les mariés d'une guirlande de visages printaniers aux lèvres souriantes. Les noceux avaient bon appétit; les quartiers de veau, les épaules de mouton et les cuissots de chevreuil disparaissaient en un clin d'œil, engloutis par ces robustes estomacs; les vins roses du Montsaugeonnais et de la vallée de l'Aube allumaient les yeux limpides et mouillaient les larges bouches gourmandes des convives. Au dessert, tous les dîneurs, jeunes et vieux, avaient leur pointe de gaieté. Un vieil oncle de la mariée se leva et entonna sur un air de psaume la traditionnelle et antique chanson de *Jean Martineau* :

Quéqu'tu donneras à ta femme le jour de tes noces,
Martineau,
Oh! Martineau?

Puis les violons grincèrent de nouveau, et malgré les trois lieues de pays que j'avais dans les jambes, je dansai de bon cœur jusqu'à minuit. Quand il fallut se coucher, comme les chambres étaient déjà pleines d'hôtes, on me dressa mon lit dans une arrière-grange qui servait de pailler, non loin de l'étable où j'entendais le souffle rude des bêtes endormies. Enfoncé dans la plume, couvert d'un douillet duvet d'oie, je m'assoupis délicieusement en regardant les étoiles scintiller dans l'embrasure d'une gerbière ouverte tout au haut du pignon, entre une triple rangée de bottes de paille qui exhalaient encore un faible parfum de blé mûr...



Ce matin en longeant les quais, en face de la Seine qui roulait son eau jaune et gonflée, sous un ciel bas et menaçant, ce gai souvenir d'hiver m'est revenu au milieu des brouillards parisiens; et le regret de la jeunesse enfuie, mêlé à la nostalgie du plein air campagnard, m'a poursuivi jusqu'au fond des sombres couloirs de mon bureau.

XIII

SOUHAITS DU JOUR DE L'AN

Aujourd'hui, je suis allé flâner sur les boulevards, en quête d'un jouet convenable et point trop cher pour les étrennes du fils de mon chef, — un jeune moutard de cinq ans qui, au dire de sa famille, donne déjà les preuves d'un esprit extraordinairement précoce et absolument hors de pair. — C'est toujours l'histoire du hibou de La Fontaine :

> Mes petits sont mignons,
> Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons...

Tout en piétinant dans la boue et sous la pluie, le long des petites boutiques improvisées, qui encombrent le boulevard, je remarquais combien, dans ces étalages destinés à séduire les donneurs

de cadeaux à bon marché, la part faite aux jouets d'enfants est de plus en plus restreinte. Marchands de parfumerie, fabricants de cartes de visite à la minute, inventeurs de cachets en nickel inaltérable, libraires détaillant des photographies au rabais, il y a de tout, même un monsieur planté devant un tableau noir et qui vend une recette pour faire des calculs à la vapeur. De loin en loin seulement apparaît une modeste échoppe, où des poupées et des polichinelles se balancent mélancoliquement entre deux lampes à pétrole. Dans les grands magasins, le jouet devient de plus en plus une chose compliquée, luxueuse et quasi scientifique; dans les petites boutiques populaires, il se raréfie et disparaît. On dirait que les enfants d'aujourd'hui ne s'amusent plus. Après bien des hésitations et des recherches infructueuses, j'ai fait choix d'un théâtre; un théâtre de dimensions honnêtes, avec un fronton en cartonnage sur lequel on lit « Opéra » écrit en lettres d'or; deux décors de rechange, une forêt et un salon; plus douze marionnettes tout habillées et pendues à un fil de laiton. J'étais fier de mon emplette: je me souvenais du temps heureux et lointain où le

cadeau d'un théâtre, au 1er janvier, m'avait procuré une de ces surprises joyeuses qui éclairent toute une vie d'enfant. En cheminant dans la bruine, mon cadeau sous le bras, je me remémorais ces délicieux réveils du premier matin de la nouvelle année, au fond de ma petite ville de province. L'angelus de six heures avait à peine tinté que déjà mes yeux grands ouverts fouillaient l'alcôve. Tout dormait encore à la maison, mais au loin, par les rues ténébreuses, résonnait l'aubade que les tambours de la garde nationale donnaient aux notables de l'endroit ; peu à peu les roulements rythmés se rapprochaient, on battait un ban devant notre porte, puis la rumeur s'assourdissait de nouveau et se perdait au fond des faubourgs. Les grises lueurs de l'aube blanchissaient la fenêtre, et, n'y tenant plus, je sautais hors du lit, j'allais pieds nus débiter mon compliment annuel à ma famille et j'apercevais le théâtre tant désiré, posé sur une console entre les deux croisées, et à demi enseveli encore dans une ombre mystérieuse qui grandissait l'attrait de ce cadeau inespéré...



Ces ressouvenirs m'avaient d'abord pénétré d'admiration pour le joujou destiné à la progéniture de mon chef; puis, à mesure que je me rapprochais de la maison de ce solennel fonctionnaire, je sentais, — était-ce l'effet de la pluie ou le poids du paquet? — je sentais mon enthousiasme tomber comme une omelette soufflée qu'on laisse refroidir. Je ne suis pas un mondain et je ne fais à la femme de mon supérieur qu'une visite par an. L'idée de me présenter, avec mon théâtre sous le bras, dans ce salon où il y aurait peut-être d'autres visiteurs, me donnait la chair de poule, et je commençais à avoir des doutes sur l'accueil réservé à mon cadeau. Arrivé à la porte cochère, j'étais presque tenté de rebrousser chemin. Enfin, je prends mon grand courage et j'entre. Escalier monumental, chauffé au calorifère et recouvert d'un tapis qui assourdit discrètement le bruit des pas. Mon chef demeure au troisième. A chaque degré que je montais, je sentais s'accroître ma timidité naturelle et se poser devant moi une série de questions embarrassantes : — Entrerai-je tout de gô avec mon théâtre ou le laisserai-je discrètement dans l'antichambre, après avoir prévenu le domestique? Pourtant si l'enfant

est au salon, peut-être serait-il préférable de lui offrir tout de suite mes modestes étrennes? — Je sonne, en proie à toutes ces perplexités. On m'ouvre, et dès l'entrée, en voulant me débarrasser de mon parapluie, je laisse choir mon paquet qui roule bruyamment sur le plancher. Justement la femme de mon chef sortait du salon pour reconduire une visiteuse. Elle m'aperçoit agenouillé sur le parquet et ramassant mes marionnettes qui s'étaient éparpillées dans la chute; je lui explique en bredouillant l'objet de ma visite, et, avec un sourire mal dissimulé au coin des lèvres, elle nous introduit, moi et mon théâtre, dans le salon plein de dames. — Je n'ai jamais su entrer dans un salon où il y a du monde. — Il me semble que tous les yeux sont fixés sur ma chétive personne. Mes jambes flageolent, je me heurte maladroitement aux meubles et je me dirige cahin-caha vers l'enfant de la maison, que j'avise dans un coin, chevauchant un dada de carton presque grand comme nature. Le moutard, en veste de velours et en bas rouges, a déjà autour de lui un tas de jouets luxueux : — écurie pour huit chevaux, chemin de fer à vapeur, forteresse bondée de petits soldats faisant

l'exercice. — Au milieu de ces splendeurs, je pressens que mon pauvre joujou de bazar va faire triste figure, et ce pressentiment augmente encore ma timidité. — Paul-Emile, dit la mère avec une nuance de dédain poli dans l'intonation, remercie M. Tristan qui a la gracieuseté de t'apporter un théâtre. — Et moi, avec des doigts tremblants, je désemmaillotte mon *opéra* de son enveloppe de papier gris, et je mets mon offrande aux pieds de Paul-Emile, qui demeure majestueusement perché sur son cheval. Puis je me rassieds sur le bord de ma chaise; je ne sais trop que dire; d'ailleurs on ne songe pas à m'adresser la parole. La conversation a repris son cours un moment interrompu. La dame du logis, qui se pique de littérature, donne son avis sur *Fédora* et sur le dernier roman à la mode; moi qui n'ai ni lu le roman ni vu la pièce, je me tiens coi sur ma chaise et j'écoute avec un vague sourire. Au bout d'un quart d'heure, je voudrais bien m'en aller, mais je ne sais pas plus sortir que je ne sais entrer, et j'envisage avec terreur le moment où il faudra me lever, saluer la maîtresse de la maison et me retirer sans me heurter de nouveau à un meuble. Je me résigne donc à rester en tête-à-tête avec

Paul-Emile, qui, du haut de son coursier, contemple avec une indifférence méprisante mon pauvre théâtre de carton mal doré. J'ai la conviction que ce petit Parisien est profondément humilié de la mine piteuse que fait mon joujou plébéien parmi les jouets perfectionnés sortant de chez Giroux, et je me sens moi-même désagréablement mortifié. Je n'écoute plus le murmure des conversations ; je ne desserre plus les lèvres ; j'observe curieusement la figure pâlotte de ce jeune blasé, qui se balance nonchalamment sur son dada de carton, et je lui adresse *in petto* un bout de discours :



« Jeune Paul-Émile, tu fais fi de mon théâtre ! Puisque je n'ai pas réussi à te plaire, je veux au moins t'offrir un souhait. Les souhaits sont les cadeaux de nouvel an des pauvres diables. Voici celui que je forme pour toi du fond du cœur : — Dans la vie, ne sois pas un timide. L'illustre Romain dont tu portes le nom n'en était pas un, et bien lui en a pris. La timidité est un péché capital. Elle a sa racine, non seulement dans une sorte de faiblesse nerveuse, mais surtout dans

une crainte exagérée du ridicule et dans une préoccupation maladive de l'opinion des autres. Au fond de tout homme timide, il y a un orgueilleux tellement inquiet de savoir ce que le public pensera de sa propre personnalité, que cette inquiétude lui ôte toute sécurité d'esprit et toute initiative. Les timides, outre qu'ils se nuisent à eux-mêmes, — et j'en sais quelque chose, hélas ! — sont des non-valeurs au point de vue social. Ils font faillite à la société de tout le fonds d'énergie vitale dont on les croyait doués, et qu'ils n'ont pas su mettre en valeur. Ah ! pour mon compte, petit Paul-Émile, combien de faillites de ce genre-là j'ai sur la conscience ! Manque d'initiative, mouvements de sensibilité paralysés par un sot respect humain, silences coupables quand il aurait fallu parler, et paroles stériles quand il aurait fallu agir. Si la fortune est à ceux qui osent, comme dit le proverbe, par un juste retour, la malchance est le lot des timides, et franchement ils n'ont que ce qu'ils méritent. Je te souhaite donc, jeune Paul-Émile, d'avoir de bonne heure l'aplomb et la crânerie nécessaires pour marcher dans la vie sans défaillance. Aie le verbe haut, la parole facile, le regard assuré ;

choisis-toi un bon tailleur, afin que tu ne sois pas ridicule dans tes vêtements; rien ne pousse à la timidité comme la conscience d'être mal habillé. Tu arrives à une époque terriblement pratique, où ceux qui ne sauront pas jouer du poing et des coudes dans la foule risqueront fort d'être écrasés. Tu auras besoin de toutes les qualités que je te souhaite pour ton jour de l'an. Ah! si l'on pouvait recommencer sa vie et se douer soi-même à sa naissance, comme les fées jadis octroyaient des dons à leurs filleuls, je me donnerais la vigueur d'un Hercule, la langue dorée de dix avocats, l'esprit positif d'un vieux commerçant et la crânerie de don Juan. Par contre, je me garderais bien de me gratifier d'une imagination rêveuse, ni d'une nervosité de sensitive, ni d'une modestie hors de saison. Mais on ne refait pas sa vie, et comme le dit Jean-Paul Richter, à propos justement d'une dernière journée de décembre, « ce qui est mort est mort, ce qui est passé est passé. » Je ne réveillerai pas plus les espérances qu'on avait pu concevoir de moi à mon berceau, que je ne réveillerai le son de ces tambours qui me donnaient l'aubade du jour de l'an dans ma petite ville de province. Je suis

pareil à une vieille diligence qui a déjà tant fait de chemin qu'elle en est toute démodée et poudreuse, et que bientôt on la remisera sous le hangar. Au lieu des aubades matinales, je n'entends plus, dans le réduit où je me tiens à l'écart, que l'harmonie des derniers bruits du jour, quand le brouillard monte des vallées, quand les toits fument et que les lumières de la nuit s'allument une à une. Toi, Paul-Émile, du haut de ton dada de carton, tu commences tes premières chevauchées à travers la vie; c'est pourquoi je te souhaite de te tenir bien en selle et surtout de savoir oser. » — Il faut croire qu'en discourant ainsi, mentalement, j'avais la mine passablement grotesque, car Paul-Émile me dévisageait de cet air impertinemment curieux dont les enfants regardent les gens âgés et les fâcheux. Je me suis levé, j'ai salué timidement à droite et à gauche, et manœuvrant maladroitement à travers les jouets épars, les jupes à traîne, les fauteuils et les poufs, j'ai gagné la porte et m'en suis allé, suivant mon habitude, « Grosjean comme devant. »

XIV

DEUX RENCONTRES

La liste de mes bonnes fortunes n'a rien de commun avec la fameuse liste de celles de don Juan. Elle se borne à deux aventures, et encore vous allez voir qu'il n'y a pas de quoi en être trop glorieux. — En 185..., j'habitais Tours, et, subissant peu à peu l'influence du milieu, j'y étais devenu passablement mondain. La société que je fréquentais était surtout alimentée par la colonie étrangère, et composée d'éléments cosmopolites : familles anglaises venues en Touraine pour bien vivre et s'amuser à bon marché ; nobles Polonais portant le deuil de la patrie et mangeant gaiement au bord de la Loire les épaves d'une fortune disputée à la confiscation ; Parisiens et Parisiennes en villégiature ; et aussi, de-ci et de-là, quelques

aventuriers au nom sonore et à la tournure élégante, qu'on recevait un peu sur l'étiquette du sac. Dans ce monde amoureux de plaisir, j'avais remarqué deux femmes fort entourées et qu'on était sûr de rencontrer dans tous les bals où elles dansaient fiévreusement, côte à côte, comme deux sœurs, bien que l'une fût la fille de l'autre. — La mère, Mme V..., avait une taille svelte, d'éblouissantes épaules, des yeux magnifiques et paraissait encore jeune, grâce à de merveilleux stratagèmes de coiffure et de maquillage. Veuve d'un officier supérieur, elle n'avait pas de fortune, et même, dans ce monde qui ne regardait guère qu'aux apparences sans se soucier d'aller au fond des choses, on se demandait par quel miracle ces deux femmes, toujours en l'air et toujours en toilette, pouvaient nouer les deux bouts. La jeune fille, Sabine V..., comptait dix-huit ans à peine; elle était petite, nerveuse, mince de taille avec des épaules et une poitrine comparables en beauté à celles de sa mère, des cheveux bruns et abondants qui semblaient trop lourds et toujours prêts à se dénouer, de grands yeux d'un bleu noir un peu cernés, une peau blanche comme un bouquet de muguets, et un sourire étrangement inquié-

tant. Avec cela un fier profil de médaille syracusaine, un aplomb et un sang-froid gênants, un esprit très émancipé, dont les hardiesses et les curiosités vous donnaient la chair de poule. — Un soir, à la Guettière, chez la comtesse P..., je me trouvai à table à côté d'elle. La Guettière est un adorable castel du XVI[e] siècle, situé à mi-côte dans la vallée de l'Indre. Les jardins dévalent en terrasse jusqu'à la rivière qui coule au milieu de la propriété, et de l'autre côté, sur la pente de la colline, un grand parc étage ses majestueuses futaies. Après dîner, on avait dansé, puis, comme il faisait une de ces tièdes nuits de juillet assez fréquentes en Touraine, on avait eu la bonne idée de souper aux flambeaux sur la pelouse. L'esprit endiablé de ma voisine m'avait mis en verve; pendant le dîner, j'avais lâché la bride à mes métaphores les plus lyriques et à mes paradoxes les plus fantaisistes; bref, malgré ma gaucherie, ou peut-être même à cause de cette pointe de sauvage verdeur qui assaisonnait ma causerie, j'avais piqué sa curiosité et je l'avais intéressée. Aussi, après le bal et encore tout essoufflée d'une valse prolongée, elle me toucha le bras, et se penchant à mon oreille, elle mur-

mura : « Placez-vous près de moi au souper. » Il était charmant, ce souper à la belle étoile, avec des lumières courant dans les massifs, une odeur de chèvrefeuille et de magnolia qui semblait pleuvoir du ciel attiédi, et au loin la musique d'un orchestre qui nous jouait une valse langoureuse alors à la mode et qui s'appelle, je crois, le *Torrent !* Le champagne avait émoustillé ma hautaine voisine, et moi-même, fasciné par le regard plongeant de ses yeux bleus, je me sentais pris d'une tendresse soudaine. Au dessert, les convives s'éparpillèrent au hasard. Sabine passa son bras sous le mien. « Je n'ai pas envie de dormir, dit-elle, et vous?... Si vous voulez, nous descendrons jusqu'à la rivière. » Si je voulais ! Je le crois bien. J'aurais souhaité qu'elle me demandât les étoiles, j'aurais été les lui décrocher. Nous descendions lentement le long des terrasses, sans trop parler, ayant tous deux le cœur gonflé de désirs mal étouffés. Quand nous fûmes au bord de l'Indre qui murmurait doucement en reflétant les étoiles, elle arracha distraitement des brins de jasmin qu'elle piqua dans ses cheveux à demi dénoués, puis s'asseyant sur le parapet d'un mur à hauteur d'appui, elle croisa

les bras en regardant au-dessous d'elle la rivière vaporeuse, les prés fauchés, la futaie assoupie. « Quelle belle nuit! dit-elle d'une voix un peu étranglée, on voudrait aimer par une nuit comme celle-là. » J'avais le cœur plein et je perdais la tête; je lui pris les mains et l'attirant à moi: « Je vous aime! » murmurai-je, et en même temps mes lèvres se posèrent sur les siennes. Elle resta un moment comme étourdie; on eût dit qu'elle savourait lentement cet audacieux baiser. « Sabine, continuai-je complètement grisé, voulez-vous être ma femme?» Elle eut l'air de se réveiller en sursaut, s'arracha de mes bras et partit d'un éclat de rire nerveux : — « Mon cher, reprit-elle de sa voix un peu rauque, avez-vous cent mille livres de rente? » — Et comme je restais stupide et abasourdi, elle continua en me serrant les mains convulsivement : « Je ne suis pas une femme possible pour les gens qui, comme vous, ont leur avenir et leur fortune à faire... Au bout de huit jours, nous nous en voudrions mortellement de nous être épousés! » Des larmes de honte et de désespoir me montaient aux yeux; elle s'en aperçut et eut pitié de moi. — « Croyez-le, murmura-t-elle, vous avez eu ce soir le meil-

leur de moi ; le reste ne vaut pas grand'chose... Oubliez-moi! » Brusquement elle me sauta au cou, me jeta un brusque baiser, puis ramassant ses jupes, elle s'enfuit sans tourner la tête, disparut dans l'ombre des terrasses, — et je n'eus même pas le courage de la suivre. Je restai à regarder couler l'eau, qui semblait sangloter sous les nénufars aux roses blanches entr'ouvertes....



La chute de mon rêve fauché en pleine fleur me laissa pendant quelques jours très mélancolique. Pourtant, dégrisé peu à peu et ayant retrouvé mon sang-froid, je convins que Sabine avait raison et que nous aurions fait un triste ménage. Au bout d'un mois je quittai Tours pour n'y plus revenir, puis des années se passèrent, jetant leur cendre grise sur ce délicieux et court souvenir d'une belle nuit d'été. Cette impression dont j'avais cru la vivacité inaltérable s'estompa insensiblement et perdit de sa précision. L'exquise liqueur un moment savourée avec délices s'évapora, il n'en resta plus qu'un parfum affaibli, pareil à celui que garde un flacon qui a jadis ren-

fermé une essence précieuse. Je n'avais pas revu Sabine V..., mais j'avais parfois entendu parler d'elle. Je sus d'abord qu'elle avait fait le beau mariage qu'elle rêvait; plus tard j'appris que ce mariage avait été suivi d'une séparation judiciaire dont l'éclat mettait le monde tourangeau en rumeur, et ce fut tout. — Huit ans après, au mois d'août, pendant une excursion aux Pyrénées, je m'étais arrêté à Cauterets. J'avais fait pendant la journée une longue course à pied pour visiter le petit lac d'Estom, à l'extrémité du val de Lutour, et le soir, en sortant de table, j'étais allé flâner à la promenade du *Mamelon vert*, où il y avait de la musique. J'allais et venais à travers les groupes des baigneurs et des baigneuses, tout en admirant les derniers reflets du soleil couchant sur la neige des cimes opposées. En me retournant, je me croisai avec une jeune femme escortée d'une dame déjà mûre, qui paraissait lui servir à la fois de femme de chambre et de demoiselle de compagnie. La promeneuse étant fort jolie, mes yeux s'arrêtèrent complaisamment à la considérer, et il me sembla retrouver dans l'ensemble de cette belle personne quelque chose de familier et de déjà vu. Au même instant ses

regards rencontrèrent les miens, et tout en passant, elle me salua d'un sourire. Je cherchais au fond de ma mémoire où j'avais pu connaître cette souriante promeneuse; je revins sur mes pas, nous nous croisâmes de nouveau et de nouveau nos yeux se rencontrèrent. Cette fois, après un moment d'indécision, elle s'arrêta, sourit tandis que je la saluais, et me tendant la main : « Eh quoi, dit-elle, suis-je donc si changée?... Vous ne reconnaissez plus vos vieux amis? » Je la voyais maintenant bien en face et il n'y avait plus de doute possible; j'avais devant moi Sabine V... C'étaient bien les mêmes cheveux bruns trop lourds, tombant à demi dénoués sur la nuque, le même pur profil de médaille, le même teint mat avec les grands yeux d'un bleu sombre, toujours de plus en plus cernés. Je murmurais des excuses et j'exprimais gauchement ma surprise ainsi que mon contentement de la revoir; quant à elle, elle paraissait enchantée, et l'éclat joyeux de ses regards le disait clairement. Elle prit vivement un manteau que portait la dame de compagnie. « Vous pouvez vous en retourner, Félicie, ajouta-t-elle, monsieur me ramènera. » Nous allâmes nous asseoir sur des chaises qui bordaient la palissade,

et, bien que nous eussions beaucoup à nous dire, les commencements de la conversation furent assez embarrassés. « Vous êtes seule ici? lui demandai-je. — Oui, seule. » Et tandis qu'elle prononçait ce dernier mot, il me semblait qu'un sanglot se nouait au fond de sa gorge; puis, me regardant bien en face : — « Vous connaissez sans doute mon histoire? — Mais..., balbutiai-je, je crois... — Je vois à votre air que vous en savez assez... N'insistons pas là-dessus, je n'aime pas à me rappeler les choses désagréables... Enfin, je suis encore relativement heureuse, puisque je suis redevenue libre de mes actions. » Elle toussait légèrement. « Etes-vous ici pour votre santé? repris-je. — Oui, j'y soigne tant bien que mal une laryngite. Et vous?... — Oh! moi, je suis venu en simple promeneur » — et je lui contai mon excursion au val de Lutour, la sauvagerie du site, les merveilles du petit lac d'Estom, si bleu dans son encadrement de cimes neigeuses. « Je ne le connais pas, dit-elle, mais vous me donnez envie de l'aller voir. » Elle renversa un moment sa tête en arrière et contempla l'azur limpide du ciel crépusculaire. « Que ce bleu du ciel est exquis, soupira-t-elle; on voudrait pouvoir y mordre! » L'or-

chestre jouait une valse. « La reconnaissez-vous? continua-t-elle; c'est le *Torrent.* » Et nous restâmes silencieux, plongés tous deux dans les souvenirs d'autrefois. Elle eut un nouvel accès de toux. « Je crains que vous ne preniez froid, dis-je en me levant; nous ferions mieux de marcher. » Elle se leva à son tour et prit mon bras. Nous redescendîmes la promenade du Mamelon vert. Nous marchions lentement, ayant en face de nous les cimes des glaciers du Vignemale, qui semblaient briller d'une lueur phosphorescente, tandis que le reste des montagnes s'enfonçait déjà dans l'ombre. Vers l'ouest, dans l'échancrure de l'un des pics, une étoile luisait comme une perle d'or. — « Que je suis heureuse de notre rencontre! reprit-elle; savez-vous ce qu'il faudra faire? Demain, nous prendrons des chevaux et nous irons ensemble voir votre lac d'Estom. » La proposition n'avait rien que de séduisant. Passer une journée entière dans une complète solitude, en tête à tête avec cette Sabine que j'avais adorée et que je retrouvais si adorable encore; il y avait là de quoi m'enthousiasmer, et cependant ce fut ce qui me refroidit. Je me souvenais qu'elle montait parfaitement à cheval, mais je savais aussi

que j'étais un détestable cavalier. L'idée de faire piteuse mine à ses yeux sur mon bidet de louage me donnait d'avance la chair de poule; j'eus peur d'être ridicule et je répondis sottement que je partais le lendemain matin pour Luz, où j'étais attendu. « C'est donc un rendez-vous impossible à remettre? demanda-t-elle? en souriant et en me regardant au fond des yeux. — Impossible, balbutiai-je. — Ah! tant pis! murmura-t-elle en se mordant les lèvres. » — Je me faisais pitié, et je mis le comble à ma maladresse en prenant des airs compatissants pour m'excuser de ne pouvoir lui donner cette distraction. — « Oh! ne vous mettez pas en peine de moi! répliqua-t-elle d'une voix sèche et sarcastique, je ne manquerai pas de compagnons de promenade... Mais vous avez tort, car qui sait quand nous nous reverrons?... Et il faut cueillir les plaisirs présents comme des fleurs qu'on n'est pas sûr de retrouver le lendemain. » Nous étions redevenus silencieux, l'air fraîchissait, et elle fut reprise d'un accès de toux. « L'humidité vous fait du mal, m'écriai-je, et vous devriez mieux vous soigner. — Bah! dit-elle, dans deux mois j'irai à Menton, et le midi me remettra... Je n'aime pas

qu'on me parle de mes maux!... Courte et bonne, c'est ma devise. Voyez-vous, je suis une païenne, et j'ai pris la résolution de demander à la vie toutes les joies qu'elle peut encore me donner... Cela durera ce que cela pourra. — Et si vous tombez sérieusement malade? — Eh bien, je ferai comme les animaux, j'irai me cacher dans un coin pour mourir sans que personne en sache rien.» Nous étions arrivés à la porte de son hôtel, je lui pris la main et m'excusai encore. — « Que voulez-vous? dit-elle, c'était écrit... N'en parlons plus! » Elle me serra rapidement la main. « Adieu! » Et une seconde fois, avant de fermer sa porte, elle se retourna et me cria encore : « Adieu! » tandis que je m'éloignais tout penaud et maudissant ma sottise.



— Et elle a tenu parole; après une année d'une vie très accidentée, elle s'est si bien cachée pour mourir, que personne n'a appris sa mort que lorsqu'elle était déjà depuis un mois sous la terre d'un obscur cimetière de village.

XV

MARCHE FUNÈBRE

Ce sont les esprits superficiels et les gens à courte vue, qui prétendent que notre époque n'a plus rien à démêler avec la poésie et le merveilleux.

> Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?

Y a-t-il dans les siècles antiques un drame plus poignant que la mort de Maximilien à Queretaro ? une tragédie plus lamentable à la fois et plus héroïque que l'effrondrement de l'Empire à Sedan et la lutte désespérée de l'hiver de 1870-1871 ? Laissez seulement les années mettre ces événements dans une perspective convenable, en les éclairant de cette poétique et mystérieuse lumière que donne l'éloignement, et vous en ferez

des épopées. Connaissez-vous parmi les légendes et les contes populaires du temps passé une féerie plus étonnante que l'histoire de l'homme politique qui vient de disparaître avec les dernières minutes de l'an 1882? — Quoi de plus merveilleux que la brève et lumineuse destinée de celui que ses ennemis appelaient dédaigneusement « le fils du petit épicier de Cahors? » Au sortir de l'échoppe paternelle, il jette bruyamment la gourme fiévreuse de ses vingt ans dans les cafés du quartier Latin. Avec son éclatante verve méridionale il secoue et réveille la jeune génération d'alors, engourdie moralement par l'atmosphère stupéfiante du régime du Deux-Décembre. Brusquement, en pleine jeunesse, il arrive à la vie politique, et les gens du second Empire écoutent d'un air effaré cette audacieuse et puissante éloquence qui se révèle par deux coups de tonnerre : le plaidoyer de l'affaire Baudin et le discours sur le plébiscite. La guerre est déclarée, Paris est investi. A travers la bise d'automne où sifflent les balles prussiennes, un ballon emporte le tribun et le jette dans un coin de la province, où, seul, avec sa foi patriotique, il va relever les esprits abattus, réchauffer la lutte

suprême et, et si tout le reste est perdu, sauver du moins l'honneur de la France. Après la paix signée, après les dernières convulsions de la Commune, il s'agit d'établir au milieu de tant de ruines le seul gouvernement durable et possible, la République; le voilà de nouveau sur la brèche, à côté de Thiers. Le fils du petit épicier et « le petit bourgeois » se donnent la main, pour relever ce pays que les fils des classes dirigeantes ne savent plus conduire. Tandis que Thiers, avec son expérience des affaires et sa grande sagacité politique, panse nos plaies et nous regagne l'estime de l'Europe, la chaude éloquence de Gambetta pénètre jusqu'au fond des masses populaires et conquiert les gens des campagnes à la cause républicaine. Comme le *brenn* gaulois, le paysan jette son outil dans la balance du suffrage universel et la fait pencher vers la République. Pendant cette période de combat, Gambetta est partout à la fois; il passe à travers les colères des hommes du 16 mai, comme un oiseau de haut vol à travers des fils d'araignée,

Emportant toile et tout,
Et l'animal pendant au bout,

Il étonne les gens par la chaleur de son enthousiasme, la souplesse et la subite maturité de son esprit. Il sait trouver les mots magiques qui ouvrent les cœurs et éclairent d'un trait fulgurant les situations. Quand la bataille est gagnée, quand « l'ère des difficultés commence, » ce tribun, qui a débuté par effrayer le bourgeois, en est arrivé à opérer ce miracle : que le bourgeois met sa confiance en lui et le considère comme sa seule sauvegarde. Aucune des épreuves qui grandissent encore les hommes vraiment supérieurs ne lui est épargnée ; ni l'ingratitude des majorités parlementaires, ni la jalousie des médiocres, ni les insultes de l'ilote ivre. Et quand, assagi, affiné par le feu des luttes politiques et la pratique des hommes, il arrive à la pleine possession de son génie, la mort le marque du doigt. Un vulgaire accident, où la foule amoureuse du merveilleux veut voir des complications romanesques, une blessure de revolver le couche sanglant dans la petite chambre de Ville-d'Avray. Il rend le dernier soupir en même temps que l'année. La nouvelle de sa mort remue toute l'Europe, consterne la France, et le pays lui fait, comme à Mirabeau, de royales funérailles.



Je réfléchissais à ces choses en longeant la rue de Rivoli, le matin du 6 janvier. A l'occasion de cette fête funèbre, qui tombait précisément le jour des *Rois!* mon ministère était fermé, et j'allais, du haut d'une fenêtre amie, assister au dernier voyage de l'éloquent patriote. Mes modestes fonctions m'ont toujours tenu à l'écart de la politique, et je n'ai vu que de très loin l'homme illustre dont la mort est aujourd'hui considérée comme un deuil public. Un soir seulement, il m'a été donné de le contempler de près dans un salon à la fois politique et littéraire, où il venait comme jadis Vergniaud chez Mme Roland. Il me semble le voir encore, au milieu d'un groupe d'artistes et de gens de lettres, nonchalamment étendu sur un divan, une rose rouge à la boutonnière, et laissant tomber de ses bonnes lèvres épanouies un rire sonore et communicatif. Il y avait dans sa physionomie ouverte et fine quelque chose qui disait la joie de vivre enfin d'une vie intelligente et large. Ses ennemis avaient beau le traiter de Génois et prétendre qu'un sang étranger coulait dans ses

veines, c'était calomnie pure. Cet esprit à la fois rabelaisien et lyrique avait toutes les qualités qui constituent le pur Gaulois : la netteté, la bonne humeur, la flamme et l'enthousiasme. Il était comme les vins de son pays de Cahors : ardent, séveux et coloré. Gambetta n'était pas simplement un discoureur habile ; son éloquence avait ce don qu'on ne rencontre guère chez les hommes politiques, et sans lequel il n'y a ni grands orateurs ni grands écrivains : la poésie. Il était poète et artiste, et cela donnait à sa parole un coup d'aile et une ampleur qui la tiraient hors de pair. De plus, il avait du cœur, et, à une époque sceptique et désillusionnée, il avait la foi ; non pas la foi étroite et inintelligente des sectaires, mais la foi chaude et robuste de ceux qui croient à la grandeur et à l'avenir de la patrie. Ces rares qualités agissent sur le peuple d'une façon autrement victorieuse que les démonstrations les plus savantes et que la dialectique la plus serrée. L'enthousiasme des foules va aux enthousiastes, comme, dans je ne sais quel conte oriental, les ferrures des navires volaient à une lieue de distance vers une certaine roche aimantée. Une attraction puissante entraînait vers Gambetta

vivant les masses populaires, et aujourd'hui son cercueil les attirait encore, faisant le vide dans tout Paris pour échelonner sur le parcours du funèbre cortège une haie d'un million de curieux.



Je me penchais pour regarder, dans la longue enfilade de la rue de Rivoli, cette population massée sur les trottoirs. Dans toutes les maisons, de l'entresol aux combles, les fenêtres étaient béantes et grouillantes de têtes attentives. Les balcons étaient encombrés. Des grappes humaines se suspendaient aux corniches des enseignes. Dans le fond de la rue, le soleil d'hiver faisait déjà briller les uniformes et les armes de la troupe; déjà le roulement assourdi des tambours voilés de crêpe résonnait lugubrement. Un frisson ému secoua cette foule devenue subitement silencieuse. Le char drapé d'étendards tricolores s'avançait lentement avec ses couronnes et sa verte retombée de grandes palmes, et à mesure qu'il passait, des fleurs pleuvaient pieusement sur lui du haut des fenêtres. Et quand la première musique militaire joua tout

à coup en sourdine la *Marseillaise*, on sentit qu'un même battement de cœur soulevait ces milliers de poitrines et que presque toutes les paupières devenaient humides. C'était réellement l'âme de la France républicaine qui planait sur cette large voie si populeuse et si recueillie. C'était bien l'amour de la patrie commune qui avait rassemblé spontanément derrière le corps de ce grand patriote ces délégations arrivant chacune d'un coin de la France, et, avec leurs couronnes fleuries, apportant à l'illustre mort un peu du parfum et du sourire de ces provinces qu'il avait défendues aux jours de l'invasion. Malgré le deuil que jetait sur la ville cette mort inattendue, le spectacle d'une pareille spontanéité avait quelque chose de fortifiant et de rassurant. Jamais, depuis longtemps, la démonstration de la vivacité du sentiment patriotique ne s'était faite chez nous d'une façon plus saisissante. Chacun se disait intérieurement qu'en dépit du vide profond laissé par le grand citoyen qui disparaissait, rien n'était perdu, parce que cette France, qu'il avait aimée et relevée, restait palpitante et debout derrière lui.



Si douloureuses que soient les épreuves subies, un peuple ne doit pas désespérer, tant qu'il a conscience de sa vitalité. Tout en donnant à ses héros le culte d'admiration et de respect qu'il leur doit, il importe qu'il se défende d'un fétichisme superstitieux. Ce qui fait la force des hommes vraiment supérieurs, des hommes de la trempe du grand orateur qui vient de mourir, c'est qu'ils ont cru en eux. Pour être fort, un peuple doit aussi avant tout croire en lui. « Le roi est mort, vive le roi ! » était le cri des vieilles monarchies. Dans les démocraties, il y a danger à s'imaginer qu'une personnalité, si haute qu'elle soit, est une sorte de talisman sauveur qui dispense la nation de penser et d'agir par soi-même. « Tout homme qui veut réussir, dit Emerson, doit croire d'abord que rien n'arrive par chance, mais que tout ce qui arrive est logique. » Quand un homme illustre vient à manquer à un peuple, c'est à ce peuple, s'il est doué de vitalité, à lui préparer des successeurs. Gambetta est mort, mais chaque année, parmi nous, une génération nouvelle arrive à la vie civique : faisons en sorte de donner à ces nouveaux venus une culture intellectuelle et morale qui les arme solidement

pour le combat de la vie. On ne récolte que ce qu'on a semé. Sachons faire lever sur notre terrain des germes choisis et robustes, afin que, parmi ces jeunes pousses de l'avenir, il se trouve à un moment donné des hommes capables de tenir tête aux événements, comme Gambetta tint tête aux envahisseurs de 1870. — Les foules ont une admirable perspicacité pour sentir ces choses-là et pour traduire leur sentiment avec une spontanéité énergique. Lorsque, dans le funèbre cortège, on vit s'avancer en masses serrées et silencieuses les polytechniciens, les normaliens, les étudiants portant une feuille verte à la boutonnière, et jusqu'aux députations des lycées, de tous côtés de longs applaudissements éclatèrent, tandis que des larmes mouillaient tous les yeux. — Avec son admirable instinct primesautier, le peuple parisien avait compris ce qu'il y avait de promesses rassurantes dans ce printemps de la nation, et avec des battements de main, derrière le Français qui venait de mourir, il saluait la France de l'avenir qui se levait.

XVI

UN POÈTE DE PROVINCE

J'avais seize ans passés, j'étais élève de rhétorique au collège de ma petite ville, et, déjà pris d'une forte démangeaison littéraire, je rimaillais de mauvais vers que je recopiais mystérieusement dans un cahier à tranche dorée, sous le titre d'*Élégies et Odelettes*, et que je grillais de voir imprimés, sans avoir pourtant le courage de les montrer aux gens. Bien des fois, ayant plié dans ma poche un papier contenant la meilleure de mes élégies, j'avais rôdé à la nuit tombante aux environs de la boîte du journal de la localité, et, au moment d'y jeter mon œuvre, pris d'une subite défaillance, je m'étais enfui comme un homme qui est sur le point de faire un mauvais coup. J'étais douloureusement partagé entre le

15.

désir de tirer ma lumière de dessous le boisseau, et la crainte du ridicule auquel j'exposais mes chères effusions manuscrites. Sur ces entrefaites, au moment où le printemps commençait à pousser sa pointe, et où notre théâtre municipal rouvrait ses portes à l'occasion de la *foire de mai,* le bruit se répandit qu'un poète était débarqué « dans nos murs. » Cela me donna une secousse. Dans ma ville natale, un poète était alors un oiseau aussi rare et aussi inconnu qu'un ibis ou un phénicoptère. Ce n'est pas que mon pays soit dépourvu de poésie ; au contraire, celle dont il est imprégné est d'une qualité très originale et très savoureuse pour qui sait la sentir. Malheureusement les indigènes, gens très sensés et très positifs, semblent n'avoir pas d'yeux pour la voir ; c'est une race particulièrement antipoétique, et on peut dire d'elle ce que Leopardi disait de ses compatriotes de Recanati :

Una gente
Zotica..., cui nomi strani, e spesso
Argumento di riso e di trastullo,
Son dottrina e saper.

Sauf mon propre reflet dans un miroir, je n'a-

vais jusque-là jamais vu un poète en chair et en os. Celui qui venait d'échouer parmi nous se nommait Arsène Barberot; c'est ce que j'appris en découvrant, derrière la vitrine de l'unique libraire de l'endroit, le premier numéro d'un petit journal intitulé *le Souvenir littéraire,* dont ce confrère nouveau venu était le directeur et le seul rédacteur. — Immédiatement, je fus, comme bien vous pensez, l'un des rares acheteurs de ce premier exemplaire. Il contenait, indépendamment d'un long feuilleton dramatique, très élogieux pour les acteurs du théâtre, un choix copieux des poésies inédites d'Arsène Barberot : — Odes mélancoliques dans le goût lamartinien, élégies désespérées et amères, se ressentant de la lecture de Gilbert et du *Chatterton* d'Alfred de Vigny; — tout cela ne faisait qu'exaspérer mon désir de connaître ce frère d'Escousse et de Malfilâtre, que la mauvaise fortune avait jeté dans une ville aussi inhospitalière aux muses que la nôtre. Un soir de drame, je le vis au théâtre. C'était un petit homme grêle, d'une trentaine d'années, à la figure déjà vieillie et flétrie, aux yeux d'un bleu pâle, aux cheveux blonds clairsemés; vêtu d'un habit noir lamentablement râpé et

coiffé d'un chapeau de soie infiniment plus fatigué encore que son visage. A côté de lui était sa femme; toute jeunette, vingt ans à peine, étriquée dans une pauvre petite robe de soie noire élimée; mais charmante avec ses yeux noirs, ses modestes bandeaux bruns plaqués sur les tempes, sa peau blanche et son air très chaste. La maigreur de ses joues et de sa poitrine la faisait ressembler à une vierge de l'école préraphaélite. J'avoue qu'Arsène Barberot ne réalisait pas pour moi l'idéal du poète romantique : sa personne manquait d'ampleur et sa figure n'avait pas cette illumination olympienne qui devait être, selon moi, le signe caractéristique d'un homme dont le front voisine familièrement avec les nuées. En revanche, son aspect paraissait ravir d'aise les bourgeois, bons pères de famille, qui remplissaient les loges de leur rotondité de notables commerçants. « Voilà, semblaient-ils dire à leurs fils, voilà à quel degré de maigreur, de misère et d'aplatissement conduit ce détestable métier d'écrivailleur et d'enfileur de rimes... Que cela vous serve d'exemple et vous préserve de donner jamais dans de pareils travers! » Et les grands garçons ricanaient, tout en lançant à la dérobée

des œillades dans la direction de la blanche et frêle compagne du poète.



En dépit de cette légère désillusion, j'étais de plus en plus mordu par le désir de faire ample connaissance avec Arsène Barberot, et de voir mes chefs-d'œuvre manuscrits publiés, au moins par fragments, dans son journal. Un beau dimanche, n'y tenant plus, je mis en poche une copie de mes deux meilleures élégies, et prenant mon grand courage je grimpai avec un battement de cœur l'escalier des bureaux du *Souvenir littéraire,* situés au deuxième étage d'une maison meublée d'assez piètre apparence. — Arrivé au sommet, très essoufflé, je lis sur une carte collée à la porte : « Arsène Barberot; » je frappe timidement, on me crie d'entrer, j'obéis et je m'arrête un peu décontenancé à la vue de l'intérieur des « bureaux du *Souvenir littéraire.* » — Dans une chambre pauvrement meublée d'un lit, de quatre chaises et d'une table, et où le soleil de juin entrait à flots par la fenêtre sans persiennes, le poète en bras de chemise griffonnait à l'un

des angles de la table, tandis qu'à l'autre extrémité sa jeune femme, très sommairement vêtue, écossait des pois dans une vieille boîte de sardines. Devant la cheminée, les reliefs d'un maigre déjeuner refroidissaient dans un poêlon de terre, et, en travers du lit, un enfant d'un an dormait, couché sur le ventre. Le poète me dévisageait d'un œil interrogateur, et sa femme, qui ne semblait nullement gênée d'être surprise en négligé, souriait de mon air ébahi. Elle était si jolie quand elle riait, que cela m'enhardit, et j'eus le courage d'expliquer assez clairement l'objet de ma visite. Le poète prit la mine d'un maître qui accueille un débutant, et, lisant mes vers à voix haute, me fit remarquer, — ce qui me confusionna fort, — quelques fautes de prosodie et plus d'une rime boiteuse. Néanmoins, il daigna m'encourager et me promit de publier l'une de mes élégies dans le prochain numéro du *Souvenir*. Comme il finissait, l'enfant s'éveilla et se mit à pleurer. La jeune mère, ébauchant une petite moue ennuyée, laissa ses pois, ouvrit sans façon sa robe déjà à demi dégrafée et apaisa le marmot en lui donnant le sein. Ce que voyant, je me hâtai de balbutier un remerciement et je dégrin-

golai l'escalier, très ému par le souvenir de cette blanche poitrine et de ces deux yeux noirs éclairés d'une flamme passablement troublante.



Le poète tint parole. Le dimanche d'après, mon élégie parut dans le *Souvenir*, précédée de quelque lignes où Barberot semblait solliciter l'indulgence des lecteurs pour les débuts de cette jeune muse « encore inexpérimentée. » Cette introduction n'était pas absolument de mon goût, mais enfin il n'est pas de roses sans épines, et je me consolai en respirant avec délices le parfum tout nouveau de ma poésie imprimée. A quelques jours de là, tandis qu'au fond du jardin paternel je relisais pour la trentième fois mon œuvre dans les colonnes du *Souvenir*, on sonna à notre porte; j'allai ouvrir et je me trouvai face à face avec Arsène Barberot. — Je venais, dit-il, vous rendre votre visite... Avez-vous été content de ma petite note servant de préface?... — Je balbutiai un vague remerciement et je l'emmenai dans le jardin. Il y fit deux ou trois tours en s'extasiant sur la couleur des roses et sur les

promesses des espaliers, puis brusquement : — A propos, ajouta-t-il, j'ai demain une petite traite à payer, il me manque dix francs... Et ma femme a pensé que vous auriez peut-être l'obligeance de nous les avancer? — C'était un coup droit, et il n'y avait pas moyen de reculer. Heureusement je les avais, les dix francs, dans ma bourse de collégien, car je n'aurais jamais osé les demander à mon père pour un pareil motif. La publication de mes vers dans le *Souvenir* l'avait déjà suffisamment irrité, la présentation de cette carte à payer l'eût jeté hors des gonds. — Je m'exécutai galamment. Barberot empocha négligemment mes deux pièces de cent sous, et me serrant la main : — Je vous enverrai cela dans huit jours, dit-il; en attendant permettez-moi de vous faire le service de mon journal. — Là-dessus, il pirouetta sur ses talons et me laissa un peu refroidi, je l'avoue.



A partir de ce jour-là, quand je rencontrai mon poète, il n'eut pas l'air de me reconnaître. Cela m'étonna passablement. — Je comprends, me disais-je, qu'il ne me rende pas mes dix francs,

j'en ai fait le sacrifice; mais pourquoi diable m'évite-t-il? — Un soir, comme je traversais une brasserie installée dans un jardin et fréquentée par la jeunesse tapageuse de l'endroit, il me sembla apercevoir Arsène Barberot au milieu d'un groupe de jeunes gens attablés autour d'un respectable bataillon de cruchons de bière du pays. Le poète, toujours vêtu de son fidèle habit noir, paraissait en train de tremper sa poésie dans les chopes mousseuses et déclamait des vers à la lune, qui montrait justement les deux pointes de son croissant au-dessus des charmilles. — Hé! hé! pensai-je, il se la coule douce, le frère d'Escousse et d'Hégésippe!... — Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. A l'extrémité de l'une des charmilles, — la plus obscure — je faillis me jeter dans un couple tendrement enlacé, et à la faveur d'un rayon de cette même lune aux cornes d'or chantée par le poète, je reconnus la blanche, virginale et frêle Mme Barberot au bras d'un grand brun aux robustes épaules. Je baissai le nez, et, tout rouge et déconfit (pourquoi, je vous le demande?) je m'esquivai, plus ému et désillusionné que si j'eusse été Arsène Barberot en personne.

Peu de temps après, le *Souvenir littéraire* cessa de paraître, et un de mes camarades de classe m'en donna l'explication. — Tu sais, me dit-il, ton poète?... Eh bien sa femme a filé il y a deux jours avec La Morandière, le fils du banquier... Depuis, Barberot s'est mis à boire pour se consoler et il ne se dégrise plus.

— Le pauvre diable! j'ai été seul à le plaindre, ajouta Tristan tout en bourrant sa pipe...

— Et l'enfant? demandai-je.

— L'enfant?... Il y a une providence pour les mioches. Il a été adopté par de riches filateurs sans postérité, et ils n'en ont pas fait un poète, je t'en réponds!

XVII

PROFILS DE JEUNES FILLES[1]

Aimez-vous les jeunes filles? Moi, j'ai pour elles l'admiration platonique et désintéressée d'un célibataire déjà mûr, qui frise la quarantaine et qui songe, non sans mélancolie, au temps lointain où son cœur battait et où il a manqué le coche du mariage. — Je me retourne pour les voir passer, mais *elles* passent sans me voir. Je devine à leur regard distrait que pour cet « âge sans pitié » je ne suis plus qu'un indifférent. C'est à l'impassibilité de ces jeunes visages qu'on peut constater l'approche de la maturité commençante. Au début, cela ne laisse pas d'être triste et humiliant, mais, avec un peu de philosophie, on s'y fait et on se résigne à n'être plus qu'un observateur bienveillant et sans

prétention. On rajeunit ses yeux en les posant de préférence sur des figures printanières, comme un vieil amateur d'horticulture, devenu pauvre, s'arrête devant l'étalage d'un marchand de fleurs et contemple avec un sourire admiratif les azalées couleur de chair, les chromatelles d'or pâle, les orchidées rares, qui iront s'épanouir dans les jardinières des gens riches.



Sur le chemin de ma maison à mon bureau, aux environs du quai Voltaire, il y a un cours de peinture dont la clientèle est toute féminine, et c'est un de mes plaisirs, le matin, de voir les jeunes filles qui fréquentent cet atelier s'y acheminer lestement, tantôt seules, tantôt deux à deux, portant leur boîte de couleurs ou leur carton de dessin et souvent aussi un petit sac contenant le déjeuner de midi. Vêtues de toilettes très simples aux nuances peu voyantes, coiffées de ces grands chapeaux maintenant à la mode, qui jettent une ombre douce sur le haut de la figure, elles ont presque toutes déjà un petit air sérieux, — l'air de filles qui sortent seules et qui

ont le sentiment de la responsabilité que leur impose cette liberté relative. Plusieurs sont jolies, d'autres sont plutôt laides, aucune n'est vulgaire ni banale. Elles ont toutes une personnalité intéressante; on devine dans chacune d'elles un caractère déjà façonné par les premières escarmouches de la bataille de la vie, par l'habitude de réfléchir et de prendre spontanément une décision. L'une d'elles surtout m'a frappé. Elle débouche quotidiennement, à la même heure, du pont Royal, et marche du pas rapide et résolu de quelqu'un qui connaît le prix du temps. Elle a vingt-quatre ans à peu près et paraît laide à première vue. Ses os maxillaires sont trop saillants, son nez trop court, son front carré; avec cela elle est pâle, et son corsage taillé en blouse dissimule mal la maigreur de son buste; mais ses grands yeux sombres et purs ont une expression intelligente et chercheuse qui vous remue; sa bouche bien modelée respire la grâce et la bonté, et cela corrige l'énergique gravité de ses traits. Cette figure irrégulière et un peu maladive est éclairée par une radieuse lueur de pensée et de volonté. En elle, il y a déjà la femme éprouvée par les difficultés de la vie; mais les yeux purs et ques-

tionneurs, la naïve bonté de la bouche disent aussi la jeune fille qui a conservé d'enthousiates illusions, et c'est ce qui fait la poésie et le charme de cette étrange personne.



Elles deviennent rares, les jeunes filles, comme deviennent rares les vins francs et les hommes d'État. Je parle naturellement des vraies jeunes filles. Je ne range pas dans cette catégorie ces niaises poupées vivantes, sans instruction et sans initiative, qui n'ont pas deux idées dans la tête et qui ne peuvent répondre oui ou non sans chercher leur réponse dans les yeux de leur maman. Je n'y mets pas non plus ces filles à la mode, qui ont été élevées en serre chaude dans une atmosphère mondaine et artificielle. Celles-là, n'ayant pas eu d'enfance, n'ont que l'apparence de la jeunesse ; elles se maquillent déjà à dix-huit ans comme de vieilles coquettes sur le retour; elles n'ignorent rien, parlent de tout avec une précocité et un aplomb effrayants, ont des allures garçonnières et, — stérilisées à force de fausse culture, — elles ne possèdent plus ni cœur ni

cervelle, ni enthousiasme ni sensibilité. — Non, la vraie jeune fille est comme une fleur qui a encore sur ses pétales le velouté de l'enfance, mais d'où s'exhale déjà l'exquis parfum de la femme. Elle est avant tout naturelle et simple, son esprit est plein de pudiques réserves et d'innocentes audaces. Elle s'est développée harmonieusement avec les années et pas été *forcée* par une culture hâtive. On lui a laissé toute sa spontanéité, toute sa grâce virginale. On l'a initiée à la vie, en lui apprenant de bonne heure à savoir se décider elle-même et à avoir la responsabilité de ses actions. Elle se montre telle qu'elle est, avec ses qualités et ses défauts, ses aversions et ses sympathies, et, comme tout ce qui est naturel, elle est un charme pour les yeux et le cœur. Si peu douée qu'elle soit sous le rapport de la beauté, elle plaît néanmoins, parce que ses yeux limpides et son franc sourire reflètent la santé et la gaîté de son âme. En un mot, elle est jeune, et elle emporte partout avec elle, comme une auréole, cette délicieuse couleur d'aube de la jeunesse. C'est d'elle qu'on peut dire avec le poète Nicolas Lenau :

« Une jeune fille, c'est comme une promesse,

comme une vie humaine en bouton, toute prête pour l'épanouissement. »



J'ai goûté tout récemment cette joie de me trouver au milieu d'un groupe de vraies jeunes filles. C'était chez un de mes collègues du ministère, qui m'avait invité à partager son dîner de famille. J'arrivai de bonne heure, sans cérémonie, au sortir de mon bureau. Mon collègue habite tout au haut d'une de ces maisons du boulevard Saint-Michel, qui ont vue sur le Luxembourg et sur les coteaux de Saint-Cloud. De ses fenêtres ont voit le grand jardin verdoyant avec ses quinconces de marronniers, ses statues blanches, ses bassins miroitants; au delà, des masses de toits s'estompent de fumée, et tout au loin, de bleuâtres collines ferment l'horizon; un grand espace de ciel s'arrondit là-dessus. C'est plein d'air, de soleil et de gazouillements d'oiseaux. Si le spectacle du dehors est magnifique, en revanche l'appartement est modeste; l'antichambre est étroite et sombre, les pièces en enfilade sont honnêtement meublées de vieux meubles de

noyer. Dans le salon, orné de quelques bonnes gravures du XVIII[e] siècle, il y a d'antiques fauteuils en velours d'Utrecht, une « causeuse » qui date du temps de Louis-Philippe, une étagère-bibliothèque et, dans un angle, un piano droit encombré de musique, avec son tabouret dont la tapisserie est l'œuvre d'une des femmes de la maison. L'ameublement est pauvre, mais il n'est pas vulgaire; on sent que ce petit salon est habité par des gens de goût. Il y a des fleurs fraîches partout, dans la jardinière, entre les fenêtres et dans les vases de la cheminée; sur l'étagère sont rangées les œuvres de la plupart de nos poètes contemporains habillés d'une jolie demi-reliure.

Quand j'entrai, le salon était plein de soleil, plein aussi du babil gai et léger de quatre jeunes filles de dix-huit à vingt-quatre ans. D'abord, la fille du maître de la maison, presque encore une enfant; ses traits arrondis et mignons ont ce quelque chose d'inachevé et d'indécis qui indique la transition entre l'adolescence et la jeunesse; ses cheveux châtains plaqués sur les tempes sont réunis par derrière en une longue natte qui tombe très bas derrière le dos; avec ses yeux bleus, ses joues d'un rose délicat, sa taille svelte

et son corsage plat, elle a l'air d'une vierge de Pérugin. La seconde... la seconde était ma jeune fille du quai Voltaire avec sa figure énergique et ses yeux sombres et purs. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux courts, rejetés en arrière, moutonnaient autour de son cou. Elle me reconnut, nous nous étions tant de fois croisés à l'angle du Pont-Royal, elle allant à son atelier et moi à mon ministère; — et un bon sourire éclaira sa physionomie concentrée et pensive. La troisième était une Parisienne de race, blonde, grassouillette, la taille bien formée, la figure spirituelle, allumée à chaque instant par un sourire étincelant qui creusait une fossette de chaque côté des joues et découvrait de jolies dents blanches. Aussi elle riait aux éclats, et sa gaîté montait en notes perlées vers le plafond bas du petit salon. La dernière, aussi jeunette que la fille du logis, sentait encore sa province. Elle était arrivée à Paris depuis peu pour faire du modelage à l'atelier d'un de nos maîtres sculpteurs, et elle avait la gaucherie naïve d'une petite fille élevée en sauvage, mais elle avait aussi la grâce et le parfum de la fleur sauvage. Rose, fraîche avec une vivacité d'eau courante, une verdeur fores-

tière, elle était tout enthousiasme; elle parlait avec animation de ses études de modelage, ses grands yeux bleus s'illuminaient et on y sentait passer la lueur du feu sacré.

Ces quatre jeunes filles sont compagnes d'atelier, toutes quatre dessinent ou modèlent, non pas en amateurs, mais sérieusement, courageusement, comme des filles qui veulent vivre de leur travail et qui se destinent à cette rude carrière artistique, où il y a tant de coureurs et si peu de vainqueurs. Elles ont la foi, elles ont l'énergie, et, pleines encore de ces illusions qui dorent le beau ciel de la jeunesse, elles se croient capables de tous les efforts; elles ont pris leur essor et volent à toutes ailes dans le bleu de l'espérance. Deux d'entre elles venaient déjà d'obtenir un premier succès, et la réunion à laquelle j'assistais avait pour but de fêter cette double réussite. J'écoutais le babillage amusant de ces quatre enfants si confiantes, si en dehors ; elles parlaient des rivalités de l'atelier, des petits mécomptes et des grosses illusions qui y foisonnent. Si, comme les fées des contes de *Ma mère l'Oye,* j'avais pu en ce moment disposer de quatre dons, j'aurais souhaité pour ces quatre boutons

de jeunesse l'épanouissement radieux sur lequel elles comptaient si ingénûment, et que les aigres bises de la réalité font malignement avorter neuf fois sur dix.



Elles s'étaient groupées autour du piano. La blonde au rire éblouissant feuilleta un cahier de musique et, accompagnée par la petite sauvage aux yeux bleus, elle se mit à chanter quelques-unes de ces brunettes du XVIIIe et du XVIIe siècle, recueillies par Wekerlin : *Rosette, pour un peu d'absence;* l'*Amour au mois de mai; Rochers inaccessibles,* etc., simples et alertes chansons, aimées de nos grand'mères, gaies et tendres à la fois comme les rayons d'une matinée de printemps. Ces mélodies vieillotes, soupirées par cette voix limpide et fraîche, m'allaient doucement au cœur et à l'imagination. Il me semblait assister au réveil de la *Belle au bois dormant,* si jeune et charmante dans son antique robe taillée « à la mode de ma mère-grand' ». Une flambée de soleil couchant venue par la fenêtre entrebâillée glissait sur ces quatre têtes de jolies filles, dorant les

frisons de leurs cheveux, rosant les blancheurs de leur cou et mettant des étincelles dans leurs yeux rieurs. — Ce soleil, cette musique, cette jeunesse, la suave odeur des résédas et des roses dont le petit salon était décoré, tout cela me grisait mollement, et, enfoncé dans mon fauteuil, les mains croisées, les paupières mi-closes, je me disais : Décidément, il y a des heures où il fait bon vivre !



Tout à coup la porte s'ouvrit et, dans la pièce si gaie et si lumineuse, entra une cinquième jeune fille, toute frêle, toute mince, vêtue de noir, et dont la taille mignonne semblait encore rapetissée par les longs voiles de deuil qui l'enveloppaient. Ce fut comme une brume soudaine voilant le soleil; la musique s'arrêta et les quatre enfants, redevenues sérieuses, s'avançèrent les mains tendues vers la visiteuse : — une amie de pension dont la maîtresse du logis me conta tout bas la triste histoire. — Elle était l'aînée de dix enfants, et le père, seul soutien de cette nombreuse famille, venait de mourir après une dou-

loureuse maladie qui avait dévoré les maigres ressources de la maison. Pour soutenir ses frères et ses sœurs, la jeune fille en noir avait accepté une position de maîtresse de français dans un pensionnat de Londres, et elle partait le soir même pour Boulogne, où elle devait s'embarquer le lendemain. Elle venait faire ses adieux à ses amies, et ses yeux rougis, ses lèvres agitées par un sanglot retenu à grand'peine, disaient toutes les angoisses de ce pauvre petit cœur si précocement meurtri. Les quatre jeunes filles avaient entouré leur amie, dont le vêtement noir faisait tache au milieu de leurs pimpantes toilettes d'été. Elles lui prodiguaient leurs meilleures caresses. Les souvenirs de la pension revenaient à la file, et, pour la distraire un peu des inquiétudes poignantes du présent, elles évoquaient tendrement la mémoire des jours d'autrefois : les causeries de la salle d'étude, les vers lus en cachette aux heures matinales du dortoir, les châteaux en Espagne édifiés à l'ombre des tilleuls du grand jardin... Mais tous ces échos de la vie de pension ramenaient involontairement au cœur de l'orpheline les préoccupations de l'heure présente. Elle souriait tristement et n'osait parler, de

peur de fondre en larmes. Au bout d'une demi-heure, elle se leva en disant qu'elle avait encore tant à faire avant le départ. Toutes quatre l'embrassèrent longuement. C'était navrant, le contraste de ces quatre jeunes filles douillettement installées en pleine vie parisienne, au milieu de leurs proches et de leurs occupations familières — et de cette pauvre enfant de vingt ans, qui allait le lendemain mettre la mer entre elle et ses amis; qui partait seule pour un pays inconnu, où, étrangère au milieu des étrangers, elle serait obligée de gagner son pain et celui de ses frères. Elle s'arracha aux embrassades, ramena son voile sur ses yeux mouillés et disparut dans l'antichambre obscure. Les jeunes filles rentrèrent graves et pensives; elles venaient d'entrevoir à travers les crêpes de deuil de leur amie un coin des misères que la vie nous ménage; et moi, le cœur serré, je songeais aux sanglots cruels qui devaient secouer la poitrine frêle de la petite orpheline, tandis qu'elle redescendait seule l'escalier.

XVIII

MUSIQUE

En ce temps de gâchis moral, il y a des heures où l'on a soif d'un peu de musique. Au milieu et au-dessus des aigres discussions des politiciens et des journalistes, on voudrait entendre les accords d'une maîtresse symphonie qui calmerait soudain les cerveaux affolés, qui rassiérait les esprits déséquilibrés. « Il n'est, dit Shakespeare, d'animal si farouche dont la musique ne change peu à peu le tempérament. L'homme qui n'a pas une musique en lui-même et que n'émeut pas la douce harmonie des sons, est né pour la trahison, le vol et la perfidie. » Je me faisais ces réflexions hier, en écoutant de vieilles et toujours exquises mélodies, chez un ami, dans un quartier solitaire et silencieux où je m'étais

réfugié, loin du vacarme des trompes et des cors de chasse du mardi-gras. La musique nous délivre de l'étreinte grossière et oppressive de la réalité ; elle nous emmène dans une région supérieure où nous savourons à l'aise la subtile poésie des choses, où nous respirons le parfum de la fleur sans voir le terreau dans lequel plongent ses racines. Tout en me laissant aller au délicieux bercement des modulations mélodiques, j'évoquais le souvenir de certaines émotions musicales qui avaient laissé une date dans mon cerveau ; je me plaisais à en suivre la trace depuis l'âge où l'on a conscience de ses sensations ; je les écoutais s'égrener dans ma mémoire, comme une gamme aux notes liées ou détachées, tantôt assourdies et tantôt vibrantes...



La première impression musicale un peu nette m'a été donnée par une romance jadis populaire, *Ma Normandie*, de Bérat, entendue dans ma petite enfance au coin d'une rue de ma ville natale. Je vois encore la rue étroite, bordée de boutiques, et devant une porte, les deux chan-

teuses ambulantes qui répétaient en chœur le refrain, l'une d'elles s'accompagnant sur une guitare. Les couleurs des devantures de chaque magasin, le costume fripé de ces deux cigales errantes, et jusqu'au son de voix aigu de celle qui faisait la partie haute dans le duo, tout cela m'est resté bien précis; je n'ai qu'à fredonner les premières notes :

Je vais revoir ma Normandie,
C'est le pays où j'ai reçu le jour...

pour retrouver la physionomie de ma petite ville en ce temps-là : — alors que la malle-poste traversait encore la grand'-rue, où les boutiques avaient une honnête mine provinciale et où leurs propriétaires ne s'étaient pas avisés de les accommoder à l'instar de Paris. Il y avait surtout dans cette romance une phrase où il était question des hirondelles ; elle éveillait dans mon cerveau d'enfant toute une série d'idées neuves et vagabondes. Sur l'aile de la mélodie, je m'envolais en esprit vers des horizons mystérieux ; la guitare bourdonnait doucement, et la voix de la chanteuse semblait elle-même monter comme les hirondelles et s'enfuir dans un pays féerique. —

Ma seconde impression date de l'adolescence. Je la dois à la sonate en *la* de Mozart, jouée par une fillette de quatorze ans sur un vieux piano qui avait des sons d'épinette. Moi, je travaillais à un thème latin, et, par la croisée ouverte, je voyais dans la chambre d'en face le dos maigre et les cheveux nattés de la petite fille assise devant son clavier. Les notes du thème montaient lentes, argentines, nettement cadencées dans l'air limpide du matin; puis les variations se succédaient, reprenant le motif du thème avec des développements d'une grâce et d'une suavité adorables. Et je sentais éclore, au fond de mon cœur, comme des primevères de mars, des désirs inconnus et chastement tendres, des troubles vagues et délicieux. J'éprouvais, pour la première fois, quelque chose de cette joie limpide et lumineuse qu'on ressent au commencement du printemps, en voyant la blanche et brève floraison des abricotiers, en respirant l'odeur fine et pénétrante des chatons des saules.



Vers la même époque, je trouve une sensation musicale d'un autre ordre mais également vive. — C'est en avril 1848. La principale rue de ma petite ville est pleine d'une foule de jeunes hommes coiffés d'un képi, vêtus d'une blouse grise qu'une écharpe rouge noue à la ceinture. C'est un bataillon de je ne sais quelle légion étrangère, dont le gouvernement provisoire s'est débarrassé en lui donnant pour objectif la délivrance de la Pologne, et en l'expédiant étourdiment à la frontière. Ces soldats de l'insurrection gagnent pédestrement Strasbourg et ils ont fait étape dans notre ville. Au soir tombant ils se rendent sous les fenêtres d'un certain orateur populaire, qui joue au tribun dans les clubs locaux, et là, massés dans toute la largeur de la rue, ils entonnent le *Chant du Départ*. Pour la première fois j'entends cet hymne large et vibrant sortir de cent bouches enthousiastes; il me semble qu'un souffle épique circule à travers la rue, et je me sens soulevé par une émotion inexprimable. Tout à coup on fait silence, le tribun paraît à sa fenêtre, — et comme il est doué de cette qualité indispensable aux tribuns : un organe retentissant comme un clairon, — sa voix cui-

vrée et emphatique résonne dans la nuit, laissant tomber sur toutes ces têtes grisées de musique les grands mots de « liberté, réveil des » peuples, fraternité des nations, » puis des hurrah éclatent et les gens de la légion étrangère regagnent leur auberge en entonnant le *Chant des Soldats* de Pierre Dupont. Et, de retour dans ma chambre d'écolier, j'entends encore au fond de la ville endormie ces voix harmonieuses et farouches à la fois, déclamer sur un rythme plein de menaces :

Toute l'Europe est sous les armes,
C'est le dernier râle des rois.
Soldats, ne soyez pas gendarmes,
Soutenez le peuple et ses droits...



Porté sur cette mer mélodieuse du Souvenir, par une succession de vagues mollement ondulées, j'arrive à une verte et joyeuse saison de ma jeunesse, où, en compagnie d'un ami, je voyageais à pied, sac au dos, dans les montagnes des Pyrénées. — Un soir, au sortir de Barèges, après avoir traversé la montagne de

Toue et de verts pâturages tout fleuris de magnifiques iris violets, nous nous trouvions non loin du sommet du Pic de Bigorre, à l'endroit où le lac d'Oncet enfonce sa coupe verte dans la roche escarpée et schisteuse. — Maintenant qu'on a élevé un observatoire à la cime du Pic, je ne sais si le lieu de la scène a changé; mais à cette époque, le décor était d'une grandeur et d'une sauvagerie admirables. — Sur la crête d'un col nommé *la Hourque des cinq Ours*, une pauvre auberge se dressait seule, collée aux flancs pierreux de la montagne. Le jour tombait, les contours abrupts des pâturages se reflétaient nettement dans l'eau vert sombre du lac; éclairées par la dernière illumination du soleil couchant, les cimes neigeuses du Néouvielle et du Vignemale se détachaient en rose sur l'azur foncé du ciel, tandis que de l'autre côté, dans une échancrure du Pic, la nouvelle lune montrait sa corne d'argent. Tout était majestueusement silencieux; mais, au moment où nous approchions de l'auberge, un chœur de voix d'hommes et de femme monta doucement dans le crépuscule. Je ne saurais vous exprimer ce qu'avaient de poétique et de presque divin ces

voix chantant une chanson béarnaise de Despourrins au milieu de cette solitude. On eût dit l'idéale poésie des hauts sommets et des neiges éternelles s'exhalant tout à coup en accords féeriquement harmonieux. Et quand nous eûmes contourné la façade de l'auberge, nous trouvâmes que ces mystérieux choristes étaient tout simplement des ouvriers maçons et des servantes qui se délassaient de leur besogne quotidienne en répétant les chants populaires du pays de Bigorre. A côté de nous, deux touristes accompagnant une jeune fille de dix-huit ans, écoutaient également ce concert improvisé. Enveloppée dans les plis de son manteau sombre, la jeune fille paraissait très émue par le charme de la musique et la grandeur du paysage. Ses yeux bruns, limpides, brillaient aux virginales lueurs de la lune naissante; — et pendant tout le reste du voyage, j'associai délicieusement le souvenir de ces bruns regards enthousiastes à l'impression de ce site grandiose et de cette harmonie rustique montant dans la nuit étoilée.



« Toute musique populaire est divinement belle, » disait le poète Lenau. Et il pouvait en parler savamment, lui qui était né dans ce pays de Hongrie, où les mélodies populaires éclosent comme des fleurs sauvages sous l'archet passionné des tsiganes. C'est justement à ces tsiganes que je dois une de mes dernières, et de mes plus persistantes jouissances musicales. C'était pendant l'été de 1877, au moment de la grande Exposition; une société hongroise célébrait sa réunion annuelle par un grand banquet à la Varenne-Saint-Maur. Dans la vaste salle dont les fenêtres donnaient sur une île verdoyante de la Marne, toute la colonie hongroise était représentée : vieux Magyares à barbe blanche, artistes, ouvriers, et chaque convive avait amené sa femme ou sa fille. Autour des tables en fer à cheval, les toasts se succédaient, précédés de longs discours. Au moment où l'on débouchait le champagne, on annonça l'arrivée des tsiganes de l'exposition, et tout à coup, dans le fond de la salle du banquet, la marche de Rakoçzy éclata au milieu d'applaudissements tumultueux. Le chef de la bande, Berkès Lajos, son violon à l'épaule, s'avançait comme un inspiré au milieu

des dîneurs, et, — grisé lui-même par sa propre musique, — il rythmait des yeux, des bras, de tout le corps, le mouvement tantôt mélancolique et tantôt enragé de l'hymne national. Emportés par ces accents farouches, qui leur rappelaient la patrie, tous les Hongrois s'étaient levés, brandissant leur verre, et de tous les côtés des *eljen* frénétiques saluaient les tsiganes. — Après la marche, ils jouèrent les vieux airs du pays, ces mélodies magyares tantôt délicieusement amoureuses, tantôt imprégnées d'une tristesse navrante. Les violons disaient le chant avec largeur, la basse grondait, la clarinette lançait des notes aiguës comme des plaintes; sur les cordes du *tsimbalom*, les marteaux, alternant rapidement, produisaient des vibrations pareilles au roulement d'un orage lointain. Des éclairs d'enthousiasme illuminaient les yeux, et les auditeurs tressaillaient, secoués jusqu'au fond de leurs centres nerveux par cette musique étrange et passionnée. Les Hongrois ne tenaient plus en place; leurs jambes s'agitaient impatiemment. On enleva les tables et les danses nationales, les *tsardâs* allègres, les graves *palotâs*, les valses languissamment voluptueuses ne cessèrent plus.

Aux premières blancheurs de l'aube, en m'en revenant le long des berges frissonnantes et vaporeuses de la Marne, j'entendais encore au loin retentir l'orchestre vibrant et endiablé des tsiganes...

XIX

FLEURS D'AUTREFOIS

Il y a des semaines où on est mal en train. Les gens de chez moi ont dans leur patois un mot très énergique pour exprimer cet état d'esprit; ils disent qu'ils sont *débiscaillés*, ce qui signifie qu'ils ont le visage retourné. Quand on a la jaunisse, on voit tous les objets teints d'une livide couleur jaune; quand on est *débiscaillé*, on est en proie à la même infirmité, et les plus belles médailles vous semblent n'avoir plus que des revers. Les choses de ce monde vous font l'effet d'une tapisserie vue à l'envers; on n'en aperçoit plus que les nœuds, les raccords et les bouts de laine pendant misérablement. Lorsque je suis dans ces sombres dispositions, il n'y a plus pour moi qu'un remède : reposer mes yeux sur de la

verdure et des fleurs, c'est pourquoi je suis allé ce matin au marché de la Madeleine. — Cette longue allée où la lumière est doucement tamisée par les toiles tendues au-dessus des échoppes, présente à l'œil des foisonnements de plantes vertes, des amoncellements de roses, et de tous côtés, une réveillante fête de couleurs. Toutes les nuances du rouge se mêlent et s'harmonisent sur les tiges des géraniums et des pélargoniums; dans des seaux de fer-blanc les bleuets et les myosotis étalent de larges taches bleues; les fuchsias élancent dans l'air comme des fusées leurs branches sveltes, dont les clochettes frissonnantes retombent en pluie de rouges étincelles. Les bottes de jasmin montrent leurs pâles étoiles dans les déchiquetures du feuillage foncé, à côté des roses cramoisies ou laiteuses, dont le parfum vous fait rêver aux fabuleux jardins des contes des *Mille et une Nuits*. — Dans l'une des échoppes, une modeste collection d'œillets d'Inde m'a envoyé tout à coup son odeur poivrée au passage, et m'a reporté bien loin en arrière, vers les saisons oubliées où cette fleur était à la mode.



Quand on est dans la pleine exubérance de la jeunesse, on a le goût des nouveautés en horticulture, comme en philosophie et en politique. Jadis je m'entichais des plantes exotiques et rares qui commençaient à montrer, dans nos jardins, leurs curieux visages d'étrangères. Je n'avais d'yeux que pour les grenadilles, les magnolias, les gardénias et les gloxinias. Maintenant que nos parterres et nos jardinières sont envahis par ces nouvelles figures, et que nous sommes devenus cosmopolites en horticulture, comme dans nos mœurs et nos idées, je commence à regretter les vieilles fleurs françaises qui décoraient les plates-bandes d'autrefois et dont les espèces ont quasi disparu. Vous êtes-vous demandé ce que deviennent ces fleurs démodées qui ont, comme les mots et les nationalités, leur période de grandeur et de décadence?

> Ne dum sermonum stet honos, et gratia vivax;
> Multa renascentur quæ jam cecidere, cadent que
> Quæ nunc sunt in honore vocabula...

Il en est de même de nos fleurs : beaucoup ont été en honneur, qu'on ne retrouve plus maintenant qu'au fond de quelque obscur village ou dans

ces jardinets que les employés de chemins de fer cultivent le long de la voie. Elles ont le sort de ces poèmes et de ces romans qui ont charmé nos grand'mères, dont on sait encore les noms, mais qu'on ne relit plus guère qu'à la campagne, un jour de pluie, quand on les découvre sur les rayons poudreux de la bibliothèque d'un vieil oncle. Connaissez-vous le poème de la *Navigation* d'Esménard, *Claire d'Albe* de Mme Cottin, le *Solitaire* du vicomte d'Arlincourt? Avez-vous lu seulement les *Jardins* de Delille? Et cependant toutes ces œuvres ont été jadis de grands succès. Songez après cela à ce qui adviendra de nos romans en vogue et de nos fleurs à la mode? Quand je revois ces livres tant choyés, ces plantes tant fêtées il y a quelque soixante ans, je ne puis m'empêcher de me rappeler une épitaphe que je déchiffrai un jour sur les dalles d'une vieille église romane : « Passant, tu vois ce que je suis, tu sçay ce que j'ai esté, pense de toi ce que tu seras. »



Parmi ces plantes oubliées ou dédaignées, connaissez-vous la *croix de Jérusalem*, dont le nom

botanique est *lychnis chalcedonica?* Elle a presque complètement disparu, et cependant elle ne manquait ni de noblesse ni de beauté, avec ses tiges feuillues d'un beau vert, terminées par des corymbes de fleurs d'un rouge vif, en forme de croix de Malte. Elle avait surtout ceci d'appréciable pour les gens qui aiment à jeter de la poudre aux yeux, c'est que ces fleurs, mises à la boutonnière, simulaient à s'y méprendre le ruban de la Légion d'honneur. Les amateurs de décorations pouvaient impunément en orner leur redingote; c'était plus innocent et moins coûteux que l'ordre du Christ. Et son cousin germain, le *compagnon?* disparu aussi, avec un autre petit œillet de la même famille, qu'on appelait la *mignotise* et qui, planté en bordures touffues, répandait un pénétrant et fin parfum de girofle. C'était un charme pour les yeux que ces plates-bandes d'autrefois avec leur ceinture de plantes vivaces, qui sentaient bon, avaient des couleurs gaies et se reproduisaient presque sans culture : les grandes campanules violettes, la campanule *bâton de Jacob*, la fraxinelle, l'hémérocale à odeur de fleur d'oranger, les balsamines pourprées ou panachées, les *boules de neige*, les impériales qui

annonçaient le printemps, les roses de Noël qui affrontaient l'hiver, que sont devenues toutes ces fleurs familières et patriarcales qui s'harmonisaient si bien avec la physionomie bourgeoise et hospitalière des vieux logis de province?



La physionomie elle-même de la province s'est altérée. Les grandes villes percent des rues droites et monotones et les bordent de bâtisses neuves, à l'instar de Paris; les petites villes imitent les grandes. Encore un peu et on ne retrouvera plus un seul de ces vénérables logis à façade sculptée, dont les portes cochères laissaient voir, en s'ouvrant, une cour silencieuse et fleurie, aux murs tapissés des larges feuilles rondes de l'aristoloche. Au delà du perron, à travers le couloir assombri du vestibule, on apercevait, comme au bout d'une lorgnette, le jardin avec ses caisses de lauriers-thyms, ses bordures de juliennes blanches et rouges, et ces magnifiques plantes décoratives, oubliées et démodées aussi : la rose trémière et l'héliante tournesol. — Y avait-il un décor plus charmant que ces hautes

mauves pyramidales, que nous appelions chez nous des *roses papales* et qui s'élevaient aux angles des carrés? Dressant majestueusement leurs hampes ornées de feuilles opulentes, elles étalaient leurs corolles satinées aux nuances si vives et si variées : les unes d'un jaune pâle, d'autres couleur de chair ou d'un blanc de lait, d'autres enfin d'un rouge si foncé qu'il paraissait noir. Et les grands *soleils* qui épanouissaient en pleine chaleur d'août leurs énormes fleurs si bien nommées, au disque d'or couronné de fleurons d'une riche couleur souci? C'était merveille de les voir, éclatantes et solitaires, dans la lumière estivale qui les baignait. On eût dit d'étranges divinités péruviennes autour desquelles, comme un peuple de dévôts en prière, bourdonnaient des centaines de mouches à miel.



Je ne puis penser à toute cette flore oubliée sans revoir un antique jardin de mon enfance, un vrai fouillis herbeux, touffu, mal ébranché, mais où toutes ces plantes poussaient à la bonne aventure. Je me remémore les massifs de fram-

boisiers, les plates-bandes diaprées de *bouquets tout-faits* et de pavots multicolores, entre lesquels trois vieux pruniers de reine-claude tordaient leurs bras crevassés où des gommes se distillaient en larmes d'or. J'entends par-dessus les arbres le carillon des cloches de vêpres tintant dans la paix des après-midi de dimanche, et, dans les silences des sonneries, je perçois encore le bruit mat et sourd d'une prune mûre, gercée et succulente, qui tombait parmi les touffes d'œillets. Les coins d'un ciel bleu ouaté de blanc, entrevus parmi les branches; l'odeur des phlox lilas; le profil incliné des « soleils » couleur d'or; le son mélancolique de la flûte de notre voisin le ferblantier; toutes ces sensations me reviennent comme si c'était hier. Quelle douceur endormante régnait dans cet enclos feuillu! Rien ne la troublait que la perspective d'une leçon de catéchisme à réciter au curé, le soir, à la sortie des vêpres.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse.

Le chapitre de la *grâce sanctifiante et habituelle* était le point noir de cette quiétude azurée et ensoleillée, comme aujourd'hui la pensée d'ar-

river ponctuellement à mon bureau gâte la joie de mes flâneries du matin. Quand je songeais à ma leçon peu sue et aux interrogations du curé, je me disais : « Oh ! être grand, pour n'avoir plus de catéchisme à apprendre ! » Maintenant que je suis grand, je m'aperçois que la corvée du catéchisme a été remplacée par le tourment de la *feuille de présence*, et je soupire : « Oh ! quand viendra l'heure de ma retraite ! » Et elle viendra, et avec elle la décrépitude, et de désir en désir, je cheminerai tout doucement vers cette auberge du repos suprême qu'on appelle le cimetière, et je n'aurai pas même la consolation de sentir pousser sur ma tête les fleurs de mon enfance, les « croix de Jérusalem » et les « soleils » dont les grainetiers de ce temps-là dédaigneront tout à fait de collectionner les graines.



Que de moroses pensées à propos de fleurs ! Et pourtant, l'hymne de vie, qui nous le chante mieux que ces plantes épanouies dont la floraison ne chôme pas un jour de l'année ? Quand les chrysanthèmes ont célébré en chœur la chute de

l'automne, les romarins et les perce-neige fredonnent discrètement la chanson de l'hiver. Les ajoncs d'or s'ouvrent dès la fin de janvier, les chatons des noisetiers fleurissent à la Chandeleur, et les anémones, les violettes et les jolis-bois embaument les feuilles sèches au milieu des giboulées de mars. — Dans ce vieux jardin de mon enfance, c'était une fête pour moi d'épier aux jours de dégel l'éclosion des *oreilles d'ours* qui bordaient les parterres. Les oreilles d'ours veloutées, aux nuances d'un brun violet ou d'un jaune d'or, au délicat parfum printanier, encore une fleur perdue !... Elles alternaient dans nos plates-bandes avec les primevères blanches et roses, et c'est chez elles que j'ai pris, un matin, ma première leçon de botanique, sous les auspices d'une vieille grand'tante qui avait « des clartés de tout », et qui ne dédaignait pas de répondre aux interrogations posées sans relâche par un petit-neveu de dix ans singulièrement questionneur. Ce matin-là, j'étais préoccupé de savoir d'où venait le miel dont j'avais mangé une tartine. — Comment fait-on le miel, grand'tante? — Ce sont les abeilles qui le fabriquent. — Avec quoi? — Avec du sucre qu'elles vont chercher dans les fleurs. — Ah!

il y a du sucre dans les fleurs! — Cette découverte réjouissait mes instincts de gourmand. — Oui, répondit la tante. — Elle se baissa, cueillit une primevère, enleva délicatement la corolle, et me posant le pistil humide et vert sur les lèvres : — Goûte, ajouta-t-elle. — Et j'y goûtai et je trouvai qu'effectivement cela avait une petite saveur sucrée. Alors la bonne femme reprit une primevère et elle m'expliqua le mystère des étamines, le pollen tombant en poudre d'or sur le pistil imbibé de suc, et par une métamorphose vraiment féerique la fleur se changeant en fruit. Pour compléter la démonstration, elle m'ouvrit la capsule d'un pavot défleuri et me montra les milliers de petites graines vertes qui y dormaient encore. En même temps, dans mon cerveau, des semences nouvelles germèrent tout à coup, et mieux que dans le texte de mon *Histoire sainte,* je compris le mot de Dieu à Abraham : « Ta postérité sera aussi nombreuse que les étoiles du ciel. » Quoi d'étonnant, puisque, dans cette seule tête de pavot, il y avait assez de graines pour ensemencer trois ou quatre jardins comme celui de ma grand'tante !



A partir de cette matinée, mon attention s'est trouvée fortement attirée vers le règne végétal, et je le déclare, je n'ai jamais regretté un seul des moments passés dans l'intimité des plantes. Elles m'ont donné de paisibles joies, elles m'ont initié à de curieux mystères; et elles m'ont aidé à supporter de mauvais quarts d'heure. — Aussi, je bénis la mémoire de la chère grand'tante qui m'a introduit la première dans ce merveilleux domaine des fleurs. Ceux qui nous ouvrent une fenêtre sur un nouveau monde d'idées, sont vraiment nos pères spirituels, et ces paternités-là sont souvent plus sacrées que certaines paternités charnelles dues à un moment de caprice ou au hasard d'une nuit d'hiver. « Celle-là est ma vraie mère! » disait d'Alembert, en parlant de la vitrière qui l'avait élevé, après l'avoir ramassé sur la voie publique où Mme de Tencin, sa mère naturelle, l'avait abandonné. — Je n'en finirais pas, si j'énumérais toutes les consolations et tous les encouragements que les fleurs m'ont prodigués. — Pendant les tristes jours de la Commune, alors que mon ministère était transporté à Versailles, elles m'ont plus d'une fois réconforté. Le Prussien occupait alors un bon tiers de notre pays, et un

damnable vent de folie avait passé sur Paris. On eût dit que la France allait sombrer corps et biens dans cette dernière tempête. Une après-midi de mai, j'allai promener mes angoisses et mes doutes dans les bois de Chevreuse. Tout était reverdi et des milliers de muguets ouvraient leurs clochettes blanches dans les taillis. Les sentiers en étaient embaumés. Et devant cette floraison exubérante et féconde, je me rappelai les milliers de graines enfermées dans la tête de pavot du jardin de ma grand'tante. Je me dis qu'il y avait certainement aussi, à cette heure de désarroi, des têtes françaises où devaient germer des idées généreuses et patriotiques, et qu'il devait suffire d'une seule de ces bonnes graines pour féconder à nouveau le champ désolé de la France. Et cette conviction m'est restée; dans les jours gris et ternes où notre horizon politique est le plus bas et le plus nuageux, je me dis qu'il y a dans quelque coin de notre pays français un cerveau génial qui répandra ses semences sur le sol appauvri et nous fera assister à une de ces floraisons merveilleuses, auxquelles nos yeux, hélas! ne sont plus guère habitués.

XX

JACOB

Le 15 décembre 1870, notre bataillon de mobilisés vint se cantonner aux avant-postes de Vitry-sur-Seine. Nous étions logés dans une rue qui va de la grand'route à l'église, non loin de la fontaine, dont la vasque de pierre servait à nos ablutions matinales. Je ne sais si la maison a survécu aux péripéties du siège et de la Commune, car elle était déjà bien vieille et bien délabrée quand le bataillon s'y installa, et nous la laissâmes dans un piteux état au départ. C'était, je crois, un ancien entrepôt de vins, aux vastes remises, aux étages irréguliers, desservis par un escalier tortueux et obscur. La pluie y entrait comme chez elle par les trous du toit; les portes disjointes ne fermaient plus, et les vitres étaient éborgnées.

N'importe, notre escouade s'installa joyeusement dans les deux pièces du premier étage qui lui étaient assignées ; on commença par supprimer une cloison pour ne faire du tout qu'une large chambrée, on calfeutra les fenêtres avec de vieux journaux, et on alla dans le parc voisin prendre une provision de bois vert pour la cheminée qui flamba jour et nuit. Notre escouade était singulièrement composée ; — elle offrait en petit l'image du bataillon où se trouvaient rassemblés les éléments les plus divers et les plus hétérogènes. — Il y avait d'abord le caporal, un garçon boucher ; puis un professeur de philosophie sorti l'année d'avant de l'École normale ; un paysagiste féroce et grincheux, qui bougonnait sans cesse ; un clerc d'huissier ; un vieil acteur du théâtre Montparnasse qui était devenu notre clairon ; un socialiste entêté et fanatique, que nous avions promu aux fonctions de cuisinier ; enfin un garçon d'une trentaine d'années, doux, timide et mélancolique, qui se nommait Jacob. Dans ce milieu tapageur et indiscipliné, Jacob représentait l'homme du devoir, soumis patiemment à toutes les exigences du service, astiquant consciencieusement son fusil, exécutant sans murmurer les ordres de ses chefs,

faisant scrupuleusement sa corvée et même celle des autres. — Tout ce monde disparate vivait en assez bonne harmonie, et dès le soir de l'installation, on s'était entendu pour transformer le triste gîte qui nous était échu en une habitation aussi confortable et hospitalière que possible. On ne nous laissa pas le loisir de nous y acagnarder. Le surlendemain matin, nous fûmes envoyés en grand'garde aux tranchées.



On partit après le café, par une petite pluie glaciale, qui promettait de durer toute la journée. — Les grand'gardes étaient postées à mi-chemin de Vitry et de Choisy-le-Roi. On traversait un vieux parc dont les arbres centenaires, abattus par le génie, encombraient les allées, puis on coupait en biais une longue prairie et on arrivait à la tranchée, non loin de la Seine, à deux pas d'une redoute récemment construite. — Là, on nous égrena dans le fossé, protégé du côté de l'ennemi par un revêtement en terre, et où nos prédécesseurs avaient construit de distance en distance des gourbis de branchages, qui nous

abritaient tant bien que mal contre l'averse. Ce n'était pas précisément un lieu de délices, et nous trouvions que les heures s'y traînaient comme si elles eussent eu du plomb aux ailes. Du reste, rien à faire qu'à rester debout, l'arme au pied, avec défense de parler haut et d'allumer du feu. Notre seule distraction était d'entendre de temps en temps le bourdonnement de mouche d'une balle, qui venait des avant-postes prussiens et passait au-dessus de nous dans l'air humide. Pendant le jour, ce fut encore supportable, mais la nuit, notre situation s'aggrava de toutes les petites misères qu'amène avec elle une complète obscurité, quand on ne peut ni se promener ni s'asseoir. Le ciel était d'un noir d'encre, la pluie tombait toujours, le fond du fossé était devenu une flaque d'eau, et le talus était si détrempé, si boueux que nous osions à peine nous y appuyer pour délasser un moment nos jambes endolories. Ajoutez à cela le supplice d'un sommeil qui vous tombe sur les paupières et auquel il faut bon gré mal gré résister. Involontairement les yeux se fermaient et on s'abandonnait à une somnolence de quelques minutes, puis on en était brusquement tiré par un coup de feu

parti on ne savait d'où, et qui mettait en alarme toute cette enfilade de soldats nerveux et inexpérimentés. Peu à peu le silence se rétablissait, on cédait à un second engourdissement jusqu'à ce qu'une nouvelle alerte vous fît sursauter dans la boue. Nous commençions tous à maugréer; Jacob seul, pendant la première partie de la nuit, avait gardé une contenance stoïque. Appuyé sur son *flingot*, la tête baissée, le dos arrondi, il mordait rageusement un vieux morceau de biscuit. Mais les natures les plus concentrées sont aussi les plus explosibles, et vers quatre heures du matin, trempé jusqu'aux os, grelottant, énervé, n'en pouvant plus, le doux Jacob éclata violemment. Il laissa tomber son fusil, arracha de ses épaules son sac, le lança dans la tranchée boueuse, s'assit dessus, et les poings dans les yeux se mit à sangloter bruyamment.

« J'en ai assez! criait-il entre deux hoquets convulsifs, c'est plus fort que moi!... Je n'ai jamais fait que mon devoir;... je n'ai jamais dit de mal du gouvernement; mais quand je songe que j'ai laissé à Paris, sans feu et sans personne, ma vieille mère!... C'est moi qui lui gagne sa vie... Tandis que je fais ce métier de propre à rien, elle

meurt de faim peut-être là-bas!... Et quand je pense que je ne reviendrai qu'estropié ou malade... Ah! je voudrais voir ici tous ceux qui nous ont amené cette guerre!... Je voudrais les voir crever de froid dans la boue et endurer ce que j'endure! » Il sanglotait violemment,et tous attroupés, nous écoutions avec effarement le pauvre garçon exhaler sa plainte dans la nuit pluvieuse. Tout à coup, partant du talus, une voix encolérée et brutale interpella le malheureux Jacob : « Hé là-bas, qu'est-ce que vous f... là? Caporal de pose, qu'est-ce que c'est que cet homme-là? — C'est Jacob, mon capitaine... Il est malade. — Malade? Il est gris comme un Polonais!... Quand nous serons rentrés au campement, vous me le fourrerez quarante-huit heures au *clou.* »



Jacob fit ses quarante-huit heures au *clou*, et il n'y eut pas ses aises, car lorsqu'il en revint, il était plus triste et plus pâle encore qu'avant. Dans l'intervalle, le temps s'était mis à la gelée. C'était le commencement de ce terrible froid qui marqua la fin de décembre 1870. Malgré le feu

flambant que nous entretenions dans la chambrée, nous grelottions la nuit sur le carrelage où nous couchions, et nous pouvions à peine dormir. Jacob était mon voisin de lit et je l'entendais trembler sous sa mince couverture. Quand il sommeillait un instant, c'était pour rêver tout haut du petit logement de la rue des Missions où il avait laissé sa mère; puis le canon de Bicêtre, qui ne se taisait ni jour ni nuit, le réveillait en sursaut et il se remettait à claquer des dents. — La veille de Noël, la neige couvrait toute la plaine de Vitry, et comme c'était pour nous jour de repos, nous nous promettions de passer chaudement la soirée autour de notre cheminée. Notre cuisinier, le disciple de Blanqui, s'était procuré de la farine et nous avait promis des crêpes pour faire réveillon. Vers huit heures, nous étions en train de préparer la pâte, en fumant nos pipes, quand le sergent-major entra brusquement dans la chambrée : « Tout le monde sac au dos, et dans un quart d'heure sur la place... On part en grand' garde... Ordre de l'état-major !... » Ce fut d'abord un concert de grognements et de récriminations; puis on obéit, ne pouvant faire autrement. Nous procédâmes en hâte au paquetage, et, laissant

près de notre bon feu les crêpes inachevées, nous descendîmes en armes sur la place. Le peloton se forma, et, dans l'obscurité, nous traversâmes en trébuchant la plaine toute blanche. La neige avait cessé, le ciel s'était éclairci, et il faisait un froid de loup. Quand nous fûmes près de la redoute, on posa les sentinelles, et le reste du bataillon fit halte sous un baraquement en planches. Je vois encore l'endroit : la Seine gelée et muette, le ciel fourmillant d'étoiles, et les hommes attroupés en masses noires à la porte du baraquement. Sur la canonnière, prise dans les glaces, un marin breton chantait seul dans la nuit une chanson paysanne. Et c'était quelque chose de navrant que cette mélodie rustique montant lentement dans cette silencieuse nuit de Noël. — Jacob était plus sombre et plus triste encore que de coutume. Comme couronnement de ses quarante-huit heures de clou, le capitaine lui avait infligé quatre heures de faction supplémentaire, et son tour allait venir. En effet, vers minuit, le caporal de pose appela le n° 8. — C'était le numéro de Jacob. — Il s'exécuta sans broncher et on le posa en sentinelle avancée dans une sorte de trou creusé à vingt-cinq ou trente

pas au-delà de la tranchée. — « Brrr ! dit le caporal en rentrant dans le baraquement et en lampant un doigt de rhum, je ne sens plus mes mains. Les hommes de faction n'auront pas chaud ! »



Au matin, le soleil de Noël se leva doucement dans un nimbe de nuées roses. La plaine neigeuse, toute glacée de lilas, était charmante. La diane sonnait dans les campements, les artilleurs de la redoute se redressaient en battant la semelle ; quatre chevaux, dont l'un était monté par un cavalier enveloppé dans son manteau gris, nous amenaient une pièce de siège, et l'attelage s'enlevait vigoureusement en noir sur les blancheurs rosées de la plaine. Les hommes de corvée allaient puiser de l'eau à la Seine, et on les voyait revenir, trébuchants et courbés sous le poids des bidons. Malgré le froid boréal de la nuit et les préoccupations de chacun, il y avait quelque chose de gai et de réconfortant dans ce réveil matinal en plein soleil. Un coup de canon partit de Bicêtre, et un obus passa en sifflant au-dessus

de nous; en même temps notre clairon jeta dans l'air sonore trois ou quatre notes claires. — L'appel! — Tout le bataillon se rangea sur deux lignes en avant de la tranchée et on fit l'appel par compagnie. Quand on arriva à notre escouade et qu'on cria : « Jacob! » personne ne répondit. « Jacob! » répéta le capitaine furieux. Alors nous nous aperçûmes de l'absence du camarade. — « Est-ce qu'il serait resté dans son trou? » insinua le caporal. On y courut après l'appel. Le caporal avait raison : il était là, dans le trou, la face bleuie, les yeux clos, serrant dans son bras raidi son fusil couvert de givre! — Le pauvre Jacob n'avait pu résister au sommeil, et il était mort gelé pendant sa faction supplémentaire.

XXI

UN BRIN DE PHILOSOPHIE

La fête est terminée; notre congé expire demain. Tristan et moi, nous avons quitté la mer et Saint-Enogat, avec la mine déconfite d'écoliers qui rentrent au collège. Nous avons voulu boire notre dernier jour de liberté sans en laisser une goutte et nous avons pris le train de nuit pour regagner notre ministère. Comme pour accroître nos regrets, la Bretagne s'est faite encore plus belle pendant cette dernière journée; l'après-midi a été pleine de soleil, la nuit est tiède et pleine d'étoiles. A travers le bruit du train en marche, nous percevons vaguement les rumeurs éparses dans la campagne qui s'endort; un tintement d'*Angelus* qui s'éteint au fond d'un village, un meuglement de vache dans un pâtis, et le

20.

tremolo aigu des grillons au bord du talus. — Voilà, soupire Tristan en secouant les cendres de sa pipe, voilà l'image de la vanité de nos joies terrestres, elles s'écoulent avec la rapidité d'un train qui fuit sur les rails ; que nous en reste-t-il ? Un souvenir presque aussi vague que les formes du paysage entrevu cette nuit par la portière de notre wagon. — Eh ! mon cher, ce qui nous restera n'est pas encore tant à dédaigner. Cette faculté de revoir comme dans un miroir magique l'image du passé est, après tout, un des meilleurs dons de la vie. Bien souvent je me surprends à répéter, comme le personnage d'un conte de Dickens : « *Lord, keep my memory green!* — Seigneur, conservez-moi la verdeur de ma mémoire! » Pendant ces dix jours de congé, nous avons vendangé ensemble d'exquis souvenirs que le temps rendra encore plus délicieux, comme ces grappes de raisin qu'on suspend à des cerceaux en octobre et qu'on décroche en janvier pour les savourer grain à grain, tandis que la neige fouette doucement les vitres...



— Oui, c'est vrai, a repris Tristan après un moment de silence, le souvenir est merveilleusement décoratif. Pareil au soleil couchant, il donne aux objets placés au bord de l'horizon une grandeur et un relief admirables. Le souvenir est un enchanteur puissant ! et quel charmant compagnon de route !... Nous l'avons toujours sous la main, prêt à obéir à notre appel. Il a le sommeil si léger que le moindre souffle suffit à l'éveiller. Une odeur respirée au passage, un vieil air fredonné aux oreilles, et le voilà qui se lève et qui allume pour nous sa lanterne magique... *Lanterne magique* est bien le mot propre, a continué Tristan, car avec les plus minces événements de notre vie d'autrefois il compose des jeux d'optique d'une coloration et d'un intérêt singuliers. Il y a tel infime incident de ma petite enfance qui, lorsqu'il s'est produit, a passé devant mes yeux comme une chose indifférente, et qui maintenant m'apparaît sous une lumière toute nouvelle. As-tu remarqué, du reste, comme en ce monde les petites choses ont une vitalité et une durée supérieures aux passions et aux agitations humaines? Quand j'étais écolier, je suivais pour me rendre au collège, une certaine rue où j'avais remarqué

un certain pavé de grès bleu marqué d'une veine blanche transversale. A force de faire le même chemin quatre fois par jour, je m'étais pris pour ce pavé d'une quasi-amitié. Je le foulais d'un pied tremblant quand ma leçon n'était pas sue, et d'un pied triomphant quand j'avais une bonne place. Il était devenu le confident de mes ennuis, de mes joies, de mes premières émotions amoureuses... Trente ans après, en retraversant la même rue de ma petite ville, j'eus un battement de cœur quand je revis à la même place mon pavé bleu à raie blanche. Dans l'intervalle, le pays avait subi l'humiliation du coup d'État de Décembre, il avait assisté à la tragi-comédie du second empire et aux terribles désastres de 1870. Les Prussiens avaient traîné leurs sabres dans cette même rue; de mes compagnons de classe d'autrefois, plus d'un dormait sous la terre des champs de bataille de Metz et de Sedan; les petites filles de mon temps étaient devenues des grand'mères, et le pavé de grès bleu veiné de blanc restait intact, à peine usé sur les bords par les pieds des générations nouvelles. — J'ai éprouvé, ai-je répondu à Tristan, une émotion analogue, à propos d'une plante minuscule. Il y a longtemps

de cela, je commençais à étudier la botanique et à herboriser; j'étais à la recherche d'une liliacée assez rare, la scille à deux feuilles, et je demandai là-dessus des renseignements à un vieux botaniste qui m'avait donné mes premières leçons. « Vous la trouverez, me dit-il, vers la fin de mars à la lisière du bois de ***, presque à l'entrée et à gauche du premier sentier qui donne sur la grande tranchée; du moins elle y fleurissait de mon temps. » J'y allai à l'époque indiquée, et j'y trouvai effectivement la petite scille qui ouvrait sa grappe de fleurs bleues au milieu des feuilles sèches. Elle s'épanouissait là, en mars, déjà au temps de la jeunesse de mon vieux savant, né en 1788, et aujourd'hui encore, à chaque retour du renouveau, elle fleurit à la même lisière du bois, pendant que les générations se succèdent et que les empires s'écroulent.



— Oui, a objecté Tristan, mais l'âme de l'homme est immortelle, tandis que le jour où la forêt sera rasée, ta petite plante disparaîtra pour ne jamais plus refleurir. — Et tout à coup me voyant ho-

cher la tête d'une façon timidement dubitative, il a ajouté avec humeur : — Nierais-tu, par hasard, l'immortalité de l'âme? Aurais-tu le front de soutenir une pareille absurdité en face de ces milliers d'étoiles qui portent là-haut, écrite en lettres d'or et de feu la promesse d'une vie future? — Mon cher, cette matière « est toujours délicate », comme tous les problèmes où le sentiment se mêle au raisonnement. Quand il s'agit de discuter une question qui est du domaine de la science pure, comme la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel, on peut pousser ses arguments sans scrupules et sans remords; mais lorsqu'on risque en raisonnant, de blesser un sentiment, de froisser une croyance religieuse ou de détruire une espérance consolante, il faut y regarder à deux fois. Je te répondrai volontiers comme Faust à Marguerite : « Qui peut avec certitude dire : j'y crois, et qui oserait, dans l'intimité de son cœur, dire : je n'y crois pas? » Ce n'est certes pas moi qui nierai l'immortalité de l'esprit, j'y crois avec la même certitude qu'à l'éternité de la matière où rien ne se perd, où tout se métamorphose. Mais cette éternelle transformation de la substance pensante ou matérielle ne vous suffit pas à vous

autres idéalistes. Vous avez une si haute idée de la personnalité humaine, que vous voulez qu'elle se prolonge à l'infini et dans son intégrité. — Naturellement, s'est écrié Tristan, si tu m'ôtes la mémoire et la conscience de mon identité, dans mon voyage à travers les mondes, je ne me moque pas mal de ta substance pensante qui se transforme éternellement, sans que ses évolutions successives soient reliées les unes au autres par le fil d'or du souvenir ! Je proteste de toutes mes forces contre cette théorie désolante. Quand je regarde le ciel, par une belle nuit comme celle-ci, je vois dans chaque étoile un monde habitable, et chaque constellation me crie qu'elle deviendra pour un temps ma demeure dans ma course à travers l'éternité. — C'est de la poésie pure ! — C'est la vérité ! — A ce compte, ton âme est toute neuve et ce monde-ci est sa première étape. — Qu'en sais-tu ? — Moi, je n'en sais rien, mais toi, as-tu conservé le souvenir d'un séjour antérieur dans une autre planète ? Et si tu n'as pas gardé ce souvenir, je ne me moque pas mal de tes migrations successives et inconscientes à travers les astres... Peu m'importe l'hôtellerie d'où je sors, si je ne sais même plus de quelle couleur était

le papier de la chambre ou on m'a logé! — Tu m'ennuies, bonsoir! a répliqué Tristan d'un ton vexé...



Le train continuait à filer avec bruit devant les stations illuminées et solitaires. Quelque temps après, voyant que Tristan ne dormait pas, j'ai repris : — Dans le doute qui s'élève comme une brume autour de ces questions controversées, il y a cependant pour moi une certitude consolante qui perce les ténèbres, pareille à cette lumière que le petit Poucet apercevait au fond de la sombre épaisseur de la forêt. — Laquelle? — C'est qu'il dépend de nous de prolonger notre personnalité spirituelle à travers les siècles terrestres, au moyen du souvenir que nos actions ou nos œuvres laissent après elles, comme un sillage. Notre esprit, s'il n'est pas resté infécond, peut nous survivre pendant de longs âges et exercer longtemps son influence sur les générations futures. Réfléchis à l'impression profonde que nous font encore certains vers de Virgile et Shakespeare, et dis-moi, s'il n'y a pas là une survi-

vance bien réelle. C'était l'immortalité que se promettait Ronsard, quand il se faisait dire par les Muses :

Vous aurez en vivant une fameuse gloire,
Puis, quand vous serez mort, votre nom fleurira.
L'âge, de siècle en siècle, aura de vous mémoire;
Votre corps seulement au tombeau périra.

— Possible, mais le jour où la terre se dépeuplera comme la lune et finira par s'émietter à travers l'espace, cette belle immortalité s'en ira en poussière, et Virgile, Shakespeare, Ronsard seront absolument comme s'ils n'avaient pas existé.

— Tu es ambitieux, toi! L'immortalité terrienne ne te suffit pas... Eh! mon cher ami, songe donc qu'à chaque minute des mondes plus grands que la terre disparaissent ou se transforment, et qu'à chaque minute aussi de nouveaux mondes naissent à la vie. Parmi ces étoiles où tu rêves de faire ta demeure et qui t'envoient encore leur scintillement, peut-être y en a-t-il plus d'une qui est déjà un monde fini et éteint, tandis que dans un autre coin du ciel, en ce moment même, une nébuleuse éclot et forme l'embryon d'un monde nouveau. Et toi, hôte misérable et atomique d'une très mo-

deste planète, tu prétends durer éternellement dans ton intégrité, quand tant d'astres, doués comme toi de la vie, s'effondrent et se tranforment?. ; c'est de la folie mon pauvre ami, et une folie des mieux caractérisées. Les anges déchus qui furent précipités dans les régions inférieures n'avaient pas commis le péché d'orgueil à un degré pareil. — Soit, mais en supposant qu'on puisse se contenter de l'immortalité relative dont tu parles, elle ne serait le lot que d'un petit groupe d'élite ; je ne suis ni Virgile, ni Shakespeare, ni même Ronsard, moi ! Je suis un obscur commis d'ordre du 1er bureau de la 3e division d'un ministère périssable, et la vie que je mène ne me suffit pas... Je veux aussi ma part de vie future, et avec ta théorie aristocratique je n'ai pas mon compte ! — Ne connais-tu pas le sermon sur le *petit nombre des élus* et ne sais-tu pas que suivant le mot d'Isaïe, ils ne seront pas plus nombreux « que les grappes qui restent sur le cep après la vendange ?... »



« Paris ! Tout le monde descend ! » — Ce cri retentissant sous les vitraux de la gare de l'Ouest a mis fin à notre discussion, et notre valise à la main, nous nous sommes dirigés vers la porte de sortie. Les premières lueurs d'une aube grise et froide miroitaient sur les pavés mouillés. Dans les rues désertes aux boutiques fermées, çà et là, un groupe de balayeurs apparaissait, et de lourds camions emplissaient de leur bruit brutalement rythmé le quartier silencieux. Cela m'a remis en mémoire le magnifique *Crépuscule du matin*, de Baudelaire, et je l'ai récité à mon conpagnon, tandis que nous descendions la rue de Rennes :

L'aurore grelottante, en robe rose et verte,
S'avançait lentement sur la Seine déserte ;
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

— Cela me fait froid dans le dos, a répondu Tristan, et à toutes ces réalités maussades, je préfère mon ciel étoilé de cette nuit.

DOUARNENEZ

DOUARNENEZ

PAYSAGES ET IMPRESSIONS

29 août.

— Mon cher, dit Tristan, à mesure que je vieillis, je vois davantage combien c'est un tort de vivre seul. Je me suis claquemuré dans le célibat comme dans une cellule, et mes amis ont fini par oublier le chemin de chez moi. Si par hasard une âme charitable essaie encore de tourner la clef dans la serrure, j'ai beau crier : « Entrez! » la serrure s'est rouillée, et la porte ne bouge pas... Je n'entends plus rien, et je sens qu'il n'y a plus personne de l'autre côté. Que faire?...

— Il faut te marier. Tu as bon pied, bon œil, peu de rides, des cheveux qui ne grisonnent

presque pas, et tu serais encore un mari fort présentable. — Tout en lui répondant, je baisse la glace de la portière. Le train court à travers des prairies vaporeuses; *le matin aux yeux gris*, comme dit Shakspeare, effleure la crête des collines; nos compagnons de wagon sommeillent dans leur coin; Tristan et moi sommes seuls éveillés.

— Me marier! reprend-il avec un soupir. Mon Dieu, je t'assure que, si je rencontrais une bonne fille, point trop jeune ni trop jolie, qui s'ennuierait comme moi de la solitude, peut-être pourrais-je bien?... Et encore, je n'en sais rien; je n'ai guère l'étoffe d'un mari, j'aimerais mieux adopter un enfant trouvé ou me donner la compagnie d'un chien.

— Hé! hé! un chien a du bon, fais-je ironiquement, et puis c'est plus économique...

Le sifflet de la locomotive interrompt notre entretien. Nous arrivons à Morlaix. Du haut du viaduc, nous apercevons, à soixante mètres au-dessous de nous, les files de maisons grises, aux fenêtres encadrées d'un badigeon blanc, et aux toits d'ardoises zébrés de bandes blanches. Ce costume mi-parti donne à l'ensemble des habita-

tions un aspect grivelé très curieux. Des jardins en terrasses dévalent deci et delà jusqu'au fond de la vallée, où la rivière s'étale entre deux quais de granit. Des bâtiments aux vergues pavoisées, — c'est aujourd'hui dimanche, — mirent leur mâture dans l'eau tranquille du port; derrière les magasins des quais, des collines boisées dressent leurs escarpements verdoyants. Le soleil projette sur la place et sur les rues l'ombre énorme des arches du viaduc; des tours et des flèches d'église surgissent dans les fumées matinales. — Nous descendons du train, et en dix minutes nous sommes au cœur de la ville.

Deux cours d'eau la traversent et se réunissent au-delà du viaduc pour former la *rivière* de Morlaix. Ces eaux noires et lentes, emprisonnées entre d'antiques façades qui y trempent leurs assises verdies, donnent aux quartiers bas une physionomie de ville néerlandaise. L'illusion est complète lorsqu'on pénètre dans la *grand'rue*, qui s'est conservée telle qu'elle devait être au xve siècle. Les maisons, en bois, à lanterne et à pignon, penchent l'une vers l'autre leurs étages surplombants, ornés de statues de saints à chaque angle extérieurs. Au rez-de-chaussée s'ou-

vre, bas et cintré, l'*étal* des boutiques qui occupent toute la profondeur du bâtiment, et sont éclairées par une fenêtre découpée dans la façade du fond. Par l'ouverture de l'*étal*, l'œil plonge dans ces magasins encombrés de marchandises variées et où s'agitent les silhouettes des acheteurs et des vendeurs. Une lumière égale et froide baigne la longue pièce et contraste avec l'obscurité relative de la rue. Des paysannes déplient des étoffes ; un garçon en veste noire, coiffé du chapeau à larges bords, cause du dehors avec une fillette accoudée au rebord de l'*étal*, à côté d'un pot de géraniums rouges. — Un peu plus loin, une petite servante au costume monastique est agenouillée sur les marches d'un vieux logis, dont on aperçoit la cour intérieure curieusement revêtue de boiseries sculptées. La petite fourbit un chaudron de cuivre jaune en chantant un cantique breton, et son vêtement taillé à l'antique, le calme de son regard indifférent, la lenteur de son chant, vous font glisser doucement dans le rêve d'une vie antérieure, aux temps lointains de la duchesse Anne ou de Marie Stuart...

Une grande placidité, quelque chose de réservé et d'austère dans le costume, la tournure et les

lignes du visage, semblent les caractères distinctifs de la population morlaisienne. Par les rues, nous rencontrons des groupes de femmes endimanchées, la tête serrée dans la coiffe de mousseline empesée, la taille discrètement prise dans le châle de couleur foncée et le tablier noir à bavette; elles causent posément sans élever le ton et, leur paroissien à la main, se rendent avec une lenteur recueillie à la grand'messe, que les cloches annoncent d'une voix sereine et profonde. Je vois encore l'aspect du porche de l'église Saint-Mélaine pendant l'office. La nef était pleine. Une dizaine de fidèles qui n'avaient pu y prendre place s'étaient rassemblés sous le porche latéral, où une inscription gravée dans le panneau dormant de la porte annonce aux fidèles qu'un sculpteur inconnu

. . . . . a faict ces deux huis icy.
Bonnes gens, priés Dieu pour lui.

Et les bonnes gens priaient avec ferveur, agenouillés sur les dalles nues, les femmes et les hommes égrenant dévotement leur chapelet. Au centre du groupe, il y avait une jeune fille au

teint d'une blancheur maladive, dont la figure maigre et résignée rappelait les vierges de l'école préraphaélite. Un enfant était accroupi sur l'ourlet de sa jupe. Elle disait son rosaire avec conviction, — indifférente aux bruits de la rue, les paupières baissées, les yeux tournés vers je ne sais quelle vision intérieure. Il régnait un tel recueillement sous la voûte sculptée de ce porche, que nous ne nous sommes pas senti le cœur de déranger tous ces gens agenouillés, aussi immobiles que les saints de pierre des sculptures, et que nous avons renoncé à entrer dans l'église.

— On est bien ici, disait Tristan tandis que notre voiture agitait ses grelots devant la porte de l'hôtel; pourquoi partir si tôt?... Nous aurions tant de choses à voir!

— Bah! nous en verrons de bien plus curieuses à Roscoff : la mer, des rochers qui s'arrangent comme dans les fonds des tableaux du Vinci, des pierres druidiques, un pays neuf qui est le rendez-vous des artistes, une table d'hôte amusante...

Tristan joint à un violent désir de tout voir une certaine tendance paresseuse à s'acoquiner aux lieux où il se trouve. Il est inquiet à chaque dé-

part, et une fois arrivé, on ne peut plus le faire partir. Pour le pousser en Bretagne, je lui ai allumé l'imagination avec les merveilles de Roscoff, que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Les calvaires, les menhirs, Saint-Pol-de-Léon, l'île de Batz, tout cela s'est peint à nos yeux avec les couleurs fantastiques que prennent les choses, quand on se laisse piper par la sonorité et la physionomie pittoresque de leurs noms. Nous nous sommes si bien monté la tête, que nous avons télépraphié à Roscoff et loué d'avance un logement pour quinze jours. — Je le décide à aller sans plus tarder faire connaissance avec la station que nous avons choisie, et nous voilà en voiture...

Nous partons heureux comme des enfants qu'on mène au spectacle pour la première fois, et qui, au moindre frémissement du rideau, tendent le cou, écarquillent les yeux, s'attendant à chaque instant à contempler des choses merveilleuses. Nous aussi, à chaque tour de roue, nous penchons la tête et nous nous préparons à de continuelles surprises.

Cependant la voiture longe d'abord la rivière, où les grands arbres de la colline étendent leur

ombre rafraîchissante. Des filles en toilettes sombres, en coiffes blanches, se promènent sagement, deux à deux, sur la route; quelques-unes s'assoient sur l'herbe des talus et y restent immobiles à regarder la rivière, les bateaux et les arbres : on sent que c'est là leur grande distraction du dimanche. — La route quitte la vallée, et notre véhicule gravit une montée longue et rapide. Le paysage est triste et monotone : rarement un village, de temps en temps un cours d'eau où reflue la mer et d'où nous arrivent des odeurs salines; presque toujours de hauts plateaux de bruyères aux ondulations lentes. Au bout de deux heures, voici enfin Saint-Pol-de-Léon sur une éminence, avec ses tours et ses clochers qui font ressembler de loin cette petite ville à une vaste église. Nous admirons en passant les flèches jumelles de la cathédrale et le clocher aérien du Creizker, si léger et si ajouré qu'il a, dit la légende, été bâti par les anges; puis le rude pavé de la vieille cité épiscopale fait place à une chaussée en graviers, et nous roulons sur le chemin de Roscoff, entre deux murs de pierres sèches, au-dessus desquels des plants d'artichauts montrent leurs têtes écailleuses. — Ces cultures

potagères m'inquiètent; je regarde Tristan à la dérobée, pour me rendre compte de l'impression qu'elles produisent sur lui, mais il s'est penché à la portière et il est absorbé dans la contemplation des flèches fuyantes de Saint-Pol. — Voici Roscoff; la voiture enfile une rue bordée de maisons basses et d'aspect maussade; au fond, une église renaissance élève au-dessus d'un massif d'ormes sa tour ornée de balustrades et ses clochetons en poivrières.

— L'église a bonne mine, et voilà qui s'annonce bien! dis-je à Tristan d'un air que je m'efforce de rendre aussi satisfait que possible.

Il me répond par un hochement de tête, et, comme nous avons grand'faim, tandis qu'on descend nos bagages, nous entrons tout de go dans la salle à manger de l'hôtel : — une pièce rectangulaire, décorée de fresques d'une couleur et d'un dessin aussi pauvres que prétentieux. La table, ornée de bouquets fanés en occupe toute la longueur; les couverts sont serrés les uns contre les autres, et les dîneurs s'assoient en se touchant les coudes. La salle est bourrée de convives, et bien que les fenêtres soient ouvertes, il y règne une lourde chaleur imprégnée d'une

fade odeur de victuailles. Au-dessus de la table, des essaims de mouches dansent des sarabandes, et parfois l'une des danseuses, fatiguée, se laisse choir dans une assiette ou dans un verre. Nous examinons nos commensaux : — ensemble banal et bourgeois. — Les hommes, les femmes, les jeunes filles semblent faire de violents efforts pour paraître gais et amusés, mais leur gaieté sonne creux. De temps en temps les figures s'allongent, l'animation des regards s'éteint, puis tout ce monde, après avoir étouffé un bâillement, se secoue de nouveau et se remet à jaser ou à rire avec une vivacité de mécanique fraîchement remontée; au fond, ils s'ennuient, cela se voit, mais ils ne veulent pas en avoir l'air.

Mon inquiétude me reprend, et la physionomie de Tristan s'est assombrie. Nous avalons notre nourriture sans souffler mot et en nous étudiant du coin de l'œil, à la dérobée. Nous nous levons de table au dessert et nous nous précipitons dehors. Un chemin sablonneux où les pieds enfoncent désagréablement nous conduit sur la plage. Le rivage est sans relief et sans falaises; la mer est basse, on la voit à peine ; des récifs grisâtres sortent çà et là d'une eau boueuse et morte comme

celle d'une mare; en face de nous, l'île de Batz, plate et morne, barre désagréablement l'horizon, comme un long mur, et empêche de voir le large. Nous nous retournons; le site est plus vulgaire et plus platement monotone encore; partout des champs d'oignons, d'artichauts et de choux-fleurs, séparés par des talus en pierres sèches. Pas un arbre, pas un accident de terrain : — une campagne sans charme et une mer sans caractère.

Les grandes douleurs se taisent. La déception est si complète que nous restons atterrés, assis chacun sur un tas de sable. Tristan fume rageusement sa pipe et en tire coup sur coup de copieuses bouffées. Le crépuscule tombe, un phare s'allume dans l'île de Batz, et les étoiles se reflètent mélancoliquement dans les flaques d'eau qui miroitent çà et là. Je commence à sentir combien j'ai eu tort de m'engouer de Roscoff sur de simples ouï-dire, mais mon orgueil lutte encore, et je ne veux pas avouer à quel point je suis décontenancé. Je me bats les flancs pour trouver quelques formules admiratives :

— Le site est triste, mais c'est une nudité désolée qui ne manque pas de grandeur.

Silence. Je reprends :

— Et puis le pays est plein de souvenirs historiques; c'est ici que Marie Stuart a débarqué en 1548, lorsqu'elle est venue épouser François II.

— Ah! répond froidement mon ami en secouant les cendres de sa pipe, tu crois?... Si nous allions nous coucher?

Et silencieusement, avec la mine piteuse de chiens qui cheminent la queue entre les jambes, nous regagnons notre chambre.

Nous sommes logés hors de l'hôtel, au-dessus d'un cabaret, dans une immense pièce nue, dont deux lits garnis de baldaquins blancs composent presque tout le mobilier. Les cloisons sont en sapin tout neuf ainsi que le parquet; dès qu'on marche, tout cela craque d'une façon funèbre. Par les fenêtres sans rideaux, la lune jette un rayon ironique sur nos deux figures déconfites. En bas, les voix des buveurs s'interpellant en langue bretonne montent brutalement jusqu'à nous. L'attitude désolée de Tristan, qui cherche en vain un clou pour y pendre son pardessus, me fait pitié. Il a l'air d'un naufragé errant dans une île sauvage.

— Bah! lui dis-je en lui serrant la main, nous

avons mal vu le pays; demain, en plein soleil, ce sera tout autre chose.

— Bonsoir! répond-il furieux, et il se plonge dans ses couvertures.

30 août.

— Mon pauvre ami, décidément c'est un *four*... Boucle ta malle et sauvons-nous!

Ce sont mes premières paroles, après une matinale promenade qui nous a convaincus que Roscoff est aussi laid au lever qu'au coucher du soleil. Mais le vent a tourné; mon ami est en proie aujourd'hui à son humeur casanière et il est pris de scrupules :

— Déjà partir! objecte-t-il, quel démon nous pousse? Ce besoin de changer constamment de place est un signe de déchéance. Vive le paysan qui se contente de ses voisins et sourit durant une longue vie aux mêmes sourires!... D'ailleurs qui sait ? nous n'avons peut-être pas vu ce qu'il y a de plus intéressant. As-tu consulté le *Guide?*

Je rouvre *Joanne* et je lis : « Les terres de Roscoff sont d'une incroyable fertilité; elles se louent jusqu'à trois cents francs l'hectare et pro-

duisent en légumes, grâce à un climat exceptionnel, des primeurs qui s'expédient à Paris et en Angleterre... »

— Après?

— Après, il n'y a plus rien... Ah! si fait! « A un kilomètre de la route, dans un champ dépendant du manoir de Keravel, on trouve un vaste dolmen dont la plate-forme est composée de quatre pierres massives... »

— Eh bien! j'irai voir ce dolmen, tandis que tu feras porter nos bagages à la voiture; puis, comme je n'ai pas suffisamment admiré le Creizker, je pousserai à pied jusqu'à Saint-Pol, où je t'attendrai devant la cathédrale.

C'est convenu; mais auparavant il faut avaler une dernière pilule amère. Comme dans notre enthousiasme irréfléchi, nous avons loué ici pour quinze jours, nous devons payer un dédit à notre hôtesse, et nous ne nous en tirerons pas à moins de cinquante francs. C'est raide, pour une chambre occupée vingt-quatre heures; Tristan est indigné; néanmoins, malgré ses protestations, il faut fouiller à l'escarcelle.

— O poétique Bretagne! s'écrie-t-il en agitant les bras; puis il s'éloigne à grandes enjambées.

Resté seul, je me demande comment je passerai mon temps jusqu'au départ de la voiture, c'est-à-dire jusqu'à quatre heures, et je m'informe de nouveau s'il n'y a rien de curieux à voir à Roscoff.

— Si, monsieur, il y a le figuier du juge de paix.

Dans un pays dépourvu d'arbres, il paraît qu'un figuier passe pour une curiosité. Soit, allons le voir... Une vieille fileuse, encore alerte malgré son embonpoint et ses soixante ans, s'offre à me conduire jusqu'à l'enclos des *Capucins,* où se trouve cette merveille, et je la suis, tout en m'attendant à une nouvelle déception.

L'enclos est une dépendance d'un ancien couvent exproprié en 1790. Je pénètre par une porte basse dans une cour de ferme entourée de hauts murs et abritée par une ceinture d'ormes dont le vent de mer a rasé les cimes obliquement, puis j'entre dans un jardin à demi-sauvage, et tout à coup me voici en face d'un énorme massif de verdure qui a presque l'air d'un petit bois : c'est le figuier.

L'arbre a primitivement grandi contre un mur, mais le tronc, plein d'une sève robuste, a exécuté

une formidable poussée contre les pierres, qui se sont disjointes et effondrées. Les branches vigoureuses se sont alors élancées dans toutes les directions ; elles forment maintenant trois profondes tonnelles qui rayonnent à droite et à gauche, couvrant de leurs bras noueux et de leur feuillée opaque un espace qui n'a pas moins de cent mètres de circonférence. L'armature de ce phénomène végétal est singulièrement puissante et membrue; les branches se tordent en des milliers de nœuds inextricables et inclinent au loin à profusion leurs retombées de feuillage. Pour soutenir cette végétation plantureuse, il a fallu dresser des piliers de maçonnerie et des étais de fer; l'arbre pousse toujours de nouvelles ramures, et avant peu, il aura envahi tout l'enclos.

— Quel âge peut-il bien avoir? demandé-je à la bonne femme.

— Oh! monsieur, bien près de cent ans... Feu ma mère (que Dieu lui fasse paix!) était une enfant de l'hospice voisin du couvent, et elle l'avait vu planter. Quand on a chassé les capucins, pendant la grande révolution, un des religieux qu'on appelait le père Pacifique, mit en terre, quelques jours avant de partir, une bouture pas plus grosse

que le doigt,là,contre ce mur.Puis il émigra bien loin, à Lisbonne, en Portugal. Voilà que, vingt ans plus tard, défunt mon père (Dieu ait son âme !) qui était marin, et qui s'était arrêté d'aventure à Lisbonne, alla visiter le père Pacifique dans son nouveau couvent. Le révérend lui donna une commission pour la supérieure de notre hôpital et en même temps il s'informa du figuier qu'il avait planté. « Pour sûr, que lui répondit mon père, il vient bien et il est déjà grand. » Le père Pacifique hocha par deux et trois fois la tête, et regardant mon père dans le blanc des yeux, il dit en étendant les bras : « Il grandira encore, ce n'est pas fini ! » Et il n'a pas menti, le saint homme; vous voyez ce que le figuier est devenu. Voilà, monsieur, la chose telle que je l'ai ouï conter souventes fois à mon père, qui était marin, et ma défunte mère (Dieu leur fasse paix !).

Ouï, le figuier avait merveilleusement prospéré. La frêle bouture enterrée à la hâte par ce moine partant pour l'exil, avait poussé des tiges dont la sève laiteuse avait été prodigieusement prolifique. C'était comme la revanche des capucins chassés de leur couvent. L'arbre croissait et se multipliait à leur place; il semblait qu'avant de

partir, le moine l'avait doué de cette force d'expansion, de cet esprit d'envahissement qui est l'un des caractères des congrégations religieuses. Sous les longs promenoirs formés par ce foisonnement de branches et de feuilles, il faisait presque nuit, tant l'entrelacement des brins était serré, tant la masse du feuillage avait d'épaisseur. Je regardais les bourgeons gonflés à l'extrémité des tiges, et je songeais que, l'an prochain, il faudrait ajouter un rang de perches pour soutenir les frondaisons nouvelles. — Le figuier grandissait toujours, robuste et vivace, et le père Pacifique était étendu là-bas, dans le cimetière de Lisbonne; la supérieure de l'hôpital à laquelle il envoyait des messages était morte, et mort le vieux marin qui avait servi de messager. Les vers du poète Moschus me revenaient en mémoire, à propos de cette vitalité énergique et supérieure de la plante: « Hélas! les mauves des jardins, les petites roses et les violettes, lorsqu'elles sont flétries, refleurissent l'année d'ensuite, mais les plus grands et les plus forts d'entre les hommes, quand ils sont morts une fois, demeurent oubliés sous la terre et dorment un pesant, éternel sommeil. »

Je quittai l'enclos, je pris congé de la bonne

femme et je revins sur la place où stationnait le courrier. Les chevaux étaient attelés, mais le conducteur ne se pressait point de partir. Il restait planté au seuil de l'auberge, les yeux braqués sur un groupe de jeunes gars qui, le verre en main, entouraient un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'une redingote noire, coiffé d'un chapeau de paille, joues et menton rasés, ayant dans son vêtement et sa physionomie prudente quelque chose de demi-clérical. Les verres se heurtaient, l'homme à la redingote avait ôté son chapeau et entamait un discours avec des intonations de prédicateur. — C'était l'instituteur de Roscoff qui quittait le pays et auquel ses anciens élèves versaient le coup de l'étrier. — Après force applaudissements, tournées de cognac et poignées de main, M. le maître, tout ému, se jette enfin dans la voiture à côté de moi. Nous roulons, moi rencogné dans le fond; lui, la tête à la portière, lançant des coups de chapeau à droite et à gauche. Je croyais que tout était dit, mais point; à un coin de rue, voilà la voiture qui s'arrête devant un débit de boissons. Nouvelle fournée de jeunes gars s'attroupant autour de l'instituteur, qui est descendu et qui a entraîné le conducteur;

nouveaux petits verres, nouvelle harangue, redoublement de poignées de mains et d'adieux expansifs : — Quand vous viendrez à Quimper, souvenez-vous qu'il y aura toujours pour vous un bon déjeuner chez l'instituteur! — A la parfin, il remonte l'œil luisant, le chapeau de travers, et cette fois nous partons pour tout de bon.

L'attention du maître d'école se partage entre moi et la portière, à travers laquelle il lance encore des volées de coups de chapeau. Il est fortement allumé par les copieuses rasades qu'il lui a fallu boire au départ, mais l'habitude de rester grave et imposant devant les élèves donne quelque chose de contenu et de discret à son ivresse. La griserie des gens habituellement pompeux et solennels se traduit par un redoublement de dignité cérémonieuse. M. le maître a une forte démangeaison de parler, mais il craint de laisser échapper une sottise et fait de visibles efforts pour mettre d'aplomb ses idées chancelantes. — Un bon petit pays, monsieur, dit-il en se retournant vers moi, bonnes gens et belles terres... (ici un coup de chapeau à un paysan qui croise la voiture) ; voici quatre ans que je l'habite, et, bien que nommé à Quimper avec avancement, je

quitte Roscoff à regret, monsieur... à regret! — J'essaie de le faire causer sur les curiosités locales, mais il se tient prudemment à sa première idée; il s'y trouve à l'aise et s'y cantonne avec la ténacité têtue que donne une douce ébriété. Je n'en puis rien tirer, si ce n'est que Roscoff est un bon petit pays et qu'il le quitte les larmes aux yeux.

A Saint-Pol, je retrouve Tristan, qui se promène impatiemment devant la cathédrale; le courrier est en retard, et mon ami croque le marmot depuis une heure.

— Tu as bien perdu, lui dis-je tandis qu'il s'installe en bougonnant dans l'intérieur; dès que tu as été parti, j'ai vu un figuier phénoménal et j'ai entendu conter une jolie légende...

— Naturellement, répondit-il avec humeur, il suffit que je m'en aille pour que tu découvres des merveilles!... Tu me rappelles le hâbleur de la fable :

J'ai vu, dit-il, un chou grand comme une maison...

Et, tu sais, je ne crois pas à ton figuier!

J'en appelle au maître d'école, et celui-ci se

tourne cérémonieusement vers mon compagnon :

— Assurément, commence-t-il, monsieur a raison... Roscoff, bon petit pays, bonnes gens et belles terres !... Voilà quatre ans que je l'habite, monsieur, et je vais à Quimper avec avancement... Pourtant je quitte Roscoff à regret, monsieur... à regret !

Mais Tristan ne l'entend pas, il s'est enfoncé dans son coin et il s'y endort profondément.

31 août.

Le train traverse avec un redoublement de tapage la sonore épaisseur de la forêt de Crannou ; les branches des hêtres et des chênes centenaires viennent presque frôler les portières du wagon. A droite, le regard s'enfonce dans des entonnoirs de verdure, parmi de fraîches coulées qui dévalent le long de la montagne et se noient dans une buée mystérieuse. Une pénétrante odeur de bois nous arrive, et tandis que le convoi roule comme un torrent, l'œil saisit au vol par-ci par-là un détail de nature forestière : une pierre druidique moussue, un campement de charbonniers, un lièvre matineux qui détale au fond d'une tranchée...

— Où me mènes-tu? demande Tristan à demi-ensommeillé.

— A la pointe du Finistère, à Douarnenez.

— J'ai grand'peur que ce ne soit encore un *four*, dans le genre de Roscoff.

— Nenni! je connais le pays et je puis t'affirmer qu'il est beau... Tiens, regarde! tu peux avoir un avant-goût de la grandeur et de l'originalité des sites.

Nous sommes sortis de la forêt. Le train court maintenant à la crête d'une montagne, au milieu d'une lande semée de roches grises. De cette hauteur, on aperçoit, comme à vol d'oiseau, les découpures de la rade de Brest, la mer scintillante au soleil, l'embouchure de la rivière de Châteaulin, et plus à gauche, la ligne onduleuse et bleuâtre des *Montagnes noires*. De hardis viaducs surplombent des vallées profondes, solitaires et sauvages. Des ruisseaux, dont le gazouillement ne monte pas jusqu'à nous, mais dont on voit frissonner l'eau glacée, serpentent à travers des prairies d'un vert cru, où de petites vaches noires interrompent leur repas pour regarder le convoi qui passe avec un bruit de tonnerre.

— Nous voici, dis-je, dans le pays de Brizeux, le pays où l'on n'entend

Qu'eaux vives et ruisseaux et bruyantes rivières;
Des fontaines partout dorment sous les bruyères;
C'est le Scorff tout barré de moulins, de filets,
C'est le Blavet tout noir au milieu des forêts ;
L'Ellé plein de saumons, ou son frère l'Izole,
De Scaer à Kemperlé coulant de saule en saule...

Comme il y a une impression d'eau fraîche et courante dans ces six vers! jamais poète a-t-il rendu plus exactement et plus sobrement la physionomie de son pays natal?

— Brizeux! s'est écrié Tristan tout à fait réveillé, je le connais, celui-là, je l'ai pratiqué longtemps. C'est encore un mélancolique dans mon genre, qui a pris la vie à rebours. Je me suis reconnu dans l'homme qui a écrit :

. . . . . Le bonheur, ô cœurs irrésolus,
Si l'on n'ouvre à sa voix, passe et ne revient plus.
Quand l'arme du chasseur hésite, l'hirondelle
Dans les fonds bleus du ciel s'élance à tire-d'aile.

Veux-tu que je te dise? Eh bien! à travers la tendresse de Brizeux résonne la note attristée de l'homme créé pour aimer et qui n'a pas su don-

ner son cœur dans la saison opportune. Chaque fois que je relis le tableau des noces de *Primel et Nola*, je sens un sanglot parmi les effusions joyeuses de cet épithalame. Brizeux est de la grande tribu des Lenau, des Shelley, des Gérard de Nerval, de tous ceux qui n'ont pas su ou qui n'ont pas pu aimer, et qui l'ont crié en prose et en vers à tout venant.

— Cela tendrait à prouver que, vous autres poètes, vous êtes d'insignes égoïstes. Ce que vous cherchez dans l'amour, c'est votre propre personnalité ; vous voulez vous y mirer et vous y admirer, comme Narcisse dans sa fontaine, et n'y trouvant pas assez complète à votre gré la réflexion de votre précieuse image, vous vous répandez en élégies et en soupirs. Vous oubliez que l'amour veut la réciprocité et qu'il ne se donne qu'à ceux qui savent se donner eux-mêmes tout entiers... Mais j'ai meilleure opinion de Brizeux ; c'était un Breton amoureux à la fois de son pays et du beau intellectuel ; l'artiste et le Celte se combattaient en lui, et sa poésie garde la trace de cette lutte douloureuse. A Paris et en Italie, où il errait tourmenté par le démon de l'art, il s'en voulait de vivre exilé bien loin « du

doux parfum de la lande. » Le son d'une cornemuse, la voix d'un conscrit chantant un *gwerz* cornouaillais, lui remettaient son pays devant les yeux,

> Et sa paroisse assise au creux d'une vallée
> Passait magiquement devant lui déroulée.

C'est cette nostalgie de la lande qui est au fond de sa mélancolie imprégnée de tendresse. La senteur du terroir, l'odeur de la mer et des forêts de chênes, le prennent à la gorge, et il chante avec des larmes dans la voix :

> . . . . . O pays, notre amour!
> Des bois sont au milieu, la mer est alentour.

Et nous y voici dans son sauvage pays d'Ar-Mor. Nous allons voir ses manoirs solitaires, ses hameaux couverts d'ombre auprès des champs de blé noir, et nous allons chanter comme lui : la terre où rien ne meurt !

1er septembre.

Douarnenez. — Une longue rue en pente, mal pavée, bordée de boutiques obscures et de logis

aux façades noircies. Elle va toujours en se rétrécissant jusqu'à l'embouchure de la rivière de Poul-Davit et forme comme l'épine dorsale de cette petite ville maritime de douze mille âmes. Une place ornée d'une fontaine, où stationnent des groupes de marins, de servantes et de paysans, coupe cette grande rue par le milieu, puis, à droite et à gauche, plus entre-croisées et plus serrées que les mailles d'un filet, s'enlacent des ruelles exhalant une pénétrante odeur de poisson gâté et de *rogue* (appât pour la sardine).

Tristan commence à froncer le sourcil et à me regarder de travers en murmurant ironiquement le nom de Roscoff. Je l'entraîne violemment vers la jetée, où la rue se termine. Un brouillard épais plane sur la mer et nous empêche de voir même le village de Tréboul, situé en face. Resserrée entre la rivière et le fond de la baie, la ville est bâtie sur un promontoire et entourée d'une ceinture de falaises dans lesquelles la mer a creusé de place en place de petites criques, où la vague vient mourir sur une plage de sable. Du haut d'un sentier de chèvre, qui serpente au-dessus des roches, on domine ces déchirures profondes, aux flancs desquelles sont pour ainsi dire accro-

chées les bâtisses où l'on prépare la sardine et qu'on nomme des *fritureries*. Les caprices du sentier tantôt rentrant, tantôt surplombant, nous ménagent une succession d'aspects inattendus, que le brouillard houleux découvre à demi ou enveloppe de mystère; ici, une étroite conque de granit, couronnée d'arbres et abritant la mignonne plage du *bain des dames;* là, une déchirure plus spacieuse, moins intime, encadrée dans d'énormes roches brunes, qui a reçu le nom de *bain des hommes*. En face, l'île Tristan élève au-dessus de la brume son bloc triangulaire, avec ses *sardineries* à la base et son phare au sommet. — Mon ami ôte son chapeau et envoie un salut reconnaissant à cet îlot qui porte son nom.

A un brusque tournant, la nappe d'eau s'enfonce large et profonde dans un cirque formé par des maisons en gradins : de grands escaliers de pierre verdissante descendent brusquement vers le flot qui mouille les dernières marches; une étroite jetée terminée par un fanal coupe de son mur blanc la mer vaporeuse, et dans ce bassin d'où montent des cris d'enfants, à travers les transparences blanchâtres de la brume, nous apercevons des coques de bateaux et des filets

roux qui sèchent, tendus entre deux mâts comme d'énormes toiles d'araignées. — Nous sommes arrivés à Rôs-Meur, le port de pêche.

Dans le fond du port, le brouillard est moins dense, et de longs rais de soleil caressent de leur lumière rosée la paroi d'un mur de roches, où serpente un sentier escarpé que des laveuses remontent avec leurs baquets pleins de linge. — Au sommet du rocher, la blancheur des façades du hameau de Plô-March éclate dans un amphithéâtre de pelouses mamelonnées et de futaies moutonnantes, jusqu'à un dernier massif verdoyant d'où s'élance le svelte clocher de Ploa-Ré.

J'emmène vers ce hameau de Plô-March mon ami Tristan, qui, depuis un bon quart d'heure, a déjà ravalé ses allusions ironiques à Roscoff. Je le promène sur les pelouses que le soleil commence à essuyer, sous les hêtraies où une lumière blonde tombe en pluie menue; je lui fais tourner le dos à la mer et je l'amuse avec des explications sur la topographie du pays, puis, sentant que le soleil a suffisamment bu le brouillard, je lui crie d'une voix triomphante : — Maintenant, retourne-toi !

Au-dessous d'un premier plan gazonneux, dans

l'encadrement des hêtres et des frênes, la baie ruisselante de clarté s'étale devant nous. Une délicate nuance azurée commence à en colorer la surface tranquille, tandis qu'au loin un brouillard argenté en masque encore la profondeur. Des houles de buées opalines rampent au long des côtes et empêchent d'en distinguer la base, mais les sommets des collines émergent en plein soleil, et à notre gauche le double mamelon du Méné-Hom se détache baigné d'une tendre couleur lilas. Des mouettes blanches planent dans le ciel d'un bleu de turquoise, et des voiles blanches courent sur la mer, qui s'azure à chaque instant davantage.

Tristan, très ému, me saute au cou et m'embrasse cordialement.

— Bravo! dit-il, cette fois nous ne sommes pas volés!.. Ces verdures qui trempent presque dans la mer, cette ville qui sort de la brume, cette baie immense qui bleuit, ces montagnes qui se dorent, ce divin mariage des arbres, du ciel et de l'eau, c'est beau comme le plus beau rêve, et cela mérite que je t'embrasse une seconde fois!

Nous avons rebroussé chemin jusqu'au port de commerce et, sautant dans le bac, nous avons

gagné le petit port de Tréboul et longé la falaise jusqu'au village de Saint-Jean. A partir de cette paroisse, le paysage change de caractère. Tout à l'heure c'était la terre habitée, se couronnant de ses plus beaux arbres, étalant ses plus épaisses pelouses, se parant de sa plus verte fraîcheur avant de disparaître dans la mer; maintenant c'est la solitude silencieuse et grise, harmonisant ses lignes et ses teintes austères avec la majesté de l'Océan.

Nous sommes dans la Lande; une lande montueuse, coupée de brusques ravins et d'abrupts escarpements, déroulant pendant des lieues ses ondulations d'un vert violacé, semées de blocs de granit et bordées à droite par des entassements de rochers que lavent les flots de la baie. C'est la sauvagerie, mais la sauvagerie empreinte d'une teinte mélancolique qui vous prend le cœur. Partout le sol est couvert d'une épaisse végétation de bruyères, d'ajoncs, de fougères, de rosiers-pimprenelles, où des ronces et des chèvrefeuilles mêlent leurs floraisons roses et jaune pâle. Dans les ravins, des sources invisibles murmurent sous les broussailles et continuent leur discrète chanson jusqu'à la mer. Parfois la source devient ruis-

seau, son eau claire s'épanche dans des réservoirs bordés de pierres plates, avec un bout de prairie et une ceinture d'iris alentour. Pas un village; seulement, d'espace en espace, un toit de métairie caché dans un massif d'arbres roussis et rasés par le vent du large. Le chemin disparaît, ou plutôt des centaines de sentiers lui succèdent, étroits sentiers capricieux, ne menant nulle part, frayés au hasard par les petits pâtres qui poussent leurs vaches dans la bruyère. De loin en loin, un bouquet de pins aux cimes aplaties fait ressortir mieux encore la nudité de cette solitude aux lignes simples et grandioses. — Nous voici dans le pays des men-hirs, dis-je à Tristan; la lande en est peuplée.

Il est tourmenté du désir de les voir, et je voudrais bien lui en montrer au moins un. Autrefois je les ai visités, mais il y a douze ans de cela, et je ne sais plus au juste où ils sont placés. Nous interrogeons successivement un petit pâtre, qui décampe dès que nous lui adressons la parole, et une vieille femme occupée à couper des ajoncs.

— Men-hir? lui crie Tristan.

Elle nous regarde d'un air ahuri, puis répond d'une voix gutturale :

— *No lavaret galek.*

— Elle n'entend pas le français, dis-je à mon ami; allons plus loin.

Voici un Breton au chapeau à grands bords et à la veste bleue, qui se profile sur le ciel au sommet d'une crête. Nous nous dirigeons vers lui, et Tristan recommence sa question : — Men-hir?

Celui-ci ne répond pas; il se contente d'étendre le bras avec une gravité majestueuse et de nous désigner un point de l'horizon.

— J'achèterai une grammaire bas-bretonne, murmure mon compagnon en maugréant.

Nous marchons dans la direction indiquée et, après bien des détours à travers les ajoncs dont les piquants nous meurtrissent les mollets, nous tombons enfin sur le men-hir désiré. Il se dresse sur un plateau en vue de la baie. C'est une longue pierre de granit, haute de cinq mètres, taillée en amande et couverte d'un lichen jaune. Tristan ne se sent pas de joie, et il embrasse le men-hir, comme il m'a embrassé sur la pelouse de Plô-March.

Après avoir longtemps tourné autour de ce mystérieux contemporain des âges préhistoriques, nous allons nous étendre sur un rocher et nous

nous absorbons dans la contemplation de la mer.

L'immense nappe d'eau d'un bleu tendre et lustré s'étale, moirée d'argent, jusqu'à l'ouverture de la baie, limitée au nord-est par le mur en biseau du cap de la Chèvre. Au bord d'un ciel immaculé, les Montagnes Noires découpent leurs rondeurs veloutées; sur leurs flancs, on distingue des clochers de village, des taches de verdure lavées et fondues dans le violet-clair des landes rocheuses; au bas, de longues bandes de grève ourlent d'une ligne éblouissante les flots azurés de la baie. Sur les eaux calmes, des troupes d'hirondelles de mer s'abattent comme une blanche tombée de neige; elles suivent les ébats des marsouins dont les dos énormes sursautent parfois au-dessus des vagues, et elles vont leur voler des sardines jusque sous le nez.

C'est à l'heure du flux. Avec la mer montante, des barques qui ont passé la nuit à la pêche rentrent au port. Nous les voyons débusquer du cap de la Chèvre, une à une, lentement, leur voile triangulaire d'un roux orange légèrement gonflée. Nous en comptons plus de cent cinquante; bientôt elles s'éparpillent dans toute la largeur de la baie; quelques-unes passent à nos pieds, et nous

entendons les voix de l'équipage. Un vol de goélands les précède vers Douarnenez, comme pour annoncer aux femmes et aux enfants le retour des pêcheurs.

Le flot monte toujours. Il arrive en larges lames aux volutes d'un vert glauque frangées d'écume et vient mouiller de nouveau les roches qu'il avait laissées à sec la nuit dernière. Les vagues bondissent bruyamment dans leurs anfractuosités accoutumées, et des milliers de goutelettes lançées en gerbe avertissent de leur retour les blocs de la pointe. — Le spectacle de la rentrée des barques, la confuse clameur des vagues ont échauffé l'imagination de Tristan, et il ne parle plus que par métaphores.

— Les flots, dit-il, sont comme les marins; ils reviennent tumultueusement et joyeusement au logis; ils jettent leurs paquets d'algues sur les pierres du rivage, comme les pêcheurs jettent leurs poissons sur les dalles du quai, et ils crient aux rochers dans leur langue gutturale et sauvage : — C'est moi, me revoici; bonjour!..

— Mon cher, si nous faisions comme les flots et les pêcheurs? si nous rentrions chez nous?.. Je meurs de faim.

2 septembre.

A l'hôtel, le repas du soir n'a lieu qu'à la nuit tombante, cette heure étant plus commode pour les peintres mâles et femelles dont notrè table est peuplée. Ils rentrent un à un à la brune, après avoir pioché tout le jour leur *motif* en plein air; les hommes, guêtrés jusqu'au genou, arrivent la pique à la main, le dos plié sous leur attirail; les dames, drapées dans des plaids, les cheveux ébouriffés et les jupes mouillées, sont généralement escortées d'un gamin qui porte leur boîte à couleurs. Après un quart d'heure consacré à un brin de toilette, les convives apparaissent à la queue leu leu dans la longue salle à manger, où deux Bretonnes en coiffes de mousseline font le service. — Les hommes alertes, jeunes et barbus, se ressemblent à peu près tous : même toilette sans prétention, même air observateur, gouailleur et bon enfant, avec ces clignements d'yeux familiers aux paysagistes. — Les femmes ont des personnalités plus diverses et plus tranchées. — En voici trois qui entrent ensemble : l'une blonde, rose, grande et grassouillette, avec une bonne face honnête et deux gros yeux limpides; la seconde, jolie, brune, de grands yeux noirs, une

taille dégingandée, les mouvements brusques et la coiffure d'un jeune garçon. La blonde est Suédoise, la brune est Suissesse. La troisième, qui est Belge, est franchement rousse, très blanche de peau malgré le hâle, et d'allure un peu timide. Elle est vêtue d'une robe de mérinos foncé avec un grand col de guipure comme on en voit dans les tableaux de Terburg. Elle peut avoir vingt-huit ans, et, sans être précisément jolie, elle a dans le geste et les traits quelque chose qui plaît, un je ne sais quoi trahissant un cœur tendre et naïvement confiant. Le front carré et les os saillants du bas de la figure indiquent une nature volontaire, travailleuse et un peu positive; néanmoins les yeux humides, grands ouverts et doucement interrogateurs, ne sont pas ceux d'une personne qui a renoncé à toute illusion. Ils ont l'air de dire : « Celui que j'attendais n'est pas venu, mais je suis si aimante, si dévouée, je *le* rendrais si heureux; il n'est pas possible qu'il ne vienne point et j'espère encore. » Elle me rappelle un personnage du roman de Miss Broughton : *Adieu les amoureux!* la brave *Jemima*, que personne n'a demandée en mariage, et qui regarde, moitié résignée et moitié contrite, les

hommages s'adresser à des coquettes qui ne la valent pas. Elle s'est assise à la droite de Tristan, et il ne reste plus qu'une place inoccupée à ma gauche. Au moment où nous finissons le potage, la retardataire fait enfin son apparition.

Cette fois, c'est une Française ; cela se reconnaît à quelque chose de plus aisé, de plus élégant, de moins excentrique dans la tournure et dans la toilette. La nouvelle venue forme avec celle que j'ai baptisée *Jemima* un piquant contraste. Grande, fraîche et bien en point, elle a de beaux yeux verts, un sourire charmant et une voix sympathique. Ses cheveux châtains crêpelés encadrent d'un léger frisottement l'ovale distingué de sa figure spirituelle. Elle est toute en dehors, très éveillée et très réveillante. Bien que plus vive et plus rieuse que la voisine de Tristan, elle a l'air plus femme, avec plus de résolution et plus d'en-avant. On sent que si elle a eu, comme l'autre, maille à partir avec la destinée, du moins les désagréments de la vie d'artiste ne l'ont pas prise sans vert; elle doit avoir bec et ongles pour se défendre, et savoir rendre coup pour coup. Sa physionomie est très mobile et singulièrement expressive. D'un clin d'œil, d'un froncement de

ses fins sourcils bruns, d'un retroussis de ses lèvres malicieuses, elle mime ses paroles et même ses pensées. L'agitation de ses mains délicates et nerveuses, le frissonnement de ses épaules, les mouvements du cou, du nez et du menton accentuent encore cette pantomime spirituelle. Toute sa personne est un livre ouvert et original, où je trouve pour mon compte un plaisir extrême à lire.

Tristan la regarde avec une certaine surprise effarouchée. Son goût et sa timidité l'attirent davantage vers sa voisine de droite, et il prodigue à cette dernière ces menues attentions qui sont permises à table d'hôte. Il lui passe les plats, remplit son verre, et tout cela avec un zèle qui touche sans doute la jeune personne, car elle sort de sa réserve et commence à causer avec son voisin. Une fois la glace rompue, Tristan se met en frais d'amabilité .Rien n'est plus curieux que de voir ce garçon-là flirter avec une femme. Il y va de tout cœur. — Peu à peu il est devenu fondant et a tiré de son sac les métaphores les plus lyriques. Sa voix a pris des inflexions caressantes et enfantines qu'assaisonne d'une pointe naïve son accent lorrain-allemand. Tout ce manège semble amuser

considérablement ma voisine de droite. Elle nous examine d'un air moqueur, et lance parfois un mot piquant qui passe comme une flèche à travers les phrases imagées de mon compagnon. A un certain moment, Tristan étant occupé à vanter son pays natal avec un redoublement de lyrisme, elle s'est mise à parler de la Lorraine comme quelqu'un qui la connaît bien, et a cité un proverbe local assez curieux :

Vin du Toulois,
Femmes du Barrois,
Ne valent pas le charroi.

— Madame, me suis-je écrié, vous devez être Meusienne, car les gens du pays connaissent seuls ce dicton peu aimable pour mes compatriotes.

— Effectivement, monsieur, a-t-elle répondu, je suis des environs de Verdun.

C'est une payse, et cela établit immédiatement entre nous un degré d'intimité. La conversation devient plus animée, et longtemps après le départ des autres dîneurs, nous restons autour de la table desservie, la dame aux yeux verts, *Jemima*, Tristan et moi, occupés à parler de nos grands prés de la Meuse, de la terre rouge de nos vignes,

de nos clos pleins de cerisiers, et à nous rappeler avec bonheur les mots patois qui ont résonné à nos oreilles d'enfant.

3 septembre.

La Pointe du Raz. — Nous avons loué un omnibus, et ce matin nous sommes partis toute une bande pour la pointe du Raz. *Jemima* et la *Payse* sont du voyage, et Tristan, qui d'habitude ne manque pas de grimper à côté du conducteur pour fumer à son aise, a cette fois consenti à s'enfermer dans l'intérieur avec les dames. Le ciel est très bleu, un vent d'est tempère l'ardeur du soleil; il fait presque trop beau temps, car on prétend que la pointe ne gagne pas à être vue en pleine lumière. La route escalade des plateaux couverts de landes. Notre première station est pour Comfort, ou plutôt *Notre-Dame-de-Comfort*, car le hameau est pour ainsi dire une dépendance de la chapelle. L'intérieur de cette petite église bien nommée a en effet quelque chose de réconfortant. La nef est lumineuse, peinte en bleu d'outremer, avec des sculptures très rustiques et de vieux vitraux, dont les couleurs donnent la sensation d'un champ de coquelicots, de bleuets

et de boutons-d'or. Tandis que nous examinons les boiseries naïvement ouvragées, une Bretonne, qui nous a aperçus par le porche entr'ouvert, s'avance lentement jusqu'à la grille du chœur, met en mouvement une mécanique correspondant à une roue en bois ornée de clochettes et suspendue à la voûte, et tout à coup la roue tourne avec un carillon de notes cristallines. C'est une de ces *roues de fortune* qu'on retrouve encore dans quelques églises du Finistère et qui tintent à certains moments de l'office, à l'élévation ou pendant la bénédiction. Quand le carillon a cessé, la paysanne glisse notre offrande dans un tronc et s'en retourne aussi gravement, aussi discrètement qu'elle est venue.

Nous remontons en voiture, et, cinq kilomètres plus loin, nous voyons la tour de la collégiale de Pont-Croix surgir du milieu d'un massif d'arbres ; la route coupe en écharpe un versant de châtaigniers qui domine le cours du Goayen, et bientôt voici Audierne, bâti aux flancs de collines pelées, au long d'un quai de granit où stationnent des bateaux de pêche. La petite ville, sombre, maussade, sans verdure, exhale une insupportable odeur de *rogue*. Au moment où nous y entrons, la

cloche du déjeuner sonne à l'hôtel du Commerce, et nous nous précipitons affamés vers la salle à manger. La table est présidée par l'hôte lui-même, un colosse dont la mine et le nom éveillent des souvenirs pantagruéliques. Robuste, pansu, carré des épaules, la tête ronde, brune et rasée, l'œil luisant et la moustache militaire, il rappelle un peu Alexandre Dumas père vers la fin de sa vie, avec beaucoup de vulgarité en plus, et en moins, l'éclair de bonté spirituelle qui illuminait la figure du fécond romancier. Cet hôte rabelaisien est majestueux et solennel comme un homme pénétré de l'importance de sa fonction. La serviette carrément nouée sous le menton, les manches retroussées, les coudes écartés, il découpe une langouste avec le sérieux et la pompe d'un grand-prêtre procédant à un sacrifice antique ; puis il en distribue les fragments aux convives avec l'air de leur dire : « Prenez, ceci est ma chair ; buvez, ceci est mon sang. » Les convives, affamés et pressés de repartir, souhaiteraient un peu moins de cérémonie ; le seul Tristan, qui marivaude avec *Jemima*, ne trouve pas le temps long.

Enfin, nous pouvons quitter Audierne, et l'om-

nibus gravit lentement une montée en plein soleil. A mesure que nous avançons, la route est plus aride, la campagne se dénude et se dépeuple. Les arbres deviennent rares, rares aussi les habitations. Du bout de son fouet, le conducteur me montre la flèche d'un clocher dans un pli de terrain : c'est Saint-Tugean, dont le patron fut ermite, puis abbé à Primelin. Le saint a sa statue dans cette église, et il est représenté tenant une clef pointue. Le jour du pardon, le recteur pique avec cette clef des centaines de petits pains, et le pain une fois piqué peut se conserver des années sans moisir.

— J'en ai vu de ce pain, affirme le brave Breton en fouaillant ses chevaux; on l'a enfermé dans un coffre à côté d'un michon que n'avait pas touché la clef; je ne mens pas, monsieur! le pain non bénit s'est moisi du jour au lendemain; l'autre est resté des années sain comme l'œil, et quand on le présente à un chien enragé, le chien se sauve ainsi qu'un damné... Voilà la vraie vérité, monsieur; je ne mens pas!

Tout en l'écoutant, je regarde vers la gauche : la terre s'est soudain échancrée, et voici un coin de la baie d'Audierne qui apparaît à l'horizon.

Sous le soleil qui tombe d'aplomb, les vagues bleues scintillent comme si des milliers de sardines y frétillaient à fleur d'eau. Plus nous montons, plus le site devient désert. Çà et là encore quelques champs pierreux, ceints de murs bas en blocailles, puis le blé noir disparaît pour faire place aux ajoncs. A Lescoff, le dernier village avant d'arriver à la pointe, quelques femmes filent au fuseau, accroupies au long des masures. Nous les questionnons; elles lèvent une tête effarée et disparaissent brusquement sous les porches noirs de leurs logis en ruine. Des bandes d'enfants déguenillés suivent notre voiture au pas de course. Voici maintenant qu'à droite comme à gauche se montre la mer lumineuse, et, debout au milieu d'une bruyère rase et roussie, se dresse toute blanche la tour d'un phare. La grande voix de l'Océan se fait entendre de partout, et nous apercevons les formidables dents grises des rochers du Raz, devant lesquels le phare se tient comme une mystérieuse sentinelle surveillant les plaines de la mer.

Un des gardiens du sémaphore s'offre à nous guider, car le chemin commence à devenir difficile. La terre se rétrécit à vue d'œil, les flots de

la baie d'Audierne et ceux de la baie des Trépassés l'assaillent de chaque côté, la compriment et font saillir ses ossements de granit. Les grandes roches aiguës s'entassent obliquement les unes sur les autres, ne laissant qu'une étroite bande de gazon entre elles et l'abîme qui mugit à deux cents pieds au-dessous. Le long de ce périlleux sentier, notre caravane s'égrène en file indienne. Le bouillonnement des vagues nous étourdit, et, pour augmenter notre ahurissement, des enfants, pieds nus et en haillons, se faufilent entre nos jambes, grimpent dans les rocs comme de jeunes chats, puis nous rapportent en bondissant des bouquets de fougères et de scolopendres, afin de nous arracher quelques sous en échange.

Tout autour, un vaste espace de mer nous donne de merveilleux éblouissements. A gauche, dans un immense cercle borné par les roches vaporeuses de Pen-March, la baie d'Audierne étale ses moires céruléennes ; à droite, la baie des Trépassés enfonce ses eaux d'un bleu plombé dans une enceinte de récifs menaçants, et la pointe du Van, qui la sépare de la baie de Douarnenez, découpe sur l'étendue azurée la blanche arête de son promontoire ; en face, le Raz semé d'écueils,

puis la légendaire île de Sein, aux terres si basses qu'on dirait à chaque instant que le flot va les recouvrir; au delà enfin, la mer radieuse et sans limites, se fondant au loin dans les buées lilas qui bordent le ciel. Plus de traces humaines; pas un bout de voile au large, rien que le continuel rugissement des lames et les cris aigus des goélands, qui tournent horizontalement au-dessus des roches. C'est la fin de la vie terrestre, le commencement de l'infini sauvage et solitaire.

Les dames, prises de vertige, renoncent à aller plus loin et s'assoient au pied d'un rocher, sur une plate-forme étroite qui surplombe au-dessus de l'abîme. Restés seuls avec le guide, nous continuons à côtoyer les flancs de l'entonnoir rocheux au fond duquel bout l'*enfer de Plogoff*. C'est là seulement le commencement des difficultés sérieuses. Il faut se glisser à plat ventre dans les interstices des blocs amoncelés, poser le pied sur des plates-bandes larges comme la main, et descendre avec précaution les gradins irréguliers formés par les crevasses de la pierre. Maïs aussi, arrivé au milieu de ce puits de granit, on est récompensé de sa peine en contemplant presque face à face le formidable assaut des vagues contre

les roches luisantes qui forment les parois du gouffre. Elles accourent de tous côtés, verdâtres et monstrueuses, par des couloirs percés dans les entrailles de la pointe ; parfois, elles s'y rencontrent, s'y heurtent furieusement avec des râlements sinistres ou des détonations éclatantes. L'eau noire tournoie et bouillonne comme au fond d'une cuve magique ; de temps à autre, elle lance de bas en haut de sourdes lames qui retombent en éparpillements d'écume. Et quand du fond de cette ombre pleine de hurlements et de coups de tonnerre, nous relevons les yeux vers le ciel, nous apercevons tout là-haut, en plein soleil, des taches bleues et roses qui semblent plaquées à la cime du rocher : ce sont les dames que nous avons laissées en arrière et qui nous rappellent avec des gestes effrayés...

L'escalade est moins périlleuse que la descente. Au bout d'un quart d'heure, nous nous retrouvons tous au bord de la baie des Trépassés, à l'extrémité de laquelle nous apercevons l'étang de Laoual, qu'une bande de terre sépare seule de la mer. Tristan, qui donne le bras à *Jemima*, lui conte de sa voix la plus éloquente la légende de la ville d'Is.

C'est sur l'emplacement de l'étang de Laoual que s'étendait au ve siècle cette fabuleuse cité, la Sodome de la vieille Armorique. Les pêcheurs qui poussent leurs barques sur cette surface stagnante croient encore en se penchant voir au fond de l'eau des palais en ruine et des tours effondrées. Le roi Gradlon régnait sur la ville, défendue contre l'océan par de hautes digues que fermait une massive écluse, dont le roi gardait toujours la clé d'argent pendue à son cou. A la cour de Gradlon brillait sa fille Dahut, aux cheveux blonds comme l'or. Elle régnait sur les cœurs, comme le roi régnait sur la mer; mais elle était elle-même gouvernée par les sept péchés capitaux, et ses débauches avaient fini par être un scandale public. Le vieux monarque seul fermait les yeux sur les crimes de son unique enfant. Dahut, poussée par le démon qui habitait en elle, profita du sommeil de Gradlon pour lui enlever la clé d'argent de l'écluse, et une nuit, le roi vit apparaître à son chevet saint Guennolé, qui lui cria : « Gradlon, hâte-toi de te sauver, car Dahut a ouvert l'écluse et la mer se précipite dans la ville ! » Le bon roi, touché d'un reste d'amour paternel, ne voulut point monter à cheval sans

prendre sa fille en croupe, et, chargé de ce dangereux fardeau, il s'élança vers les portes de la ville. Au moment où le père et la fille les franchissaient, un long mugissement retentit derrière eux : c'était la grande cité d'Is qui s'abîmait sous les vagues tourbillonnantes. Effaré, le roi galopa toute la nuit, portant toujours en croupe la damnable pécheresse, qui le tenait embrassé. Derrière lui, toujours, les flots galopaient menaçants. Au matin, arrivé près de Douarnenez et constamment pourchassé par la marée écumante, il entendit une voix qui lui criait : « Gradlon, si tu ne veux pas périr, débarrasse-toi du démon que tu portes en croupe ! » Dahut, terrifiée par cette clameur mystérieuse, perdit la tête, ses mains se dénouèrent et elle roula dans les flots, qui s'arrêtèrent immédiatement après l'avoir engloutie. L'endroit où elle tomba s'appelle encore *Poul-Dahut* (le gouffre de Dahut), d'où on a fait par corruption Poul-Davit.

En contant sa légende, Tristan prend des mines si tragiques que la Payse éclate de rire.

— Il n'y a pas de quoi plaisanter, dit-il, vexé : c'est l'éternelle histoire de la sirène aux cheveux

d'or, à la voix charmeresse, fatale à ceux qui la regardent et qui l'écoutent.

— Oh ! réplique la Payse en continuant de rire, votre histoire n'est pas neuve, il y a une vieille chanson de chez nous qui raconte également les méfaits d'une charmeuse, sœur de Dahut.

En même temps, de sa voix métallique et mordante, elle se met à fredonner :

N'y a ni poisson ni carpe,
Qui n'en aient pas pleuré ;
N'y a que la Sirène
Qui ait toujours chanté.

— Croyez-moi, reprend-elle, en dardant vers lui ses yeux moqueurs, il y a des moments dans la vie où on voudrait pouvoir chanter en dépit de tout, et où on serait heureux d'avoir l'insouciance de la sirène.

— Vous en êtes peut-être une vous-même, avec vos yeux verts, riposte Tristan, furieux de voir l'effet de sa légende complètement manqué ; vous avez l'air d'une ondine et je ne m'étonnerais pas si l'ourlet de votre robe était mouillé...

Nous remontons en voiture, et il est près de sept heures quand nous atteignons Audierne. La

rivière a de magnifiques teintes violettes ; le quai, désert ce matin, s'anime et s'égaie ; les barques des pêcheurs rentrent dans le port ; des Anglais en veston court et des Anglaises aux voiles bleus descendent d'un *break*. — Sur le seuil de l'hôtel, l'hôtelier, grave et impassible, sonne le dîner. Il tire la corde lentement, pompeusement, avec sa mine de grand pontife convaincu. Les tintements se succèdent à des intervalles réguliers, sans hâte ; puis viennent les trois coups d'appel bien détachés, et, sans même daigner nous voir, l'hôte s'achemine majestueusement vers la salle à manger.

Dimanche, 5 septembre.

C'est le jour des régates, un jour de liesse pour cette petite ville dont la population vit de la mer et dont la principale industrie est la pêche. La sardine est la richesse de Douarnenez ; dans l'antiquité, on lui eût consacré un temple ; aujourd'hui on se contente de sculpter l'image de ce poisson providentiel au fronton des églises locales. — La sardine arrive sur la côte aux environs du mois de mai. De juin à décembre, près de huit cents bateaux s'y livrent à la pêche, et,

quand la saison est bonne, y prennent chaque jour des millions de poissons. A l'heure du départ, le port de Rôs-Meur présente une animation curieuse. Par les nombreux escaliers qui descendent sur le quai, les pêcheurs arrivent portant leurs paniers et leurs capuchons de cotonnade jaune huilée. Les femmes, tricotant leur bas ou maniant leur crochet, les accompagnent jusqu'au talus. De larges chaloupes, où un homme, debout à l'arrière, godille vigoureusement, transportent chaque équipage à son bateau. Les provisions, les filets et les appâts sont déposés au fond de l'embarcation, et en quelques minutes chacun est à son poste. L'équipage se compose du patron, de deux rameurs, de deux ou trois pêcheurs et d'un mousse. Les poulies grincent, la voile monte le long du mât ; une à une, les barques doublent rapidement le fanal de la jetée, et les voiles tendues palpitent au vent ; puis on les voit s'éparpiller dans les eaux de la baie, tantôt inclinées sous la brise, tantôt coupant les vagues en droite ligne ; une heure après, toute la flottille n'apparaît plus au loin que comme un vol d'hirondelles de mer.

Pendant la pêche, on rame doucement et on

garde un profond silence; placé à la barre, le patron appâte à droite et à gauche du long filet qui traîne à l'arrière. L'appât, connu sous le nom de *rogue,* est composé d'œufs de morue délayés avec de l'eau de mer. La sardine nageant à fleur d'eau se jette sur la *rogue*, et des bandes entières de poissons s'engagent ainsi dans le filet, où l'on voit scintiller leurs écailles d'argent. Elles se *maillent* plus ou moins vite, selon qu'elles sont plus ou moins troublées par les marsouins qui leur donnent la chasse. Quand le filet disparaît sous sa charge pesante, le patron fait virer la barque, deux hommes saisissent la *seine,* l'enlèvent et la secouent adroitement; le poisson tombe ainsi au fond du bateau sans qu'il soit nécessaire d'y toucher, condition indispensable de la bonne conservation de la sardine. — Vers l'heure de la rentrée des barques, les *fritureries,* éparses sur les rochers qui dominent la baie, guettent le retour. Celles où l'on manque de sardines hissent un drapeau au sommet de leur façade; c'est un signal qui se voit de loin et auquel les patrons peuvent répondre sur-le-champ par d'autres signaux connus. L'offre et la demande se transmettent ainsi à travers la baie, et avant qu'on rentre

au port, plus d'un marché est déjà conclu.

Cette année, la sardine n'a pas donné, et la gaîté de Douarnenez s'en ressent. Plusieurs *fritureries* sont fermées ; tout le jour, de nombreux groupes de marins vaguent oisifs sur les dalles du quai ou au beau milieu de la place de la Fontaine ; les *sardinières* passent leur journée assises ou debout au creux des rochers, occupant leurs loisirs à des travaux de tricot ou de crochet. — La fête des régates n'en a pas moins jeté sur le port une masse de curieux. Des groupes compacts d'hommes et de femmes, paysans ou citadins, stationnent autour du mât de cocagne, devant l'estrade où la *fanfare* joue ses airs les plus ronflants. Tous les costumes de la Cornouaille y sont représentés. A côté des bérets et des cottes tannées des marins, les vestes des gars de Ploa-Ré, de Pont-Croix et de Loc-Ronan mettent des taches de bleu clair. Les chapeaux ronds à larges bords et à rubans de velours s'agitent au milieu des coiffes de mousseline des *sardinières*, des fraises tuyautées de Quimper, des cols-capuchons de Châteaulin, ou des collerettes plissées et des coiffes aux ailes blanches des femmes de Concarneau. Çà et là, un homme de Pont-l'Abbé

étale fièrement ses vestes superposées, où se détachent des lisérés de laine aux couleurs vives et parfois un saint ciboire brodé dans le dos. Les femmes de ce même bourg, dont la figure étrange rappelle le type lapon, portent les cheveux ramenés au sommet de la tête et maintenus par une étroite coiffure de doreloterie nommée *bigouden*. Leur toilette a une vivacité de couleur tout orientale : larges plastrons jaunes ou écarlates, corsages et manchettes soutachées d'argent, jupes vertes fleuries de broderies éclatantes. Au milieu de cette bigarrure de costumes, les enfants grouillent et s'ébaudissent : les filles, habillées comme de petites femmes, les garçons couvrant d'un béret bleu leur tête blonde frisée, et montrant leur peau hâlée par les trous de la chemise ou de la culotte en lambeaux. — Ici, les enfants pullulent. Pas une famille qui n'en ait huit ou dix ; une fille ou un fils unique est montré comme un phénomène. Ils sont quasi amphibies, vivant dès le premier âge autant dans l'eau que sur terre ; on ne peut faire trois pas sans en avoir des douzaines dans les jambes ; effrontés, gouailleurs, quémandeurs, déguenillés, mais beaux, frais, souriants, avec des vivacités d'écureuils, de

grands yeux bleus et des figures roses, joufflues.

Parmi ces bambins, les plus petits s'entassent pêle-mêle au bord de l'eau, contemplant avec une admiration jalouse trois gamins plus aventureux qui se sont installés dans des baquets, et, armés de battoirs, godillent intrépidement dans le bassin. Des adolescents nus jusqu'à la ceinture se livrent à une distraction plus périlleuse et plus lucrative. A bord du *Capelan*, on a organisé un jeu qui consiste à aller décrocher des ceintures rouges, des vareuses et des cravates, pendues à un bout de vergue à l'extrémité d'un mat qui surplombe horizontalement au-dessus de l'eau. Les uns à chevauchons, les autres debout sur le mât savonné, s'avancent vers la vergue avec une sage lenteur. Leur torse grêle et grelottant oscille sur l'étroite rondeur du sapin. En voici un qui pirouette à mi-chemin. Plouf! il est tombé à l'eau; il plonge et reparaît ruisselant aux flancs de la goélette. Un autre est arrivé à l'extrémité du mât, il choisit une belle ceinture rouge, il l'agite d'un air de triomphe, la mord à belles dents et pique une tête dans le bassin. Au bout d'une demi-heure, la vergue est complètement dégarnie; mais les gamins, mis en goût par cet exercice,

ne se lassent pas. Les voilà maintenant qui nagent de l'autre côté de la jetée et plongent pour cueillir sous l'eau des sous qu'on leur lance, enveloppés de papier blanc. Ils apportent à ce jeu un entrain enragé, se disputant entre deux eaux les sous qui pleuvent du haut du parapet. L'un d'eux se maintient une bonne demi-heure à fleur d'eau, nageant comme une grenouille; il descend, remonte sans se reposer; les yeux lui sortent de la tête et, emmagasinant son gain dans un coin de sa bouche, il crie entre ses dents aux curieux penchés vers lui : « *Strami? Strami?* (Est-ce qu'il n'y en a plus ?) » Et il continue à se démener comme un possédé, jouant des coudes et des genoux dans l'eau brune, jusqu'à ce que les badauds se fatiguent de jeter des sous.

Une explosion des cuivres de la fanfare pousse la foule à l'extrémité de la jetée; les bateaux qui ont couru reviennent à force de rames, et ce sont des cris rauques d'encouragement, des battements de mains et des altercations bruyantes pour savoir qui est arrivé bon premier

Nous quittons le port et nous allons visiter le champ de foire où l'on danse au biniou. Les deux joueurs, en costume breton, longs cheveux,

la mine goguenarde, la trogne enluminée, sont perchés sur une estrade, et soufflent énergiquement, l'un dans sa bombarde, l'autre dans sa cornemuse. A leurs pieds, des marins et des paysans exécutent gravement une sorte de branle sur un rythme traînant et monotone. Les filles font cercle à l'entour, mais pas une ne se mêle à la danse. Tristan s'étonne du peu d'enthousiasme de l'élément féminin et en demande la raison à ses voisines :

— Voyons, dit-il, de sa voix chantante, est-ce que vous n'aimez pas à danser?

— Oh! que si, monsieur, mais nous ne danserons pas.

— Pourquoi?

— C'est aujourd'hui dimanche, réplique une jolie *sardinière*, et pour des filles, voyez-vous, ça n'est pas *propre* de danser le dimanche...

8 septembre.

Après déjeuner, Tristan est allé à la recherche des menhirs épars dans la lande Saint-Jean. Par ce grand soleil, les plateaux de bruyères sans arbres me séduisent médiocrement; je l'ai donc laissé partir seul et, décidé à prendre un bain de

verdure, je suis allé rejoindre la Payse et *Jemima*, qui travaillent à une étude aux environs du hameau du Jug.

J'ai suivi le petit sentier en corniche qui côtoie les falaises dans la direction de la plage du Riz, et qui est bordé de beaux arbres à travers lesquels on entrevoit la baie éblouissante. Ce sentier est charmant; à chaque détour, il vous offre une surprise et on y fait toujours de nouvelles découvertes. — Ici c'est une fontaine alimentant un lavoir en plein air, où des paysannes, la coiffe au vent, battent leur linge en jasant dans leur langue énergique et gutturale; là, une prairie à l'herbe touffue, bordée de hauts talus sur lesquels poussent vigoureusement des chênes et des platanes; plus loin, des masures au toit moussu dorment éparses sous une haute futaie où des rouges-gorges modulent délicatement leur chant d'arrière-saison. Les essences d'arbres y sont aussi variées que dans une forêt : les frênes, les hêtres et les ormes y élancent leurs troncs droits, couronnés d'une feuillée épaisse; des châtaigniers y étalent largement leur frondaison vernissée, et, sur des tertres qui dominent la baie, des bouquets de pins maritimes étalent horizontalement

leurs ramures d'un gris argenté. — Ajoutez à cela l'abondance des fleurs sauvages qui restent plus longtemps fleuries dans cette robuste fraîcheur. Les talus sont semés de magnifiques digitales rouges et de bruyères *tetralix* à fleurs roses ; les scabieuses et les chèvrefeuilles foisonnent dans les haies; et c'est à travers cette profusion de branches vertes et de plantes épanouies qu'on chemine jusqu'à la sinueuse vallée du Riz, qui vient déboucher au fond de la baie.

Cette plage du Riz est certainement prédestinée à devenir une station balnéaire. Elle a tout pour séduire un spéculateur entreprenant : la fraîcheur attrayante de la verte vallée qui fuit derrière elle; l'encadrement décoratif des rochers qui la bordent à droite et à gauche, et où se creusent des grottes profondes aux belles couleurs veinées de rouge et de jaune; l'ample étendue de son tapis de sable, et la vigueur des lames qui accourent directement du milieu de la baie, hautes, larges, et majestueuses. — Pour le moment, elle n'est hantée que par des peintres et de rares baigneurs qui font à pied le trajet de Douarnenez au Riz.

Il est deux heures. La mer est d'un bleu vert.

A gauche, les falaises d'un jaune d'ocre, couronnées de gazon, sont baignées de soleil; le Ménéhom a une auréole de buée lilas, et tout au loin, à l'entrée de la baie, on aperçoit, à peine distincte, la pointe grise du cap de la Chèvre. — A droite, des rochers d'un noir humide sortent de l'eau lumineuse; les futaies de Ploa-Ré, les prés et les châtaigneraies en gradins enlèvent au-dessus leurs masses d'un vert foncé. Au delà d'un bouquet de pins penchés au sommet du *chemin des contrebandiers*, il y a comme un écroulement de verdures désordonnées, puis les maisons blanches de Douarnenez vont presque rejoindre les rochers de l'île Tristan. Plus loin, on ne voit plus qu'une nappe de mer verte, au-dessous d'un ciel bleu très doux, qui finit par se fondre dans les vapeurs laiteuses de l'horizon.

Des promeneurs flânent épars dans les rochers; un peintre pioche son *motif* à l'ombre d'un grand parasol; un épagneul, en arrêt au bord d'une flaque d'eau, les jambes tremblantes, les oreilles en crochet, guette patiemment une crevette ou un crabe en train de prendre ses ébats. Une petite servante bretonne, jambes nues, les cottes troussées au-dessus des genoux, entraîne vers la

vague deux *babies* en costume de bain, qui regimbent, piaillent et ne veulent pas se laisser baigner. Sur le sable, trois vaches rousses couchées ruminent lentement, en contemplant avec leurs grands yeux violets la mer glauque et ourlée d'écume.

Je retraverse la route et je m'enfonce dans la vallée du Riz,en quête de la Payse et de *Jemima*. Après m'être souvent fourvoyé, — les chemins bretons étant les plus illogiques des chemins, et les explications bretonnes manquant absolument de netteté, — je débouche sous une antique avenue de chênes moussus d'un vert noir. Au bout de l'avenue est un mur effondré et tapissé de fougères; au milieu, s'ouvre un porche ogival, avec un écusson aux sculptures rongées, un toit en auvent et un pigeonnier abandonné, le tout attenant à une cour de ferme encombrée de fumier et bordée de masures croulantes. C'est le manoir de Kératry, ou plutôt ce n'en est plus que l'ombre. La mélancolique demeure des Ravenswood était un palais à côté de cette ruine délabrée, qui fut le berceau des ancêtres de l'auteur du *Dernier des Beaumanoir*. Je pénètre dans la cour de la métairie, qui semble déserte ou du

moins dont les métayers effarouchés se cachent, selon l'habitude des paysans cornouaillais; et franchissant une poterne, je tombe sur un grand espace vert, sauvage, semé de ronces et de noisetiers, où l'on reconnaît l'emplacement d'un jardin défunt. Quelques buissons de rosiers, des lauriers amandiers et des fuchsias, dans lesquels s'enlacent des chèvrefeuilles, indiquent seuls qu'en cet endroit furent jadis des parterres où la dame du logis venait cueillir des roses et prendre le frais aux heures chaudes de la journée.

C'est là que je retrouve enfin la Payse et *Jemima*, très affairées à leur étude, sous la garde d'un gamin de dix ans aux cheveux roux embroussaillés, à la mine effrontée. *Jemima* lève le nez de dessus sa toile et me lance un regard questionneur, où je crois lire un certain étonnement causé par l'absence de Tristan. Quant à la Payse, elle me tend la main, et me montrant d'un clignement d'yeux les entours de Kératry : — Hein? me dit-elle, est-ce assez désert ici? On se sent à la fois pénétré d'humidité et de mélancolie. Vous avez bien fait d'arriver, nous tournions au saule pleureur... C'est d'une belle sauvagerie, mais

c'est trop triste, et ça vous ôte tout courage pour travailler!...

Ce premier effet de la nature cornouaillaise sur les étrangers, sur les femmes et les Parisiennes principalement, est très caractéristique. C'est un peu, à rebours, l'impression que doit faire notre vie turbulente et fiévreuse sur les Bretons jetés tout à coup en plein Paris. Ici, les nouveaux venus sont pris d'une nostalgie sourde. Ces grands espaces silencieux sans culture et sans villages, cette verdure sombre et profonde, ces sources qui coulent de toutes parts avec un bruit de sanglots, cette population effarouchée et grave, qui parle une langue inconnue et se méfie de l'étranger : tout cela agit sur les organisations nerveuses, à la façon d'une musique en mineur, lente et trop continuellement plaintive. C'est une brume mélancolique tombant goutte à goutte et qui finit par vous pénétrer jusqu'aux moelles.

Le soleil couchant allongeait déjà les ombres des chênes sur les prés, où un ruisseau bouillonnait au sortir d'une écluse rustique, et où vaguaient deux chevaux à demi sauvages. En face de nous, au revers d'une colline, le village du Jug s'estompait d'une vapeur bleuâtre, dans la-

quelle des linges séchant sur des haies piquaient des notes blanches. La Payse et *Jemima* ont plié bagage; on a fixé, à l'aide d'une courroie, les boîtes et les châssis sur le dos de leur petit page en haillons, et nous sommes revenus vers Douarnenez à travers le plateau.

Sur le plat de la colline, le pays est très couvert. Les manoirs s'y succèdent, enfouis dans les chênaies et les châtaigneraies : — Kérillis, Kerdouarnec, Coat-an-aer, — on dirait que, pareils aux paysans bretons, ils cherchent à se dérober aux yeux des étrangers. Pour les voir, il faut plonger dans des chemins creux, s'enfoncer sous des futaies d'où l'on aperçoit tout à coup la tourelle grise d'un pigeonnier, et d'où l'on entend l'aboiement inhospitalier des chiens de garde. Au sortir du manoir de Kerdouarnec, nous tombons sur une solennelle et sinueuse allée de trembles qui aboutit à l'église de Plora-Ré. Le gazon, déjà semé du feuillage blanchâtre des trembles, amortit le bruit des pas; l'allée prolonge ainsi pendant un quart d'heure ses files d'arbres à mine sévère, et cette avenue silencieuse, avec le cimetière de Ploa-Ré au bout, achève de nous noyer de mélancolie.

Nous ne rentrons qu'à la nuit close, au moment

où la cloche de l'hôtel sonne le dîner. A peine sommes-nous à nos places que Tristan se précipite comme un torrent dans la salle à manger. Il a la mine maussade et le geste nerveux. Il avale sans mot dire son potage avec une hâte d'affamé, et, à la dernière gorgée, il éclate :

— Tu ne me demandes seulement pas ce que j'ai fait de mon après-midi! grogne-t-il à mon adresse.

— Eh bien! comment as-tu passé ton temps?

— J'ai fait vingt-huit kilomètres dans la lande, et j'ai tout vu.

— Alors, tu dois être content?

— Non; il m'est arrivé une aventure qui m'a tout gâté et qui m'a exaspéré contre les gens de ce pays-ci.

— Quoi donc?

— Je voulais visiter toutes les pierres druidiques sans en manquer une, et, armé de mon *Colloque breton,* je poussais des questions à tous les paysans... J'ai fini par trouver ce que je cherchais, et j'en ai vu des pierres, je t'assure!... Vers le soir, comme je me reposais, éreinté, près de la pointe de Leïdé, j'ai été tout à coup environné par une bande de gamins, et sais-tu ce qu'ils me criaient en chœur?

— Ils te demandaient des sous ?

— Non, ils criaient en me narguant : « Menhir, menhir ! » et ils se gaussaient de moi, les affreux drôles !

J'éclate de rire, et je ne puis me tenir de conter l'histoire à la Payse, qui la conte à *Jemima* et à la Suissesse, de sorte que la mésaventure de Tristan fait le tour de la table.

Jemima me lance un noir regard chargé de reproches. Elle est la seule qui n'ait pas ri.

— Brave fille ! m'a répété Tristan quand nous sommes rentrés chez nous, elle a bon cœur, celle-là ! Et vraiment, je sens une discrète sympathie d'âme qui me pousse doucement vers elle...

9 septembre.

La maison de notre hôtesse contient une vaste salle de danse qui, ce soir, est occupée par une noce. On se marie beaucoup à Douarnenez, et, bien que dans chaque famille les filles soient nombreuses, elles ne coiffent pas trop sainte Catherine. Toutes travaillent. Dès le plus jeune âge, on leur met dans les mains un crochet ou une paire d'aiguilles à tricoter, et on les voit errer

au bord de la mer, la coiffe inclinée, les bras en mouvement, tout affairées à compter leurs mailles. Vers quinze ans, les plus pauvres entrent dans une *friturerie*, et sont occupées aux conserves de sardines. De maîtresses filles, ces *sardinières !* Alertes, dégourdies, n'ayant froid ni aux yeux ni à la langue, peu timides et promptes à la riposte. Elles sont très amusantes à voir, vers midi, dévaler le long des rues par file de cinq ou six, se tenant le bras, faisant sonner leurs sabots sur le pavé inégal, et dévisageant les étrangers avec d'impertinents éclats de rire. Les filles plus aisées travaillent à la journée comme couturières ou comme brodeuses. Elles brodent des châles, des devants d'autel, et exécutent sur la mousseline ou sur le crêpe des guirlandes fleuries d'une couleur étonnante et très originale. — Tout ce monde se tire d'affaire et ne manque de rien. Notre hôtesse, qui est encore verte, a eu dix enfants, dont cinq filles : trois sont déjà établies ; les deux autres, sveltes, blondes avec de grands yeux bleus, font partie de la noce de ce soir.

Pour ces occasions, les filles vident le fond de leur coffre et se parent comme des châsses. Dans cette salle oblongue, aux murs blanchis à la chaux,

il y a un mélange de toilettes comme j'en ai rarement vu aux noces campagnardes de nos provinces de l'Est. Les danseuses sont en robes blanches, avec des châles de mousseline ou de crêpe de Chine brodé. La coiffe de *cérémonie*, légère, toute en dentelle, fuit en cornet derrière la tête. Cette toilette blanche est relevée par des tabliers de soie à bavette aux couleurs tendres : le bleu pâle, le vert d'eau, le lilas, le gris tourterelle mettent dans la neige de la mousseline ou du crêpe des notes douces, d'une grâce et d'une harmonie charmantes. Une jeune femme récemment mariée, nous a surtout frappés par le luxe tout oriental de sa toilette : robe de satin blanc, bas roses, rubans du même ton à la taille, guimpe brodée et fleurie de roses, tablier et châle de mousseline, coiffe de dentelles et bijoux d'argent. — Jolie avec cela ; une figure aux nuances délicates de fleur d'églantier, de longs yeux bruns aux cils recourbés. — Un moment, elle s'est assise, relevant avec coquetterie le devant de sa jupe pour laisser voir ses pieds finement chaussés, et dans cet assemblage de rose vif et de blanc éclatant, elle avait quelque chose d'une de ces filles mauresques qui s'épanouissent

comme des fleurs dans les aquarelles de Fortuny.

La toilette des hommes est beaucoup plus modeste : peu de redingotes, beaucoup de bérets et de vareuses. Deux gars de Ploa-Ré, aux chapeaux à larges bords, aux joues rasées, aux vestes bleues brodées, tranchaient parmi les vêtements sombres du personnel mâle. Les deux violons, debout sur l'estrade, ont joué un vieil air de branle ; danseurs et danseuses se sont pris les mains, et, par files d'une douzaine, se sont mis à exécuter une danse locale qu'ils nomment la *gavotte*. Chaque file conduite par un homme décrit gravement des demi-cercles en forme de *S*. Toutes ces guirlandes d'hommes et de femmes se meuvent légèrement, se croisent, se contournent, serpentent adroitement les unes autour des autres sans jamais se heurter, ni se départir de leur cérémonieuse gravité. Dans ce pays aux mœurs et aux habitudes profondément enracinées, rien n'a changé ; ils dansent encore comme au XVIIe siècle, et en les regardant je retrouvais les entrechats et les glissades décrits par Mme de Sévigné : « Cette bourrée, écrivait-elle à sa fille, dansée, coulée naturellement et dans une justesse surprenante, vous divertirait. »

12 septembre.

Nous avons passé trois jours à visiter des églises de village, et nous terminons aujourd'hui nos promenades édifiantes en assistant au pardon de la Clarté. — Au premier abord, toutes ces églises rustiques ont de nombreux points de ressemblance. Bâties pour la plupart au XVe ou au XVIe siècle par de maîtres tailleurs de pierre, elles présentent presque partout les mêmes caractères d'élégance et de hardiesse : — sveltes clochers à jour aux fines arêtes dentelées ; clochetons en poivrière ou en éteignoir, disposés symétriquement et séparés par des galeries à pilastres de pierre ; vastes porches latéraux, voûtés en arc-de-cloître, décorés de curieux chapiteaux feuillagés ou fleuris, et faisant saillie au dehors, de façon à abriter sous leurs voussures hospitalières le trop plein des fidèles qui dégorge jusque dans la rue. — C'est quand on les examine de très près à l'intérieur, qu'on s'aperçoit des détails particuliers qui marquent la physionomie et la personnalité de chaque paroisse.

A Poul-Davit, il y a dans le chœur une frise couverte de peintures étranges d'une couleur singulièrement riche et harmonieuse. Il y a surtout

la statue de bois peint de saint Jacques le patron de l'église ; au-dessus de la tête du saint, des outils rustiques, une fourche et des chaînes de charrette sont pendus à la façon de l'épée de Damoclès. Le sacristain nous explique la provenance de ces bizarres *ex-voto :* — Un jour de dimanche, des paysans travaillaient aux champs ; leurs outils disparurent comme par miracle, et on les trouva suspendus au-dessus de la statue de saint Jacques, qui avait voulu punir ainsi ses paroissiens d'une coupable infraction au repos dominical. — A Loc-Ronan, dans une vaste église à la nef moisie et comme vert-de-grisée par l'humidité, se trouve le tombeau de saint Ronan, un ermite du VIe siècle ; la statue de l'apôtre de la Montagne-Noire repose sur une table massive soutenue par des anges ; il tient dans ses mains jointes son bâton pastoral et en appuie l'extrémité contre la face grimaçante d'un diable qui rampe à ses pieds. Quand nous avons visité ce tombeau, après la grand'messe, la croupe verdâtre de Satan était couverte de crachats. Les malades passent en se courbant sous la table de granit afin de se guérir de leurs infirmités, et, pour compléter la cure, avant de partir, ils cra-

chent en signe de mépris sur la bête diabolique. — A Kerlaz, il y a un antique cénotaphe en bois, orné de peintures funèbres : crânes aux trous béants, ossements entrecroisés ; et, à chaque angle, des bras grossièrement sculptés empoignent avec une énergie farouche les quatre flambeaux destinés à supporter les cierges funéraires.

Dans toutes ces églises, on retrouve, symbolisée de cent façons, la préoccupation obsédante de l'heure dernière, et la crainte, non de la mort mais de l'enfer. Dans les sculptures des piliers, les boîtes peintes des ossuaires, les sombres teintes des vitraux, les figures austères des saints coloriés, et jusque dans le son de l'horloge antique du clocher, qui bat les secondes avec une lugubre et infatigable monotonie, tout concourt à imprimer au cerveau de ces populations rêveuses et primitives la pensée de la minute prochaine où il faudra rendre ses comptes. Les affres et les menaces du *Dies iræ* sont comme incarnées dans chaque détail de cette décoration intérieure.

Une foi intense et naïve est au fond de cette race nerveuse et naturellement portée vers l'idéal religieux. Les explosions de piété chez ces âmes dévorées du besoin de croire sont profondément

touchantes, comme toutes les manifestations d'un sentiment sincère. Les pardons en renom attirent les fidèles par milliers. Au pardon de Sainte-Anne-la-Palud, qui a lieu le dernier dimanche d'août dans les landes marécageuses voisines de la baie, vingt mille pèlerins accourent de tous les cantons du Morbihan et du Finistère. Des paroisses entières, conduites par leur recteur, arrivent dès l'aube, à pied ou en barque, après avoir passé la nuit en route. Du plus loin que ces troupes d'hommes, de femmes et d'enfants aperçoivent le clocher de Sainte-Anne, elles s'agenouillent pieusement et entonnent des cantiques. Des femmes font cinq ou six fois sur leurs genoux le tour de l'église en égrenant leur chapelet ; des centaines de cierges s'allument incessamment autour de la statue de la sainte, et de nombreux pèlerins se plongent, comme aux temps druidiques, dans les eaux miraculeuses de la fontaine. Je me souviens d'un paysan cornouaillais en braies blanches et aux longs cheveux, qui avait amené avec lui un enfant rachitique et paralysé ; prosterné dans l'église, il priait la sainte avec une ferveur ardente, il s'abîmait dans son adoration ; puis, son rosaire terminé, il prenait le petit en-

fant sous les bras et essayait de le faire marcher. Et il y avait dans cet essai, hélas ! infructueux, une telle expression de confiance naïve, une telle effusion de foi sincère, une telle illumination d'espérance, qu'on se sentait tout remué en regardant ce groupe rustique sur les dalles verdies de la chapelle.

Le pardon auquel nous assistons aujourd'hui est beaucoup plus calme et beaucoup moins fréquenté. C'est un pèlerinage tout intime, où se rendent seulement les populations voisines de Kerlaz, d'où dépend la chapelle de la Clarté. Il a plu pendant une partie de la journée, ce qui a encore diminué l'affluence des fidèles. Les chemins sont inondés, les feuillées qui entourent l'église sont toutes ruisselantes, et les tentes des marchands de gâteaux, de crêpes et de cidre sont détrempées par l'humidité. Pourtant, la petite nef est bourrée de fidèles, et les dévots qui n'ont pu entrer se tiennent agenouillés autour des murailles : les hommes devant le portail, les femmes au chevet. La chapelle s'élève solitaire au milieu des champs, et elle est entourée d'épais massifs d'arbres. Les filles, endimanchées, sont debout, accoudées au mur d'enceinte ; des enfants aux bonnets

chargés de doreloteries se roulent dans les jupes de leurs mères ; les gars en vestes brodées vont et viennent dans les sentiers mouillés et lorgnent timidement les jeunes filles. Des mendiants : manchots, aveugles, culs-de-jatte, braillent des complaintes bretonnes et se traînent à travers la foule.

Tout à coup la cloche grêle tinte dans l'étroit clocher, les portes s'ouvrent et la procession sort de la chapelle. Ce sont d'abord les femmes aux collerettes et aux coiffes empesées, tenant chacune un cierge allumé ; puis un vieux Breton aux longs cheveux blancs, en veste bleue et en braies, qui bat avec conviction une marche religieuse sur son tambour ; puis la statue dorée de la Vierge portée par quatre filles en blanc et précédée de lourdes bannières. Le clergé vient ensuite, entonnant des litanies, et derrière, sur deux rangs, des files de paysans aux cheveux flottants, aux mentons ras, aux figures austères et énergiques. Tous les pèlerins épars dans les sentiers tombent à genoux, et, aux roulements de tambour, aux tintements de la petite cloche, l'humble procession monte lentement vers le calvaire. Les silhouettes des coiffes blanches,

des têtes chevelues des chantres et des porteurs du dais se découpent vigoureusement sur le ciel gris. Un clair rayon de soleil, filtrant entre deux nuées, fait scintiller la couronne vacillante de la Vierge et empourpre brusquement un coin de bannière... Et on est tout étonné de se sentir ému, comme si une dernière bouffée de la foi lointaine des saisons enfantines vous remontait soudain du cœur jusqu'aux yeux.

14 septembre.

Comme nous entrions dans le bac de Tréboul, nous y avons trouvé déjà installées, la Payse et *Jemima*, avec leur petit page Josic. Elles vont finir une étude à la pointe de Leïdé et nous leur avons demandé la permission de les accompagner. Le bac aborde contre le pierré du port, et à deux pas s'arrondit une première falaise gazonneuse sur laquelle sèchent des filets. Des enfants y jouent; des femmes de pêcheurs, éparses sur la pelouse, tricotent en regardant la mer. — Accroupie contre une roche, une vieille se tenait immobile et pleurait silencieusement. La muette douleur profondément empreinte dans les traits et dans l'attitude de cette femme en deuil nous

a saisis au passage. La Payse s'est approchée de la vieille et l'a interrogée de sa voix claire et sympathique. Quand elle nous a rejoints, elle avait elle-même les yeux humides.

— Pauvre femme ! nous a-t-elle dit, figurez-vous qu'elle reste seule au monde à soixante-dix ans, avec deux petits-enfants, dont l'aîné n'en a pas dix. Son fils est mort en mer, et sa belle-fille est morte aussi, à ce que j'ai pu comprendre, car la vieille parle à peine français, et les larmes étouffent sa voix.

Un peu plus bas, nous nous sommes tous arrêtés de nouveau pour regarder un garçon de cinq ans, proprement vêtu, assis à l'écart et d'une beauté remarquable. Ses joues d'un beau rose, ses purs yeux bleus bordés de longs cils, sa bouche délicatement modelée, faisaient notre admiration. Avec cela, il avait un air si sage et si triste ! l'air d'un enfant auquel personne n'a souri. — L'expression sérieuse de ce mignon visage me rappelait les figures précocement graves des bambins que j'avais vus à Paris, à l'hospice des Enfants-Trouvés... Une voisine qui tricotait non loin de là s'est approchée.

— N'est-ce pas qu'il est mignon ? a-t-elle mur-

muré, le pauvre! il est orphelin, et si quelqu'un voulait le prendre, ce serait une charité à faire...

— Je suis sûre que c'est l'enfant de la vieille femme que j'ai vue là-haut! s'est écriée la Payse.

— Oui, madame, justement... La vieille a bien des maux, à son âge, avec deux créatures à nourrir.

— Le père est mort?

— Oui, il y a un an... Sa barque s'est perdue au ras de Sein.

— Et la mère?

La voisine a haussé les épaules :

— Après la perte de son homme, elle a abandonné ses enfants et quitté le pays... c'est comme si elle était morte... Et plus bas : — Elle est à Quimper... dans une mauvaise maison.

Je regardais l'enfant. On eût dit qu'il comprenait. Bien que nous l'eussions caressé et que nous lui eussions donné une pièce blanche, il ne se déridait pas. Il serrait la pièce dans sa main et levait vers nous d'un air effarouché ses deux grands yeux bleus si tristes.

— Tiens, ai-je murmuré à Tristan, voilà une occasion unique... Toi qui es célibataire et qui rêves d'adopter un enfant, prends celui-ci, qui est

charmant... Tu feras une bonne action et tu auras un compagnon pour ta solitude.

Mon ami a eu d'abord la mine embarrassée de quelqu'un qu'on met au pied du mur, puis, clignant de l'œil du côté de *Jemima*, qui s'éloignait :

— Mon cher, a-t-il répondu en grognant, on ne peut pas courir deux lièvres à la fois... En ce moment mon cœur est occupé d'un autre côté...

Il a descendu rapidement la falaise et s'en est allé rejoindre *Jemima*, tandis que l'enfant, les yeux toujours fixes et les mains immobiles, regardait sans bouger notre groupe décroître au bas du coteau...

Quelle douce paix lumineuse tombait sur la lande ce jour-là, et quelles bonnes heures nous y avons passées à errer le long des sources, à travers les vergers à demi-sauvages des fermes éparses dans la solitude ! Nous ne pouvions assez ouvrir les yeux pour admirer les délicates colorations de la terre et de l'eau : — le bleu sombre et velouté de la montagne de Loc-Ronan, le lilas rosé du Méné-Hom, les nuances vert argenté ou gris bleuté de la mer. La baie était tantôt enveloppée d'une brume blanche, tantôt ensoleillée, et quand le brouillard s'enlevait un moment, nous

apercevions entre deux buées les voiles des barques, les unes d'un blanc éclatant, les autres d'un roux orange, glissant sur l'eau moirée.

Nous ne sommes rentrés qu'au crépuscule. Au loin, devant nous, l'aiguille du clocher de Ploa-Ré sortait du vert sombre des arbres, au-dessus des façades blanches de Douarnenez; les trembles et les pins de l'allée Sainte-Croix bordaient l'horizon d'une ligne dentelée, descendant de l'église de Ploa-Ré jusqu'aux falaises du Riz; puis tout s'évanouissait dans une gaze brumeuse, à travers laquelle le soleil couchant transparaissait comme une grosse lune empourprée.

Dans le port de Tréboul, les barques qui rentraient s'enlevaient vigoureusement avec leur mâture et les silhouettes de l'équipage, sur la mer d'un violet foncé; de temps en temps, le choc d'une rame semait dans l'eau assombrie et résonnante des éclaboussures d'argent fondu. A l'avant du bac, plein de passagers, une jeune femme debout détachait le profil de son buste et de sa tête énergique et fière, inconsciemment posée dans une attitude sculpturale.

La mer était déjà très basse et le bac a dû s'arrêter sur la plage de l'île Tristan, où le pas-

seur nous a débarqués, nous laissant le soin de traverser, comme nous le pourrions, la grève à demi submergée qui nous séparait encore du pierré de Douarnenez.

Nos compagnons du bac, sardinières et pêcheurs, retroussant les unes leurs jupes, les autres leurs pantalons, se sont mis en devoir de passer à gué la grève limoneuse, pleine de flaques miroitantes. Force nous était d'en faire autant. Tristan s'est déchaussé, et voyant la répugnance de *Jemima* à patauger dans la vase, il lui a héroïquement proposé de la porter sur son dos, ce qu'elle a fini par accepter. Voilà donc mon ami s'arc-boutant contre un rocher et présentant ses robustes épaules à la jeune artiste, qui s'y accroche en rougissant et le plus chastement qu'elle peut. Puis Tristan se met en marche, clopin-clopant, tenant ses souliers dans ses mains et arrondissant son dos sous le poids de *Jemima*. Dans la pénombre crépusculaire, le groupe formait un ensemble de lignes tellement drôles, que la Payse et moi nous éclations de rire. Je proposai à cette dernière de lui rendre le même service.

— Jamais de la vie ! s'est-elle écriée, le spec-

tacle que nous contemplons suffit pour m'ôter le goût d'une pareille traversée... Je préfère marcher...

Elle s'est déchaussée, j'en ai fait autant, et quand Tristan, après avoir déposé son précieux fardeau sur la jetée, s'est retourné tout essoufflé, il nous a aperçu sur ses talons. Il paraît qu'il avait eu un moment peur d'être obligé de porter aussi la Payse, car, en la voyant barboter dans l'eau, sa figure a eu une éloquente expression de soulagement.

— Quoi ! s'est-il écrié en s'épongeant le front, vous êtes venue à pied ?.. C'est très bien, cela, mademoiselle, je vous en fais compliment de tout mon cœur !

18 septembre.

Depuis deux jours le vent souffle en tempête et soulève les eaux de la baie. Les nuits surtout sont terribles. Les rafales balaient le port et les rues avec une violence enragée ; on dirait qu'elles prennent les maisons corps à corps et veulent les jeter bas. Les volets claquent, les fenêtres s'ouvrent d'elles-mêmes, les ardoises des toits volent en éclats, et les clameurs lamentables de l'ouragan

nous empêchent de dormir. Ce matin, de gros nuages ventrus et plombés fuient dans le ciel avec une hâte furibonde; la mer, moutonnante et blanche d'écume, bondit contre les rochers avec un bruit de tonnerre. Sur le sentier qui domine la plage, les coups de vent sont si violents qu'on a peine à se tenir debout. Les vagues sont énormes. A chaque instant, des paquets de mer sautent par-dessus le parapet de la jetée de Rôs-Meur et viennent s'écraser bruyamment sur les dalles. Les barques ne sont pas rentrées depuis avant-hier; la baie, déserte et houleuse, a un aspect tragiquement sauvage.

Sous les futaies de Ploa-Ré, où nous nous réfugions pour trouver un peu de calme, le sol est jonché de branches vertes, de hérissons de châtaignes et d'aiguilles de pin, que la tempête a fait pleuvoir pendant la nuit. Des vieilles femmes et des enfants remplissent leurs tabliers de ces débris qui leur serviront de combustibles. Nous marchons tête baissée au milieu des feuilles tourbillonnantes. La Payse nous a quittés hier pour se rendre chez une amie qui demeure à trois lieues d'ici, au manoir de Kervenargan, où nous irons demain lui faire visite. En attendant, le départ

de notre réveillante compatriote nous a laissés un peu esseulés et mélancoliques.

— Si tu m'en crois, commence Tristan, en poussant gravement du pied les feuilles mortes, nous dînerons aujourd'hui au dîner de six heures... Puisque nous devons partir demain de grand matin, j'aime autant ne pas me retrouver en tête-à-tête avec *Jemima*.

— Hein ! dis-je stupéfait, le vent a donc tourné encore une fois ?... Je te croyais en train de devenir amoureux et de songer sérieusement au mariage... Entre nous, tu pourrais plus mal faire.

— C'est possible, mais je suis une incarnation de l'homme chanté par le poète latin :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

Certainement, *Jemima* ferait une excellente femme, mais j'ai dans l'idée que je serais un médiocre mari... Pauvre fille ! l'autre soir, tandis que je la portais sur mes épaules, je me suis arrêté un moment à nous regarder tous deux dans une flaque d'eau : elle était souriante, elle, et moi j'avais la plus piteuse figure du monde ! J'ai

cru voir, ainsi que dans un miroir magique, la mine que j'aurais une fois marié. Alors il m'a semblé que, comme dans la légende du roi Gradlon, une voix d'en haut me criait : « Lâche cette fille d'Ève, ami Tristan, c'est le mariage et toutes ses tablatures que tu portes sur ton dos ! » — Vrai, cela m'a refroidi.

— Tu aurais dû faire cette réflexion un peu plus tôt ! dis-je gravement.

— Eh ! oui, je suis un étourneau, je le sais... mais quoi? Je suis ainsi bâti... Je ressemble à une horloge où il y a une heure pour le mariage, une heure pour la solitude... Les aiguilles font le tour du cadran, se posant sur chaque heure et ne s'y arrêtant jamais... Je t'en prie, dînons à la première table, j'aurais le cœur trop gros et l'air trop sot en présence de *Jemima*...

20 septembre.

Kervenargan, où nous venons de passer une journée, offre de l'intérêt, même au point de vue historique. — C'est dans ce manoir perdu en pleine lande qu'à la fin de l'été de 1793, après avoir fui le Calvados, où leur tentative de résistance avait échoué, Barbaroux, Pétion, Guadet,

Buzot et Louvet, proscrits par la Convention, furent cachés pendant quelque temps par un ami dévoué. Le propriétaire de Kervenargan hébergea courageusement les malheureux députés, qu'on traquait comme des bêtes fauves et devant lesquels toutes les portes se fermaient. Il faut lire dans les *Mémoires* de Louvet les pages émouvantes où l'auteur de *Faublas* raconte cette triste odyssée. — Les girondins avaient passé aux environs de Quimper toute une nuit, tapis dans un bois et exposés à la pluie qui tombait à verse. « Buzot paraissait accablé, Barbaroux même sentait sa grande âme affaiblie... Pétion seul, inaltérable, bravant tous les besoins, gardait un front calme au milieu de ces nouveaux périls et souriait aux intempéries d'un ciel ennemi. » Au petit matin, ils rencontrèrent sur la route un ami que Kervélégan, député de Quimper, envoyait audevant d'eux. On les conduisit d'abord chez un curé constitutionnel qui les réchauffa, les sécha, leur servit à manger et les cacha jusqu'au soir. A la nuit tombante, ils se rendirent dans un petit bois, où leurs nouveaux hôtes les attendaient et où ils se séparèrent. Salles, Cussy et Girey-Dupré s'en allèrent chez le député Kervélégan. Pétion

gagna une campagne voisine, où Guadet l'attendait et où Barbaroux et Louvet devaient le rejoindre plus tard. Cette campagne, que Louvet ne nomme pas, était le manoir de Kervenargan.

En leur donnant l'hospitalité, le maître du logis exposait non seulement sa vie, mais celle de sa femme, de ses sœurs et de parents très âgés. « Entourés d'espions, dit un contemporain (Cambry, auteur d'un *Voyage dans le Finistère*), il eut la fermeté de leur montrer toujours un front serein. Il appela souvent chez lui la force armée, la gendarmerie, les plus ardents dénonciateurs, dans le moment où leurs victimes n'étaient séparées d'eux que par des planches... Tous les moyens qui pouvaient écarter les soupçons se présentaient à son esprit; on dansait deux fois par semaine au manoir de Kervenargan. Toutes les femmes du voisinage de Douarnenez étaient priées à ces fêtes; l'étourdissement, la gaîté, tous les rapports du lendemain, éloignaient les soupçons que la vérité, qui ne se cache jamais bien, faisait naître et renaître chez tous les surveillants du district. »

La mère de Barbaroux avait trouvé moyen de rejoindre son fils dans ce refuge enfoui sous les

châtaigniers et les chênes. Elle y vivait, déguisée en lingère, et avec sa tendresse et sa grande douceur, elle soutenait le courage de Barbaroux, qui s'était rasséréné au point de composer, pendant sa réclusion, une ode sur l'électricité. Les vers du député marseillais ne sont ni meilleurs ni plus méchants que la généralité des productions poétiques de cette époque peu littéraire. J'en cite une strophe à titre de curiosité :

Suis-moi dans les plaines du vide,
Mortel! Sur le trône des airs
Vois ce feu moteur, il préside
A la marche de l'univers.
Astres, dont une main puissante
Sema cette voûte éclatante,
Parlez, qui vous tient suspendus?
Ah! sans cette force immortelle,
Roulant dans la nuit éternelle,
Les mondes seraient confondus.

Dans cette retraite de Kervenargan, Louvet, Pétion, Buzot et Barbaroux attendirent l'arrivée de la barque, préparée pour les conduire à travers la baie de Douarnenez jusqu'au bâtiment qui devait les transporter au bec d'Ambès. C'est de là qu'ils partirent une nuit pour se mettre en quête

de cette barque si impatiemment désirée. « Il n'était pas minuit, dit Louvet, quand nous arrivâmes au bord de la mer. A l'auberge où on nous avait fait préparer à souper, nous apprîmes que la chaloupe n'avait pas encore paru... Enfin on courut réveiller des pêcheurs qui, moyennant triple salaire, consentirent à nous recevoir dans leur barque; mais il fallait attendre que la marée montante vînt la mettre à flot. C'était encore trois quarts d'heure à perdre, trois quarts d'heure à passer dans le voisinage du commandant du petit fort qui dominait la plage. Heureusement il avait déjà bu si raisonnablement qu'il ne songeait guère à s'inquiéter quelles gens s'impatientaient à côté de lui. La barque nous reçut sans accident... Il fallut ramer une heure pour doubler une pointe (probablement le *cap de la Chèvre*), où le vaisseau, qui devait rester un peu en arrière du convoi, avait ordre de nous attendre (1)... »

Kervenargan est situé à cinq minutes du petit village de Poullan, qui dépendait jadis de l'ancien district de Pont-Croix. On s'y rend par un chemin creux qui part de Poul-Davit, et qui,

(1) Louvet, *Mémoires*.

toujours montant, finit par déboucher au milieu de la lande. Quand on approche du manoir, on s'imagine tomber en plein dans un roman de Walter Scott. L'habitation est complètement enfoncée dans les arbres. On y arrive par une longue avenue herbeuse, en pente, formée par une quadruple rangée de vieux hêtres. Au bout de l'avenue se dresse la façade grise d'un haut mur encadré dans deux tourelles aux toits en éteignoir. Le mur, tapissé de fougères et de pariétaires, est percé de deux portes à ogives tréflées : l'une haute et large pour les voitures, l'autre étroite et plus basse pour les piétons. Une frêle colonnette de pierre, feuillagée et fleurie, sépare les deux ouvertures et se termine elle-même par un trèfle flamboyant.

Au seuil de la petite porte, nous sommes accueillis par le sourire lumineux de la Payse, qui nous présente à la maîtresse du logis. Celle-ci, vêtue de noir (elle est veuve), nous salue d'un sourire grave et nous souhaite la bienvenue. Elle a passé la cinquantaine et voilà plus de vingt ans qu'elle n'a guère quitté Kervenargan que pour aller à Pont-Croix ou à Douarnenez. Aussi a-t-elle l'allure timide et un peu sauvage des gens qui ont

vécu dans la solitude; mais cette timidité est mêlée d'une distinction naturelle et d'une bonne grâce charmante. Scs yeux intelligents et pleins de feu ont dû être fort beaux; elle a de grands traits accentués, une bouche très fine et des gestes un peu virils.

La cour carrée où nous entrons est bordée des deux côtés par deux corps de logis en équerre; l'un vient s'appuyer au mur de clôture; l'autre se prolonge jusqu'au jardin, dont la grille de bois, enchevêtrée de plantes grimpantes, forme le quatrième côté du carré. Les fenêtres et les portes de l'habitation donnent toutes sur cette cour, de sorte que, vu du dehors, le manoir, avec ses tourelles et de rares lucarnes ouvrant sur lcs bois, a quelque chose d'un château fort. Rien de plus gai et de plus hospitalier que l'aspect de la cour, où vaguent des poules, et des corps de bâtiment, où des rosiers et des pieds de vigne grimpent jusqu'au toit et s'entortillent aux meneaux sculptés des fenêtres. L'intérieur du logis est simple et cordial comme la propriétaire elle-même: un vestibule orné de larges armoires de chêne, des murs blanchis à la chaux, un salon sobrement meublé de vieux meubles du siècle dernier; une

salle à manger décorée de ces jolis buffets à clous et à ferrures de cuivro jaune qu'on fabrique à Pont-Croix ; une vaste cuisine avec ses vaisselliers rustiques et sa cheminée profonde, aux landiers trapus. Un escalier de bois à rampe de chêne conduit au premier étage, et tout en gravissant les marches délabrées, je songe au temps où Barbaroux, avec sa haute taille et sa fière tournure, Pétion avec sa barbe et ses cheveux blanchis avant l'âge, montaient ou descendaient d'un pas inquiet ces mêmes marches qui criaient sous leurs pieds. — Au premier, notre hôtesse nous montre une étroite pièce en contre-bas, prenant jour sur les bois par une étroite meurtrière, et où, dans son enfance, on l'enfermait, elle et sa sœur, avec une leçon à apprendre. Elles avaient surnommé cet obscur réduit l'*enfer*, et c'est probablement dans cet *enfer* que les girondins se cachaient pendant de longues heures, tandis qu'en bas, pour déjouer les soupçons, leur protecteur faisait boire les gendarmes du district, ou danser les belles dames de Douarnenez.

De la maison nous gagnons le jardin, à travers un clos planté de pommiers moussus. Ce jardin, ceint de hauts murs et protégé contre les vents

de mer par les bâtiments du manoir, n'est qu'un fouillis à demi sauvage, mais quel délicieux fouillis ! — Dessiné à l'ancienne mode, avec des allées droites qui le partagent en quatre carrés bordés de buis, un cadran solaire au centre et une charmille centenaire dans le fond, il est plein de plantes de toutes provenances, plantes rares ou communes, aristocratiques ou plébéiennes, exotiques ou vivaces. — Sur ces côtes humides où il ne neige presque jamais, l'hiver est très doux et, pour peu qu'ils soient protégés contre le vent d'ouest, les arbustes les plus délicats croissent en pleine terre. — Là, tout pousse à la bonne aventure : sarriettes et jasmins, pieds-d'alouette et amaryllis, magnolias et lauriers, fenouils et camélias; poiriers en quenouille chargés de lichen, et vignes échevelées. — La dame du logis nous montre tous les trésors de son parterre, nommant au passage chaque fleur rare ou vulgaire, nous expliquant leurs vertus, et nous offrant gracieusement les plus belles. Un doux soleil éclaire ce plantureux coin de terre, et, avec les odeurs attiédies des roses et des citronnelles, une paix profonde, une quiétude assoupissante monte vers nous et nous enveloppe.

Quelle impression d'accalmie et d'oubli cet enclos épanoui devait produire sur les girondins, qui avaient encore dans les oreilles le fracas des batailles de la Convention, la voix tonitruante de Danton, les clameurs des tribunes, quand ils se promenaient par une après-midi d'automne le long de ces charmilles d'où ils n'entendaient plus que la musique du vent dans les pins, et la voix lointaine de la mer !

La mer, nous désirions la revoir, et, après une rapide collation, notre hôtesse a voulu nous conduire elle-même jusqu'à la grève, à travers des bois de chênes verts et de pins maritimes.

Elle avait chaussé de fortes bottes d'homme, coiffé un chapeau de paille à grands bords, jeté sur ses épaules une pèlerine noire, et, ainsi accoutrée, un parapluie sous le bras en guise d'ombrelle, elle avait à une certaine distance l'air d'un curé de campagne qui s'en va à une conférence. En avant, marchait un grand Breton en veste bleue et en braies, la figure rasée, les cheveux flottants. Il nous servait de guide à travers la lande et portait gravement dans ses bras, avec de paternelles précautions, l'enfant d'une parente de notre hôtesse.

— Cet homme, qui s'appelle Tan-guy, nous murmure la Payse, est un *domaniou*, c'est-à-dire qu'il possède à long bail une métairie dépendant du domaine de Kervenargan. Il était d'abord domestique au manoir et avait pieusement soigné, pendant sa dernière maladie, la mère de la propriétaire actuelle. Quand la vieille dame a rendu le dernier soupir : « Je ne veux pas, a dit l'héritière, que l'homme qui a porté ma mère dans ses bras soit traité comme un domestique; » et elle lui a donné à moitié fruits une de ses métairies.

Effectivement, elle le traite devant nous avec une déférence marquée, et il y a, dans la tenue et les façons de Tan-guy à son égard, un mélange de respect et de dignité très caractéristique.

Au sortir des bois, la lande a un aspect grandiose. Elle se déroule à perte de vue, à droite et à gauche ; à environ une lieue en avant de nous, elle est brusquement coupée par la nappe bleue de la mer, qu'encadrent les roches de Morgat et les cimes du Méné-hom. Les falaises et les flancs de la montagne ont de belles couleurs d'un rose doré ; la mer est d'un bleu foncé, le bleu d'un lac italien ; la lande ondule, nue et violette ; çà et là un bouquet de pins ou quelques chênes, rasés par le

vent du large, rebroussent leur feuillage vers la terre. — La Payse les compare à un groupe de femmes dont les jupes et les capes seraient fouettées par la rafale...

— Voilà bien une comparaison féminine ! s'écrie Tristan ; non, ils ont l'air effaré de pauvres arbres fuyant à toutes jambes devant l'ouragan qui les pourchasse...

Aux approches de la côte, des ruisseaux creusent soudain le sol, et dans les ravins profonds, des fouillis d'arbres se tordent convulsivement, abritant sous leurs ramures noueuses des métairies aux toits de chaume, aux mines sauvages, aux noms étranges : — Kergariou, Kerbargwinn ; on se croirait à des milliers de lieues de Paris.

Après avoir longuement erré parmi les rochers de la pointe et de la grève, et bu une gorgée d'eau miraculeuse à la fontaine de Saint-Ronan, nous nous en revenons à petits pas, tandis que le soleil s'enfonce derrière les chênes de Kervenargan. Notre hôtesse est infatigable. Elle franchit les clôtures et les échaliers avec une agilité toute masculine et elle refuse énergiquement l'aide de Tristan, qui s'est constitué son chevalier servant. Notre ami ne la quitte pas d'une semelle, buvant

ses paroles, écoutant avec déférence la légende de Saint-Beuzec, dont le clocher pointe tout là-bas. La voix de Tristan a pris ces inflexions enfantines et caressantes dont il use quand il veut séduire son monde. Le voilà redevenu galant; *Jemima* est complètement oubliée, et on croirait maintenant qu'il veut faire la conquête de la propriétaire de Kervenargan.

La tranquillité du soir tombe sur la lande solitaire. Pas un bruit. Devant nous, les bois de pins et de chênes découpent vigoureusement leurs masses bleuâtres. Notre hôtesse nous parle de sa jeunesse, du temps où elle parcourait à cheval la distance qui sépare Poullan de Pen-march, et de sa vie silencieuse dans son manoir perdu, où l'on n'a d'autre visite que celle de « ces messieurs prêtres. » Elle n'a aucun besoin de confortable, et vit de sa terre, qui lui donne tout en nature. Quand, par hasard, il lui faut trouver de l'argent comptant, elle vend quelques pins aux marchands de Pont-Croix, qui viennent les abattre et paient soixante francs un arbre bien portant et poussé à belle hauteur. Et tandis qu'elle parle et que nous retraversons les bois, je remarque trois squelettes d'arbres fraîchement coupés, pros-

ternés mélancoliquement dans la bruyère.....

Quel paisible retour dans la chênaie déjà assombrie, où les glands mûrs tombaient de temps en temps avec un bruit léger! Et quel bon souper nous attendait à la rentrée! Dans la salle à manger aux murs blanchis, la table, recouverte d'une nappe éblouissante, était dressée. La servante apportait des assiettées de crêpes, du beurre battu dans l'après-midi, de beaux fruits qui n'avaient certes pas mûri dans l'humide verger de Kervenargan. L'hôtesse nous versait du vin d'Espagne dans de vieux verres de cristal à facettes, qui devaient être contemporains des girondins. — Et tout en levant mon verre pour trinquer à l'hospitalité bretonne, je me disais que la visite de la Payse et la nôtre avaient dû fortement déranger l'équilibre du modeste budget du manoir, et je songeais involontairement aux trois grands pins fraîchement abattus, qui gisaient là-bas dans l'herbe du bois...

La nuit était venue. Il a fallu prendre congé de notre cordiale hôtesse. Tristan avait positivement des larmes dans la voix. La Payse, toujours moqueuse, l'a tiré par la manche, au moment où nous étions déjà dans la cour :

— Ah ! ça, lui a-t-elle demandé, et *Jemima?...* que lui dirai-je de votre part, quand je la reverrai ?

Tristan a froncé le sourcil. — Laissez-moi, a-t-il répondu, en grognant, il y a des moments où il faut savoir se taire !

Tout à son émotion nouvelle, il s'est enfoncé dans l'obscurité de l'avenue, hâtant le pas et frottant ses yeux mouillés.

22 septembre.

Ce matin, par un temps gris, nous avons quitté Douarnenez, le cœur gros et le regard mélancolique, en compagnie de trois paysagistes et de deux jeunes savants qui ont passé leur été à étudier les annélides et les zoophytes sur les côtes de Bretagne. Nous rentrons tous à Paris, mais auparavant nous comptons visiter Quimper, Concarneau et Quimperlé. Tristan monte le premier dans le break, la mine morose et le front rembruni. Il rapporte de Kervenargan deux branchettes de chêne vert et un galet ramassés sur la grève de Saint-Ronan. Il a enveloppé soigneusement ces deux reliques dans sa chemise de nuit, il a ficelé le tout dans un vieux journal et il ne

quitte pas de l'œil son précieux paquet. — A l'une des fenêtres de l'hôtel, Mariannic, la petite servante de la table d'hôte, penche son corsage bleu, sa tête blonde souriante et nous souhaite bon voyage ; le conducteur fouette ses chevaux, les grelots tintent, et nous voilà en route pour Quimper.

Ces petites villes bretonnes ont toutes un air de famille ; je me borne à noter au passage quelques traits de leur physionomie qui m'ont particulièrement frappé. — A Quimper, une cathédrale à mine sévère où la statue du roi Gradlon chevauche, haut dans l'air, entre deux sveltes flèches jumelles ; une jolie rivière encaissée entre un quai bordé de cafés et de boutiques, et un grand bois de hêtres, sur la gauche. — A Concarneau, la *ville close*, fortifiée par Vauban, mirant silencieusement dans l'eau du port ses tours massives et ses noires fortifications, tandis que la ville marchande se répand, bruyante, au bord d'une baie large et semée de voiles. — A Pontaven, *la ville des meuniers,* une vallée profonde, semée de blocs de granit ; un bruit étourdissant de roues de moulins, d'écluses ouvertes et d'eaux bouillonnantes ; puis, au delà des vieilles maisons per-

chées à chevauchons sur le cours de l'Aven, une pittoresque auberge qui rappelle Barbizon et où une quarantaine de paysagistes anglais ou américains discutent bruyamment. — A Quimperlé, un aspect moitié arcadien, moitié monastique : des prés et des parcs enclavés dans les maisons ; des rues solitaires où l'Ellé et l'Isole, deux poissonneuses rivières, roulent rapidement leurs eaux sonores ; de verdoyantes éminences, d'où une aiguille de clocher ou une façade de couvent surgit d'un massif d'arbres...

Notre dernière étape a été pour Landerneau, auquel sa *lune* et ses commérages ont fait une réputation proverbiale. Le train de Quimper s'y arrête, et comme nous devons attendre le passage du train de Brest, nous avons une heure de loisir, juste le temps de visiter sommairement la ville.

Nous nous arrêtons d'abord devant une église du XVI[e] siècle, adossée à un pâté de maisons de la même époque. Entre les poutres du pignon de l'un de ces vieux logis, des hirondelles ont bâti leurs nids. Bien que nous soyons à la fin de septembre, le temps est si doux qu'elles n'ont pas encore songé à émigrer. Elles vont, viennent et

virent autour des toitures pointues; leurs ailes en fer de flèche se découpent sur le ciel bleu, et nous nous amusons à suivre les ébats de ces buveuses d'air. Elles sortent du nid, puis y rentrent en poussant de petits cris aigus; on dirait que, comme nous, elles ont peine à quitter la Bretagne, et qu'elles ne se lassent pas de revisiter leurs places préférées, de même que nous nous attardons dans chaque petite ville bretonne. — Nous descendons vers la ville basse par une longue rue déserte et bordée de murs de couvents. Devant nous, inquiet, la queue entre les jambes et le nez au vent, un épagneul à poil noir vague avec cette allure précipitée et incertaine d'un chien qui a perdu son maître. Il tourne autour de nous et flaire surtout les mollets de Tristan.

— Je voudrais connaître, dit notre ami, le remue-ménage intérieur qui se fait en ce moment dans le cerveau de cet animal... Pauvre bête! je suis sûr qu'elle éprouve au sujet de son gîte de ce soir les mêmes angoisses, les mêmes alternatives d'espoir et de crainte que je ressens moi-même quand je songe à l'énigme de la vie future...

Et Tristan, devenu sentimental, flattte l'épa-

gneul, le carcsse, l'interpelle d'une voix amicale, tant et si bien que le chien ne veut plus le quitter. — Nous voici aux bords de l'Élorn, en face des anciens moulins de Rohan ; nous longeons le quai planté d'arbres, où les élégantes de Landerneau se promènent au bras de leurs maris. L'épagneul ne lâche plus Tristan.

— Sais-tu, soupire ce dernier, que ce chien commence à m'intéresser ?

— Eh bien, prends-le avec toi... Tu souhaitais de te donner au moins la compagnie d'un chien... En voilà un qui est beau, qui n'a plus de maître et qui te fera honneur ; emmène-le !

Tristan se gratte le front. — Oui, réplique-t-il, mais il y a le trajet... il faudra caser l'épagneul dans le compartiment des chiens, et puis... il n'aurait qu'à devenir enragé... On ne sait jamais avec les chiens errants !

— Tu es toujours le même : prompt à rêver de belles résolutions, plus prompt encore à les abandonner dès qu'on te pousse au pied du mur... Tu te plains de ta solitude, et pendant notre voyage la destinée t'a mis successivement sous la main une femme, un orphelin, un chien perdu... Prends au moins le chien !

— Certainement, je le devrais; mais je ne suis pas chez moi, et puis cet épagneul a un regard luisant et méphistophélique, qui me fait penser au barbet du docteur Faust... Décidément, non !...

— Allons, va-t'en ! s'écrie-t-il, en agitant les bras pour éloigner le malheureux épagneul.

— Il y a un proverbe breton qui dit :

Brave homme, faites à votre guise,
Mais élevez maison ou cabane.

Je t'engage à bâtir au moins la cabane...

— Tu m'ennuies!... Et ce chien aussi m'ennuie; pour m'en débarrasser, je vais visiter cette église qui est de l'autre côté du pont.

— Ne t'en avise pas, tu manqueras le train.

— C'est bon, j'ai encore une grande demi-heure...

Malgré nos remontrances, Tristan s'entête et part avec son chien sur les talons. Nous autres, nous remontons vers la station, et à peine sommes-nous en vue de la gare que la cloche sonne le départ.

— Pourvu que cet original retrouve son chemin et arrive à temps ! me dis-je intérieurement.

Nous arpentons le quai de débarquement avec un commencement d'inquiétude. Un long sifflement, un panache de fumée, et voici le train de Brest qui glisse doucement sur les rails en lâchant sa vapeur. — Cinq minutes d'arrêt! — Quelques voyageurs courent au buffet, un facteur charge nos bagages et les brouette vers le fourgon des messageries. Pas de Tristan. — Deux gendarmes à l'air placide se promènent lentement le long du train; nos yeux fouillent la route blanche qui va de la ville à la station. Rien. — En voiture, messieurs! en voiture! — Il n'y a plus à dire, il faut monter. Nous nous installons dans un compartiment et nous mettons le nez aux fenêtres. Un dernier coup de sonnette; on ferme bruyamment les portières... Au même moment, quelqu'un apparaît au détour de la route et prend le galop; quelqu'un entre violemment dans l'intérieur de la station, apparaît successivement comme une âme en peine aux vitres des salles d'attente, — c'est Tristan. — Il secoue convulsivement le bouton de chaque porte, mais les portes sont closes. Nous le voyons s'élancer vers le buffet, puis surgir à côté du garçon, par la porte qui communique avec le quai. — D'une

main il tient le précieux paquet où sont roulés les brins de chêne et le galet de Kervenargan ; de l'autre, il fait des signes désespérés. — Trop tard ! — Le train s'est mis en marche, le voilà qui file ; les gendarmes empêchent notre ami de se précipiter à sa poursuite...

Et toujours penchés aux portières, nous voyons le retardataire secouer ses grands bras avec des gestes de télégraphe aérien ; et l'infortuné Tristan, — sans femme, sans enfant et sans chien, — reste comme un colis abandonné, — à Landerneau.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.